

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

DES OMBIAUX Maurice, *Psychologie d'une capitale*, Paris, Bruxelles : Librairie moderne, 1920.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles Ombiaux 07-11-2018 13-31-59_corrected.abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Ombiaux_07-11-2018_13-31-59_corrected.abbyy.pdf)

MAURICE DES OMBIAUX

Psychologie d'une Capitale :
BRUXELLES



LIBRAIRIE MODERNE

PARIS (VI)

8, Rue du Four, 8

BRUXELLES

162, Rue de Mérode, 162

1921

A LA MÊME LIBRAIRIE

VOLUMES RELIÉS

- La Veillée de Noël,**
par Emile Cammaerts 3 francs.
- L'Émigrée de l'An XV,**
par Emmanuel Vossaert (Candide) . . . 3 "
- La Glorieuse Retraite,**
par Maurice Gauchez 3 "
- Contes Choisis,**
par Franz Hellens 3 "
- L'Enfant de Nazareth,**
par Armand Varlez 3 "
-

6

MAURICE DES OMBIAUX

Psychologie d'une Capitale : BRUXELLES



LIBRAIRIE MODERNE

PARIS (VI)

8, Rue du Four, 8

BRUXELLES

162, Rue de Mérode, 162

1920

« A MON AMI ARTHUR BOITTE. »

PSYCHOLOGIE D'UNE CAPITALE : BRUXELLES

Bruxelles, aujourd'hui capitale, est la dernière venue parmi les grandes villes de Belgique. La cadette de cette opulente famille n'était pas encore née que déjà ses sœurs avaient acquis une incontestable célébrité dans le monde. Tongres avait été aux avant-postes de la civilisation romaine dans le nord. Tournai, ancienne ville des Nerviens, s'était dressée comme un jalon puissant de cette civilisation en marche vers la mer occidentale. Son importance encore plus que sa situation en avait fait le berceau de la dynastie mérovingienne. Elle ne perdit pas de sa grandeur lorsque les descendants de Clovis descendirent vers la Somme, l'Aisne et la Seine; la cité romane a laissé des témoins irréfutables de sa

splendeur architecturale, comme ces maisons voisines de l'église Saint-Brice, proches du cabaret où fut retrouvé le tombeau de Childéric avec les abeilles d'or, comme cette nef admirable de la cathédrale avec la porte Mantille, dont les sculptures sont d'une beauté qui s'égale à ce que l'époque a produit de plus caractéristique.

Anvers florissait déjà depuis longtemps. Son origine se perdait dans les brumes de la légende du géant à la main coupée. Son port, que l'on qualifierait aujourd'hui de mondial, contrôlait tout le trafic du Nord et de l'Occident. Elle s'était affirmée la rivale de Bruges, cette Venise du Nord, cette grande ville hanséatique célèbre par son commerce, ses arts, son opulence.

Gand n'était pas moins glorieuse. Froissart nous dit les formidables armées qu'elle pouvait mettre sur pied et qui firent plusieurs fois échec aux puissants rois de France. Elle était la reine incontestée des orgueilleuses communes du moyen âge. Son prestige dura longtemps, car Erasme affirmait encore qu'il n'y avait pas de ville dans toute la chrétienté qui pût

lui être comparée pour l'étendue, la puissance, la constitution politique et le degré de civilisation de ses enfants.

Malines aussi était très ancienne; elle avait vu affluer dans ses bassins les richesses de Damas et de Smyrne.

Les monuments détruits à Ypres par les Allemands au cours de la grande guerre témoignent de la splendeur ancienne de cette cité.

Liège, bâtie au bord de la Meuse et dans des îles formées par le fleuve, faisait l'admiration du monde par ses monuments, ses œuvres d'art, comme les fonts baptismaux de Saint-Barthélémy, et ses constitutions démocratiques mères de toutes les chartes modernes et contemporaines.

Louvain était la capitale d'un comté aux habitants duquel elle avait servi de refuge lors des invasions des Normands; lorsque les comtes de Louvain devinrent ducs de Brabant, ils gardèrent pendant longtemps encore Louvain pour capitale.

Bruxelles n'était donc, à l'égal des grandes villes flamandes et wallonnes, ni un berceau de l'art, ni un port, ni un foyer d'expériences

sociales, ni un centre industriel important. Vers 976, Charles de France, duc de Lorraine, y avait fait construire un château, qui fut le véritable commencement de Bruxelles en tant que ville. Les comtes de Louvain ayant réuni à leur comté ce que, à partir du XI^e siècle, on appela le quartier de Bruxelles, région mi-flamande et mi-romande ou wallonne, dont les villes principales étaient Vilvorde, Assche, Nivelles, Genappe, Jodoigne, Wavre, Perwez, Hannut, avaient été attirés à Bruxelles par les plaisirs de la chasse et le pittoresque du site. La forteresse bâtie sur le Coudenberg protégea la bourgade assise sur les bords de la Senne, à l'endroit où se trouve maintenant le quartier Saint-Géry.

Ce n'est guère qu'à partir du XII^e siècle que Bruxelles prend de l'importance; en 1164, elle s'entoure de remparts d'une étendue de quatre kilomètres. La ville se développe sur une colline qui vient mourir au bord d'un ruisseau aujourd'hui voûté sur tout son parcours urbain. Sur le plateau où se développent la place Royale, le Parc, la rue Royale, le Jardin Botanique, on contemple par quelques échappées un

vaste paysage où les collines opposées ferment l'horizon en découpant sur le ciel des arbres en boule, des rideaux de peupliers, des bois, des moulins, des clochers, comme dans les tableaux de Pierre Breughel.

Cette vue avait charmé les comtes de Louvain, ainsi que le voisinage immédiat de cette magnifique forêt de Soignes, seul décor digne, dans leur apanage, de chasses vraiment princesses comme celles de la cour amie de France dont ils tiraient de précieux enseignements.

Mais Bruxelles ne partagea pas tout de suite avec Louvain les prérogatives et les honneurs de capitale du Brabant. Les comtes avaient contracté vis-à-vis de Louvain une dette de reconnaissance qu'ils n'oublièrent jamais, même quand Bruxelles l'eut emporté dans leurs préférences. C'est l'affection de la ville de Louvain qui leur avait rendu l'héritage carolingien dont l'empereur d'Allemagne avait frustré la descendance de Rénier au Long Col. Les arrière-petits-fils de ce prince, réfugiés à Paris, avaient épousé l'un la fille de Hugues Capet, l'autre une des filles de Charles de France. Lambert reprit possession de Louvain avec

l'aide des habitants dont il avait conservé l'affection, tandis que son frère, Régnier IV, rentrait à Mons avec le secours de Hugues Capet. Régnier ne survécut pas longtemps à son retour de fortune, tandis que Lambert affermit sa puissance et bientôt prétendit succéder, comme duc de Lotharingie, à son beau-père Charles de France, dont le fils unique, Othon, venait de mourir, éteignant la lignée carolingienne. L'empereur d'Allemagne Henri II avait mis des traverses à ces projets, se méfiant du descendant de ce Giselbert, qui avait eu l'audace de combattre Othon le Grand ; il avait octroyé le duché à Godefroid d'Ardenne. Celui-ci vint assiéger Lambert, mais Louvain le repoussa victorieusement. Lambert, poursuivant ses succès, défit à Hougaerde les troupes du prince-évêque de Liège, puis, à la tête des forces coalisées de Louvain, de Bruxelles, de Hainaut et de Namur, attaqua son rival à Florennes. La victoire se penchait de son côté lorsqu'il fut tué dans la mêlée.

Le développement de Bruxelles va suivre la marche ascendante du Brabant, aussi est-il nécessaire de donner un aperçu de celle-ci.

Elevé à l'école du fondateur de la dynastie capétienne, Lambert le Barbu paraît avoir légué à sa maison une notion de l'Etat appliqué à une réalité concrète : le Brabant. Ce pays n'apparaît-il pas comme une synthèse de la Belgique? En lui se prolongent les contrées qui l'entourent. Les collines des pays de Namur et de Liège viennent s'y apaiser en ondulations molles; les terres à blé de la Hesbaye s'y continuent et prennent de l'ampleur. Au Sud et au Sud-Ouest, il se fond avec le Hainaut en un pays de carrières, de bois et de culture. La plaine flamande s'y relève et y étend ses houblonnières, ses champs de seigle, d'orge, de froment, de lin et ses grands carrés de colza aux fleurs d'or. Deux langues, le thiois et le roman, s'y rencontrent sans heurt, comme les différents sols. Il est situé à proximité de la Sambre et de la Meuse, grandes routes naturelles, et de l'Escaut qui lui donne l'accès de la mer. Son climat ne connaît ni les âpretés des régions montagneuses, ni les rudesses des régions voisines de l'océan, il est tempéré comme le sol.

Les successeurs de Lambert administrent

leur comté à la façon des Capétiens, aussi trouvent-ils plus rapidement encore que leurs modèles une collaboration intelligente et dévouée chez leurs sujets.

Bruxelles est agrandi et fortifié, le comté de Louvain devient le comté de Brabant, la sécurité règne dans les campagnes et pour assurer le développement de l'agriculture et du commerce, le nouveau comte de Brabant prend une part active à l'institution du Tribunal de la Paix dont le promoteur était Henri de Verdun, évêque de Liège. Toutefois, les comtes de Brabant ne s'endorment pas dans des illusions; ils prennent leurs dispositions pour parer à toute éventualité.

Nous avons déjà montré le développement de la politique extérieure conçue par Lambert le Barbu (1).

Après Godefroid de Bouillon, le duché de Basse-Lotharingie avait été donné par l'empereur d'Allemagne au comte Henri de Limbourg, issu d'une autre branche de la maison d'Ardenne. Mais l'empereur suivant, Henri V,

(1) Le Brabant et la bataille de Woeringen. — Bloud et Gay, éditeurs, Paris.

révolté contre son père, le lui enleva pour le punir de n'avoir pas embrassé sa cause. Godefroid I^{er} de Brabant fit valoir avec succès les droits de sa maison. C'est ainsi que le gouvernement de la Basse-Lotharingie, avec le marquisat d'Anvers, dont Lambert le Barbu avait recherché la possession durant son règne, échurent au siècle suivant à son descendant.

Mais l'hostilité traditionnelle de l'Allemagne envers la maison de Brabant ne tarda pas à reprendre le dessus avec l'empereur Lothaire II ; Valeran, fils de Henri de Limbourg, eut un retour de faveur qui le poussa contre le nouveau duc. La coalition à la tête de laquelle l'avait placé Lothaire II, composée de Limbourgeois, de Luxembourgeois, de Liégeois et Rhénans, fut victorieuse des Anversois et des Brabançons dans la plaine de Wildre. Mais ce revers n'ébranla pas la situation de Godefroid qui correspondait trop aux besoins nationaux pour n'être pas soutenue par tout le pays. Il sut se faire craindre assez de ses adversaires pour que leur victoire de Wildre restât sans grands résultats, car il conserva le titre de duc.

Son fils, Godefroid II, qui ne régna que

deux ans, eut à soutenir une lutte, dont il ne vit pas la fin, contre de puissants vassaux. Il mourut ne laissant qu'un fils au berceau.

C'est en de telles conjonctures que l'on peut mesurer l'attachement d'un pays à sa maison souveraine. Quelle occasion, pour des mécontents ou des ambitieux, de s'emparer du pouvoir quand il n'est représenté que par un enfant en bas âge ! Aucune tentative de ce genre ne se produit. Ce nourrisson porte si bien dans ses langes et sous sa coiffe de linon les aspirations du Brabant, que la noblesse, la bourgeoisie et le peuple font bloc autour de sa petite et frêle couronne ducale.

Ici, la légende nous montre, mieux encore que l'histoire, l'attachement du Brabant à sa dynastie. La riche famille des Berthoud, seigneurs de Grimberghe et avoués de Malines, contre laquelle Godefroid II avait dû lutter durant tout son règne, tenait toujours la campagne au nord de Bruxelles dont elle menaçait les environs ; l'armée brabançonne marcha contre elle et l'assiégea dans sa forteresse ; au moment de livrer assaut, des chevaliers revinrent de la capitale avec un précieux fardeau

et suspendirent aux branches d'un saule le berceau dans lequel se trouvait le petit duc. Animés par la vue de l'enfant en qui reposaient toutes leurs espérances, les Brabançons forcèrent les rebelles; la victoire fut complète et la paix intérieure assurée.

Ceux qui veillent sur la jeunesse de Godefroid III continuent la politique active et prudente de Godefroid I^{er}. Ils cherchent, par des combinaisons, à éviter la guerre et manœuvrent avec une sagesse et une habileté qui leur font honneur. Au lieu de combattre le rival et de livrer de nouveau aux hasards des batailles un pays qui a besoin de repos et la minorité d'un règne qui a besoin de s'affermir, ils négocient une alliance d'autant plus opportune que le danger s'amoncelle d'un autre côté pour les deux antagonismes de la veille et, à sa majorité, ils marient Godefroid III à la fille de Henri II de Limbourg. Ainsi se résolut la querelle qui avait animé les grands-pères. Beau-père et gendre conservèrent chacun le titre de duc, la Meuse délimitant leurs zones d'influence.

Ainsi la forte lignée de Lambert de Louvain

s'est implantée dans le cœur brabançon. Elle n'a pas d'autres intérêts, d'autres horizons que ceux du Brabant. La maison ducale est fidèle à ses origines, son ambition ne dépasse pas le bien du pays, elle ne se laisse pas tenter par les chimères moyenâgeuses. Jamais elle ne s'écarte du domaine des possibilités. Des revers peuvent l'atteindre, car le sort des armes trompe les prévisions les plus judicieusement établies, mais ne l'abattent pas, car jamais elle n'a commis l'imprudence de jouer quitte ou double. Elle est devenue si populaire qu'elle est l'incarnation du pays, qui voit, même dans un enfant à la mamelle, son représentant naturel et sa personnification. Dès lors le patriotisme existe dans le Brabant, il a trouvé son objet; le sentiment dynastique a créé le sentiment national, l'un ne va plus sans l'autre.

Le Brabant représente une force que l'on courtise. Sa population est habituée à l'usage des armes. Dès la seconde moitié du XII^e siècle apparaît, dans les armées de France et d'Angleterre, une infanterie levée en Brabant, dont les soldats gardent le nom de Brabançons. Les chroniqueurs français et anglais s'accordent à

reconnaître que c'étaient les troupes les mieux exercées et les plus aguerries.

Aussi Philippe-Auguste ne dédaigne-t-il pas de donner sa fille en mariage au duc Henri I^{er}. Les mariages princiers sont mariages de raison, surtout entre maisons qui ne se paient ni de mots ni de sentiments. Le roi de France avait intérêt à se concilier un Etat assez puissant pour servir de barrière du côté du Nord, aux agressions germaniques et pour contrecarrer les manigances impériales auprès de certains grands vassaux de la couronne. Un Brabant fort et indépendant était une sauvegarde pour l'œuvre d'unification entreprise par le grand Capétien.

L'activité commerciale du Brabant, considérablement accrue par une politique appropriée aux besoins du pays, va du Rhin à la mer, il lui faut donc, sous peine d'étouffer, des voies de communication entre ces deux extrémités. Donner de l'air au commerce brabançon dans la direction du Rhin, tel est l'unique objet des entreprises militaires, assez incohérentes au premier aspect, du duc Henri I^{er}, dit le Guerroyeur. S'il intervient dans les querelles

entre Guelfes et Gibelins, dans les luttes d'Othon de Brunswick contre Frédéric II, c'est pour se créer des influences par delà l'évêché de Liège. Il entre en relations suivies avec Philippe de Heinsberg, archevêque de Cologne, dont les successeurs lui continuent leur concours d'une façon à peu près constante.

Pour un prince qui porte le surnom de « Guerroyeur », Henri I^{er} s'occupe, avec une activité qui ne laisse pas d'étonner, de l'administration de ses Etats. Il relève plusieurs cités, notamment Hérenthals, Turnhout et Hoogstraeten, et encourage les défrichements de la Campine. Il accorde des franchises à ses bonnes villes et règle le fonctionnement de la justice.

Henri I^{er} avait vaincu et fait prisonnier les comtes de Hollande et de Gueldre. Un des résultats de l'accord qui se rétablit entre eux par une union de famille fut la suppression des servitudes qui frappaient les transports sur le Rhin et la Meuse; les tonlieux furent réglementés, les fleuves devinrent libres pour le commerce brabançon.

D'importantes fabriques de drap s'étaient établies à Louvain, Anvers et Malines et se

livraient au commerce d'outre-mer; il fallait des communications avec l'Est. C'est sur l'indication des négociants, des entrepositaires, des affréteurs et des armateurs que les regards des ducs se portent du côté des contrées rhénanes. L'index d'une main puissante montre que c'est par là qu'il faut diriger les efforts.

Henri I^{er}, après avoir envahi la principauté de Liège, s'était fait battre par le prince-évêque Hugues de Pierrepont, à la Warde de Steppes, près de Landen. Le comte de Flandre, Ferrand de Portugal, avait profité de cette occasion pour envahir le Brabant et lui imposer une paix onéreuse, mais la bataille de Bouvines avait débarrassé le duché de ce voisin importun.

Henri II, tout en persistant dans les vues de son prédécesseur, s'y prit d'une autre façon pour les réaliser. La principauté de Liège ne le gênait pas à condition qu'elle ne se tournât pas contre lui. Il la neutralisa de la façon la plus habile. Les princes-évêques venant des différents points cardinaux, selon les hasards des circonstances politiques, n'avaient aucune continuité de vues dans la direction des affaires

du pays. Les Liégeois consumaient leur activité dans la revendication de franchises qui leur étaient octroyées puis retirées tour à tour. Henri II s'arrangea de façon à ce qu'un parti ne l'emportât jamais complètement sur l'autre. Quand le prince-évêque prenait trop d'ascendant, le duc de Brabant se joignait aux métièrs; quand les bourgeois semblaient tenir le haut du pavé, c'était à l'évêque et au chapitre qu'il accordait son appui. Cette politique de bascule laissait la principauté, sinon dans la dépendance du Brabant, du moins dans l'impossibilité de contrecarrer ses projets d'extension.

La neutralité de Liège lui était d'autant plus nécessaire que les archevêques de Cologne dont s'était servi son prédécesseur étaient devenus ses rivaux et le seul obstacle sérieux à la réalisation de ses vues sur la rive gauche du Rhin. La guerre, entre Conrad de Hochstaden et lui, ne tarda pas, en effet, à devenir inévitable. Henri II y gagna le comté de Dalhem. C'était le premier établissement du Brabant sur la rive droite de la Meuse; jusqu'alors il n'avait jamais été plus loin que la tour de Wyke, con-

struite pour surveiller le pont de Maestricht; c'était le premier grand pas vers le Rhin, le comté de Dalhem s'étendant jusqu'aux portes d'Aix-la-Chapelle.

Pendant qu'il travaillait à la réalisation de ses desseins vers l'Est, il pratiquait une politique intérieure libérale. Il supprimait le droit de mainmorte dans tout le duché et ordonnait que les officiers de justice exécuteraient les sentences des échevins en matière de délits ordinaires. Ainsi les concessions qui avaient formé longtemps le privilège des villes devenaient le droit national.

Mais voici, en même temps que l'exposé du chef-d'œuvre politique de ce prince, la preuve de la discipline nationale à laquelle s'étaient astreints les ducs de Brabant.

La couronne de roi des Romains étant disponible, Henri II, bien qu'elle fût convoitée par d'autres, n'eût eu qu'un geste à faire pour l'obtenir. Un ambitieux ordinaire n'y eût pas manqué. De quel prestige cette dignité ne pouvait-elle parer un petit sire du Nord ou de l'Occident? Mais le clinquant n'éblouit pas le Brabançon; il préfère les avantages réels à

l'éclat de la pompe; sa vanité personnelle ne pèse pas un seul instant dans la balance où se trouve l'intérêt du pays. Il estime qu'il vaut mieux faire un roi des Romains que de le devenir lui-même et il reporte ses chances sur son beau-frère Guillaume de Hollande, dont il soutient la candidature, non sans se faire payer son appui à sa valeur; l'intérêt du Brabant passe avant tout. Il réclame et obtient de gros subsides qui, tout en alimentant son trésor de guerre, soulageront d'autant les tailles et impôts extraordinaires. Dans l'échange, il demande un titre, lui aussi, mais un titre sans éclat, un titre qui semble avoir la modestie de la violette : « Protecteur des vassaux et des villes de l'Empire entre le Brabant et le Rhin, et des frontières du diocèse de Trèves à la mer ».

Guillaume de Hollande, trop heureux de ceindre la couronne de roi des Romains, souscrivit à tout ce que réclama Henri II, surnommé le Magnanime par les manuels d'histoire.

Politique réaliste, alliant la fermeté à la prudence, marchant sans se presser, mais sans

perdre de temps, ce duc agrandit le Brabant en lui faisant franchir la Meuse et lègue à ses successeurs un titre qui leur donne le droit et même le devoir d'intervenir dans le gouvernement des contrées rhénanes. La maison ducale ne va pas plus vite que ne l'exigent les intérêts du pays, mais elle avance sans à-coups, avec le minimum de risques, sachant qu'elle a pour elle la durée. Elle ne fait montre d'aucune mégalo-manie et son aptitude à saisir au vol l'occasion dont un proverbe dit qu'elle est chevelue par devant mais chauve par derrière, est remarquable ; on ne lui trouve d'équivalent que dans la dynastie capétienne, en tenant compte, bien entendu, de la différence entre les nécessités, les possibilités, et la psychologie des deux nations ; ses qualités, parce qu'elles s'exercent sur un plus petit théâtre, apparaissant avec encore plus de relief.

* * *

Henri II s'est comporté avec tant d'habileté et de sagesse que son successeur, Henri III, ne rencontrant aucune difficulté à l'extérieur, put vivre en paix durant tout son règne.

Henri III avait épousé Aleyde de Bourgogne, fille du duc Hugues et d'Yolande de Dreux. Il affermit la constitution du pays et s'attacha à faire disparaître l'arbitraire dans le jeu des institutions publiques. Il était si accessible à ses sujets que, se sentant près de mourir, il eut encore la pensée de faire ouvrir les portes de son palais à tous ceux qui voudraient le venir voir et de faire placer à côté de lui beaucoup d'or et d'argent pour des aumônes.

Bientôt le pays se trouva encore devant les inconvénients d'une minorité de règne, mais plus compliqués cette fois que sous Godefroid III.

Henri le Bon était mort laissant plusieurs enfants mineurs, dont trois fils, Henri, Jean et Godefroid. Suivant l'ordre successoral admis alors, qui depuis a fait loi dans tout l'Occident, la souveraineté du duché revenait à Henri, l'aîné. Mais il paraissait trop débile pour assumer les charges du pouvoir et pour donner à la maison ducale des héritiers bien constitués qui l'eussent continuée dignement.

Les Brabançons, en gens avisés et pratiques,

ne se croient pas astreints à la lettre d'une règle qui sera qualifiée plus tard de droit divin.

« *Salus populi suprema lex* » ! Pour eux le salut du peuple est dans un prince bien constitué, vigoureux, apte à perpétuer une forte race.

Jean, le second, était un adolescent superbe, un athlète habile à tous les jeux, hardi cavalier et déjà grand manieur d'estoc. Il joignait la grâce à la force et une intelligence vive pétillait dans ses yeux rieurs. Celui-là était bien un produit du sol brabançon, tandis que l'autre n'en était qu'un accident.

L'intérêt du peuple et celui de la maison ducale n'étaient-ils pas les mêmes en l'occurrence et devait-on les subordonner à l'intérêt, d'ailleurs problématique, d'un malheureux enfant incapable de tenir les rênes de l'Etat ? On n'ignorait pas le mal que les fins de race avaient causé aux Etats en voie de formation et même à ceux qui étaient déjà organisés. Le principe de la sélection prévalut dans le bon sens national.

Sans doute la solution de ce grave problème

fut-elle facilitée par la préférence que marquait Aleyde de Bourgogne pour le prince dont les qualités séduisaient les esprits et attachaient les cœurs. Elle avait consulté sur divers points saint Thomas d'Aquin, dont la renommée s'était répandue dans la chrétienté.

Il lui recommanda notamment de rester toujours en contact étroit avec le sens du pays. D'accord avec la plupart des nobles qui représentaient le sentiment populaire et, notamment, avec Walter Berthoud, sire de Malines, dont la puissante famille avait été si longtemps en révolte contre ses ducs, elle résolut d'assurer à Jean la succession de son père.

Mais Arnould de Wesemael, maréchal de Brabant, mécontent de ne pas jouer un rôle prépondérant dans le conseil de la couronne, ameuta Louvain, où il avait de l'influence, en faveur de l'infortuné Henri et ce fut la guerre civile : Louvain pour Henri, Bruxelles pour Jean.

La vie d'un pays n'est pas plus exempte de crise que la vie d'un individu. Le Brabant y est sujet comme les autres, mais sa santé morale a vite fait de prendre le dessus. La raison ne

tarde pas à reconquérir ses droits. Ce n'est pas par les armes que doit être résolu un litige comme celui-là, mais par une consultation générale. Un parlement est convoqué à Cortenberg, dans cette cité d'où sont sorties tant de décisions si favorables au peuple de Brabant; et là, devant les mandataires assemblés de la nation, une scène grandiose se déroule. Avant qu'aucune discussion n'ait pu ternir l'éclat de l'acte solennel qu'il allait accomplir, Henri déclare renoncer spontanément de son plein gré, sans aucune contrainte, à tous ses droits sur le duché de Brabant et ses dépendances, il en investit son frère, puis prenant par la main le superbe Jean, dont la haute stature le domine, il convie les députés à l'acclamer comme leur souverain.

De cette crise, la discipline nationale sortait affermie. Un prince peu apte à régner montrait que, dans la maison de Brabant, on savait se sacrifier pour le salut public.

La grandeur d'âme de ce déshérité du sort ne se démentit pas. Soucieux de n'être point dans l'avenir un sujet de discorde, il renonça au monde et à ses pompes et se retira en Bour-

gogne, le pays de sa mère, où, après un an de noviciat, il fit sa profession de foi dans l'abbaye de Saint-Etienne de Dijon; il y vécut moins en moine qu'en homme noble. Une ombre de dignité souveraine et un profond oubli furent son lot, tandis qu'une auréole de gloire illuminait le front du bénéficiaire de son généreux sacrifice.

* * *

On ne saurait trop insister sur la clarté que projette cet épisode sur la psychologie du Brabant. Ferme en ses desseins, soucieux de ses intérêts, il cherche pour les servir à épuiser les moyens de conciliation; sa volonté de ne recourir à la force qu'à la dernière extrémité lui fait trouver des solutions ingénieuses, inattendues et parfois grandioses. Le glorieux règne de Jean I^{er}, qui eût si facilement pu être souillé par des guerres intestines et fratricides, s'inaugura au contraire dans une stricte légalité et sous les plus heureux auspices.

Le peuple avait retrouvé avec éclat, dans cette circonstance difficile, le pacte qui liait à ses destinées la maison de Lambert-le-Barbu.

Le Brabant se sent arrivé à une période d'épanouissement. Pour recueillir les fruits de son activité, de sa sagesse, de sa patience, l'ordre intérieur lui est indispensable. Il le sait; il a vu autour de lui les effets du désordre et il en a horreur. Ce qui lui est nécessaire pour le conduire vers les destinées qui se précisent avec netteté, c'est un prince fort, habile et magnifique, dont le prestige rayonne au delà des limites étroites du duché, comme son commerce et son industrie.

Il a trouvé ce qu'il lui fallait, Jean a tout ce qu'on attend de lui. S'il est bien de sa race, s'il est même l'épanouissement d'une longue lignée dont il est fier à juste titre, il est aussi de son temps et nul gentilhomme, dans aucun pays, ne l'emporte sur lui en faste et en élégance, nul prince n'est plus éclairé et sa cour peut rivaliser avec n'importe quelle cour.

Jean aime les beaux coups d'épées, les beaux faits d'armes, les dames, les arts, la poésie. Il ne manque pas un tournoi où toujours il brille par sa force et son habileté.

Le Brabant préfère le voir dépenser de la sorte sa jeune énergie plutôt que dans des

guerres inutiles, plutôt que dans des entreprises lointaines qui furent funestes à d'aussi fortes dynasties que la sienne, et partant, aux pays sur lesquels elles régnaient. Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Un seigneur de cette truculente contrée ne peut être une nonnain, on n'en voudrait pas ! Si Jean dépense largement, le Brabant a de quoi permettre à son prince de faire figure dans le monde et de le représenter comme il convient.

Peuple, bourgeois, noblesse sont satisfaits de voir que leur jeune duc apparaît comme un héros de roman de chevalerie et qu'on se le dispute dans toutes les fêtes de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Le Brabant a pour les succès de Jean une fierté quasi maternelle ; qui pourrait résister à ses séductions naturelles : il est beau comme un Saint-Georges, brave comme Lohengrin qui lui prêtera quelques traits de sa légende ; il aime les poètes et est poète lui-même (on a conservé de lui quelques œuvres dignes d'intérêt).

Mais Jean ne sacrifie pas l'utile à l'agréable, c'est un homme complet ; seigneur territorial, il ne perdra jamais de vue, même au cours de

ses plaisirs et au milieu de ses succès mondains, les intérêts de son patrimoine; les choses de l'esprit ne lui font pas méconnaître les nécessités matérielles. Les fêtes et la poésie ne détournent pas de l'avenir du pays son attention et sa sollicitude. Toutes ses facultés, même celles qui paraîtraient les plus futiles chez les esprits austères, mais que les Brabançons ne laissent pas d'apprécier aussi, sont tendues vers le même but, celui que déjà s'était assigné Lambert de Louvain et que tout le duché ainsi que ses ducs n'ont cessé de regarder.

Dès le XII^e siècle ces contrées étaient devenues le centre et pour ainsi dire le dépôt du commerce du nord-ouest de l'Europe; elles trafiquaient par terre et par eau avec l'ouest de l'Allemagne : les négociants des villes maritimes du Nord s'y rendaient longtemps avant la formation définitive de la hanse teutonique; leurs relations s'étendaient jusqu'aux marchands d'Espagne et d'Italie; elles se livraient fort activement au commerce avec l'Angleterre et la France centrale. En même temps que la prospérité matérielle de la Flandre prenait des proportions extraordinaires, la Meuse était tou-

jours une grande artère marchande et développait le commerce des pays de Liège et de Namur.

Le négoce avait étendu son activité à l'intérieur des terres. Le commerce des centres de la rive gauche du Rhin, effrayé par les guerres de la querelle des investitures, s'était détourné du Rhin et, choyé par le duc de Brabant, avait pris les routes vers Maestricht, Diest, Tirlemont, Louvain, Malines, Bruxelles, Anvers, Gand et Wissant, le grand port flamand du moyen âge. L'industrie brabançonne avait pris des développements déjà considérables et elle n'avait pas dit son dernier mot.

Anvers et Malines étaient devenues deux cités opulentes dont les galères allaient chercher en Orient les richesses de Damas, du Caire et d'Alexandrie.

En maint endroit du Brabant croissaient des vignes; on y trouvait aussi de la tourbe pour le chauffage et des ardoisières; dans chaque ville; des tisserands, des drapiers, des foulons dont les richesses s'accroissaient dans de grandes proportions. Le pays ne cessait de s'élever aux yeux de l'étranger; la législation,

les arts et les lettres naissaient à une vie nouvelle. Le domaine des anciens comtes de Louvain et de Bruxelles, augmenté, avait subi une transformation complète. Il se formait au centre de la Belgique un Etat puissant; autour de la bannière des ducs se groupait une noblesse attachée à ses chefs héréditaires par des lois féodales peu oppressives. Les bourgeoisies se multipliaient jusque dans les landes de la Campine où, avant la fondation de Bois-le-Duc par Godefroid III, il n'existait que quelques hameaux misérables. Des colonies de religieux, surtout des Prémontrés, ornaient les campagnes de grandes fermes abbatiales, elles donnaient à l'agriculture une impulsion analogue à celle que l'industrie recevait des cités.

Jean secondait, comme ses prédécesseurs, les développements de ces tendances civilisatrices; il s'en faisait le propagateur au dehors et son intervention fut plus d'une fois sollicitée comme un bienfait.

Le duché de la Lotharingie inférieure était devenu en fait indépendant de l'empire, mais les empereurs avaient toujours conservé à son égard la même méfiance sinon la même hos-

tilité. Une prospérité aussi rapide excitait les convoitises. Le Brabant avait donc le plus grand intérêt à entretenir la solide amitié que la France n'avait cessé de lui témoigner depuis Hugues Capet. Le duc Jean épousa Marguerite de France, fille du roi Louis IX; mais elle mourut un an après son mariage. Une nouvelle alliance de famille fut préparée. Le 21 août 1274, le contrat de mariage du roi Philippe III, devenu veuf, et de Marie de Brabant, sœur de Jean I^{er}, fut signé au château de Vincennes, et le 24 juin de l'année suivante, dans cette Sainte Chapelle, pareille à une châsse précieuse, où le jeune génie de Montreuil s'était déployé, la princesse brabançonne ceignit la couronne royale. Parmi le long cortège de barons, de chevaliers, de dames et de demoiselles qui suivaient les époux, on distinguait à leur luxe les nobles de Brabant dont le faste faisait l'admiration de la foule. Pendant huit jours, le peuple de Paris vécut en fêtes, comblé de largesses par le duc, et les maisons restèrent pavoisées.

Jean prêta son concours à son beau-frère. A deux reprises, il accompagna en Aragon l'armée que Philippe III conduisait pour dé-

fendre ses neveux, les enfants de la Cerda, contre don Sanche de Castille. Ce fut au retour de la première de ces expéditions que Jean et Godefroid, son frère, furent solennellement armés chevaliers à Paris.

Cependant le duc ne néglige pas les affaires du Brabant, il ne cesse de traquer les pillards et d'assurer la sécurité des voies de communication; il n'hésite pas à détruire les repaires des seigneurs qui vivent de brigandages en rançonnant le commerce, enfin, il remplit rigoureusement son rôle de protecteur de la paix dans la contrée libre entre la Meuse et le Rhin, guettant avec une patience d'araignée l'occasion de s'établir fortement dans le pays au delà de la Meuse, où il ne possède encore que le comté de Dalhem, la tour de Wyck, près de Maestricht et l'avouerie d'Aix-la-Chapelle.

Le négoce tranquilisé ne cesse de prospérer. La vie publique s'en ressent; les arts se développent, une activité architecturale sans précédent se manifeste. Les grandes fêtes communales prennent naissance dans lesquelles nos populations semblent vouloir éclipser les cours par le luxe qu'elles y déploient.

Le duc presse les travaux de Sainte-Gudule, dont il n'existe encore que le chœur et son pourtour. Il ordonne d'y consacrer le produit de deux premières années de vacance des prébendes et de l'écolâtrie et bientôt les transepts élèvent vers le ciel la sublime prière de leurs ogives. Bruxelles s'agrandit et commence à compter parmi les plus belles villes du pays comme en témoignent, dans les vers suivants, les fabliaux de Barbaza :

*En mon dit vous amentevrai
Gant et Ypres et puis Douay
Et Maaline et Boiselles
Je les soy bien nommer concelles
Qui plus belles sont à voir.*

Dans cette nomenclature, il est à remarquer que Bruxelles (Boiselles) ne vient qu'en cinquième ligne, à moins que ce ne soit pour la rime, mais c'est déjà l'une des plus belles villes des Pays-Bas. Toutefois, elle n'est pas jusqu'ici capitale du Brabant. Jean I^{er} se souvient-il que Bruxelles a pris son parti contre Louvain, qui tenait pour son frère? En tout cas, c'est Bru-

xelles qui l'emporte dans ses préférences ; il donne des ailes à la pierre, les monuments s'élèvent. C'est à Bruxelles que Jean I^{er} fixe sa cour ; il s'occupe d'en faire une capitale digne de lui. Le duc n'est pas un petit seigneur terrien ; il a l'étoffe d'un grand souverain, sa personnalité débordé des étroites limites de son apanage. S'il va en fastueux cortège participer à des tournois lointains où peut-être il expose imprudemment une vie qui leur est précieuse, les bourgeois approuvent et ne trouvent rien à redire, car ils savent que Jean ne manquera jamais de mêler l'utile à l'agréable et de faire profiter l'Etat de ses succès personnels. Le désir du duc de montrer sa force et sa vaillance, l'amour des beaux coups d'épées et des belles dames le conduisent en Angleterre. Il y brille comme toujours. Ses prouesses font l'admiration des spectateurs et bientôt on ne parle plus que de lui dans la Grande-Bretagne, le roi Edouard l'admire et veut se lier intimement avec lui ; c'est alors qu'on décide le mariage de Jean, fils de Jean I^{er}, et de Marguerite d'York, fille aînée du roi. Le Brabant y trouvera honneur et profit. Quant à Bruxelles, elle en

acquiert un relief extraordinaire. La Cour de Brabant en fait un des grands centres de l'Occident; elle a ses poètes. Elle possède en langue romane Adenès, l'auteur du roman « Berte aux grands piés », Tassin, Bordin, Estnol, et en langue flamande Van Heelu, qui écrira en vers un panégyrique de Jean I^{er}, précieux pour les historiens; elle attire les trouvères, les artistes. A ce moment, Bruxelles rivalise avec n'importe quelle ville; la gloire de Jean I^{er} rayonne sur elle, les plus brillantes perspectives s'ouvrent devant elle; c'est qu'il n'y a pas à ce moment-là de pays plus uni que le Brabant, partant de plus fort et plus prospère.

Jean s'en va à un grand tournoi qui se donne à Siegburg, au delà du Rhin. Il en profite pour s'attacher par ses libéralités les chevaliers de Westphalie et de l'Allemagne supérieure qui lui seront fort utiles par la suite dans la politique extensionniste et traditionnelle du Brabant. Aucun geste, aucun effort, aucun plaisir du duc n'est jamais perdu pour le pays. Cela crée entre souverain et administrés une confiance de tous les instants et sur

toutes choses qui donne une élasticité prodigieuse aux forces combinées de la nation.

En 1279, Jean, en sa qualité de protecteur de la paix dans la contrée libre entre la Meuse et le Rhin, voulant assurer d'une façon durable la sécurité des voyageurs et des marchands, la répression du brigandage et de la fausse monnaie, avait conclu un accord avec l'archevêque de Cologne, les comtes de Gueldre et de Clèves et obtenu d'eux la renonciation aux derniers tonlieux qu'ils percevaient encore sur le Rhin et la Meuse. Toutes les bourgeoisies, celles des contrées voisines aussi bien que celles du Brabant en éprouvaient un grand soulagement et lui témoignaient une vive gratitude; c'est ainsi qu'Aix-la-Chapelle et Cologne avaient traité avec lui et qu'il était en passe de devenir l'avoué de Liège. Ainsi la politique brabançonne avait pour base des intérêts économiques qui s'étendaient au delà des frontières du duché, lui créant des sympathies et des appuis solides : politique, non de conquête, mais de rayonnement. A la suite de deux siècles d'union, les dépendances de l'ancien duché de Basse-Lotharingie et les apanages

des comtes de Louvain et de Brabant s'étaient si bien confondus qu'il n'était plus guère possible de distinguer les uns des autres tant ils présentaient une homogénéité parfaite. Jean, bénéficiant des efforts de ses prédécesseurs, avait réalisé le modèle d'un gouvernement à la fois fort et libéral; le jeu aisé des institutions publiques, loin d'entraver la réalisation des desseins supérieurs, leur servait de ressort; c'est le fin du fin, c'est le grand art, c'est le sommet de la politique. Aussi l'horizon allait s'élargir encore pour le Brabant.

En 1283, Ermengarde, duchesse de Limbourg, mourait sans postérité. Une foule de collatéraux revendiquaient sa succession, bien que Renaud de Gueldre, son mari, ayant obtenu de Rodolphe de Habsbourg la souveraineté viagère du domaine de sa femme, semblât très décidé à le garder. Entre tant de compétitions, une guerre était inévitable.

Le vœu des bourgeoisies dont le duc de Brabant assurait la prospérité allait vers Jean d'un façon unanime; car, tout grand seigneur qu'il fût, ayant compris l'évolution qui s'accomplissait dans le monde occidental, il ne dédai-

gnait pas de conférer avec ses industriels et ses commerçants, écoutait leurs avis et suivait volontiers leurs inspirations quant à la conduite des affaires publiques; ses villes souhaitaient son intervention sachant qu'il était de taille à la mener à bonne fin. Il acheta donc à Adolphe de Berg, l'un des principaux prétendants, ses droits à l'héritage du Limbourg, qui devaient assurer sur son chef la reconstitution intégrale au duché de Basse-Lotharingie.

Les bourgeois de Cologne tenant pour le duc Jean, leur archevêque, Sifroi de Westenburg, qui cherchait à les dominer, se déclara en faveur de Renaud de Gueldre et traita avec lui.

En 1286, le comte de Flandre s'unissait au dit Renaud devenu son gendre. Le Brabant était à la veille d'être attaqué par l'est et par l'ouest. La situation s'aggravait de ce que le nouvel évêque de Liège, fils du comte de Flandre, pouvait être tenté d'embrasser la cause de son beau-frère. Mais Jean tenait à merveille les fils de sa politique extérieure. Il para au danger dont la Flandre le menaçait en suscitant contre elle la rivalité de Florent de Hollande et il neutralisa le prince-évêque en

concluant un traité d'amitié avec les bourgeois de Liège. Il rallia aussi à sa cause les comtes de Juliers et de Clèves en leur promettant une partie des conquêtes qu'il ferait dans la Guel-dre. Il ne négligea aucun des atouts qui pou-vaient lui servir dans la lutte pour l'hégémonie sur la contrée entre le Rhin et la Meuse.

Prêt à toutes les éventualités, il attendait son heure.

Elle sonna avec la révolte des bourgeois de Cologne contre leur archevêque. Ils appelèrent le duc de Brabant à leur aide en sa qualité de protecteur de la paix publique entre la Meuse et le Rhin, lui demandant de prendre et de détruire la forteresse de Woeringen sur les bords du Rhin, où les troupes de Sifroi de Westerburg rançonnaient leurs bateaux au mépris des franchises. C'était le signal que Jean attendait. Avec sa chevalerie brabançonne, suivi des milices de ses bonnes villes si dévouées à sa cause, qui était celle de la liberté et de la prospérité : Louvain, Bruxelles, Anvers, Tirle-mont, Jodoigne, Nivelles, ralliant sur sa route les troupes de Liège, la chevalerie de Clèves et de Juliers, il entra résolument en lice, poussa

droit sur le Rhin et mit le siège devant Woeringen.

Le triomphe de Jean, que les bourgeoisies de Saint-Trond, Maestricht, Liège, Aix-la-Chapelle et Cologne appelaient de tous leurs vœux ainsi que nous l'avons montré précédemment et qui devait garantir au commerce des communications faciles entre le Rhin et la mer, fut complet. Les Colonnais l'accueillirent en libérateur. Pour lui témoigner leur reconnaissance, ils le reçurent bourgeois de Cologne et lui offrirent une vaste demeure, qui devait jouir du bénéfice de l'exterritorialité. On célébra en lui le sang de Charlemagne qu'il tenait d'une lointaine aïeule.

C'en était fini du règne des détrousseurs de grand chemin : la route de l'Allemagne vers les Pays-Bas en était débarrassée. Le Limbourg fut réuni au Brabant, se confondit avec lui et n'en fut plus séparé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle; le duché de la Basse-Lotharingie était enfin reconstitué sous un seul chef.

La victoire de Woeringen consacrait l'indépendance du Brabant vis-à-vis de l'empire, car Rodolphe de Habsbourg, qui avait pourtant

confirmé à Renaud de Gueldre la possession viagère du Limbourg, ne jugea pas à propos d'intervenir afin de modifier la décision des armes.

La sécurité de l'« hinterland » nécessaire aux ports belges et surtout à Anvers était assurée sous le sceptre des princes brabançons.

Six ans après Woeringen, une intrigue amoureuse conduisit à Bar Jean le Victorieux. Un grand tournoi s'y tenait. Le glorieux duc, malgré les conseils qui lui furent prodigués, voulut encore montrer son adresse et sa vaillance. Il donna l'ordre à Pierre de Beaumes, qui s'y refusait, de jouter avec lui. Etant montés à cheval pour rompre une lance, ils se rencontrèrent avec tant de force que tous deux furent jetés à terre. Le duc ne put se relever, la lance du chevalier lui ayant causé au bras une blessure grave.

« La fleur de la chevalerie, l'ornement de l'univers, la joie du monde », comme l'appelle un chroniqueur du temps, fut ramené à son hôtel où il mourut quelques jours après, universellement regretté, ayant donné aux générations futures le modèle, qui ne sera jamais

égalé, même par les ducs de Bourgogne, d'une politique belge vraiment nationale, sage et libérale à l'intérieur, hardie et ferme au dehors.

Avec Jean I^{er}, le Brabant avait atteint à son apogée. Jean II ne fut ni aussi habile ni aussi heureux que son père.

Bruxelles, grâce à Jean I^{er}, s'était élevée au rang de capitale, mais elle n'avait pas détrôné Louvain. Dans la pensée des souverains brabançons, la balance est tenue égale entre les deux villes; s'ils ont une préférence pour Bruxelles, dont le cadre est plus digne d'eux, ils se gardent d'éveiller davantage les susceptibilités de la cité la plus ancienne.

Jean II fut amené à faire aux Brabançons de nouvelles concessions qu'il rassembla et coordonna en une charte. Ce fut la première constitution du pays, elle servit de base à toutes les autres; un parlement de seigneurs et de députés élus par les villes était créé. Il devait prendre les mesures qu'il jugerait favorable à l'intérêt du pays; l'acte qui créait le conseil suprême dispensait les Brabançons de l'obéissance envers le prince qui violerait les privilèges. Le siège de l'assemblée fut choisi,

non pas à Bruxelles, non pas à Louvain, mais à mi-chemin de ces deux villes, à Cortenberg, bourgade sans importance. La supériorité de Bruxelles, qui existait en fait, n'était donc pas reconnue suffisamment pour que le duc pût passer outre aux susceptibilités de Louvain. Ainsi Bruxelles, parce qu'elle était la cadette, ne fut pas la capitale du pouvoir législatif.

Jean III remporta des avantages militaires dont il sut tirer parti. Il obtint de l'empereur Charles VI la fameuse Bulle d'Or de Brabant, qui octroyait aux Brabançons le privilège d'évoquer devant les tribunaux de leur pays tous les procès dans lesquels ils se trouveraient intéressés en Allemagne. C'était une heureuse continuation de la politique de Jean I^{er}. Mais Jean III ne jouissait pas, à l'intérieur, du prestige de son grand-père. Les bourgeois de Louvain, sous le prétexte que leurs marchandises avaient été arrêtées à l'étranger par des créanciers du duc, firent saisir les propriétés qu'il possédait dans leurs murs. Peut-être était-ce la manifestation d'une jalousie qu'inspirait la préférence dont Bruxelles avait été l'objet. L'affaire s'arrangea, mais non sans peine.

La descendance masculine de Lambert-le-Barbu s'est éteinte avec Jean III; le duché passe au gendre de celui-ci, Wenceslas de Luxembourg.

C'en est fini de la politique traditionnelle de la maison de Brabant; la confiance entre le souverain et le peuple n'est plus la même qu'au temps des Godefroid, des Henri et de Jean I^{er}. Wenceslas cède Anvers et Malines au comte de Flandre, bien que Jean III, avant de mourir, eût exigé des quarante-quatre villes de ses Etats, l'engagement solennel de ne jamais consentir au morcellement du pays.

A Louvain et à Bruxelles, des troubles sociaux se produisent; les métiers réclament la suppression des privilèges de la noblesse. Le duc, qui a déjà perdu beaucoup de son prestige, se déconsidère davantage encore dans cette occurrence; il laissa le conflit traîner en longueur et il pencha finalement du côté des métiers; ce fut moyennant finance.

Wenceslas ayant été fait prisonnier à la bataille de Bastweiler par Guillaume de Juliers, l'assemblée générale de la noblesse et des communes du Brabant avait consenti à payer un

impôt de 900,000 moutons d'or pour la rançon. Mais la noblesse n'avait consenti à contribuer à cet impôt qu'à la condition de redevenir maîtresse des échevinages. Louvain s'agita de nouveau; les ouvriers courent aux armes, chassent les nobles. Le duc offre sa médiation, mais il ne jouit plus d'aucune autorité morale; la noblesse refuse la transaction qu'il veut imposer; c'est la lutte à outrance. Louvain s'entête. Ses meneurs l'entraînent trop loin; elle excite contre elle le pays entier; à la fin, le duc est obligé de venir assiéger la ville à laquelle il a si longtemps vendu sa protection. La résistance ne fut pas longue, car la population était épuisée par deux années de lutte. Wenceslas entra par la brèche, mais les tisserands de Louvain émigrèrent en Angleterre où de grands avantages leur étaient promis; ils y implantèrent leur industrie et la décadence de Louvain fut complète. Entêtement d'une caste à garder des privilèges qu'aucun service, qu'aucune supériorité ne justifiait plus, excès de la démagogie, défaillance et avilissement de l'autorité, telles furent les causes de la ruine d'une industrie prospère du pays. Ces causes se re-

trouvent plus d'une fois au cours de l'histoire de la Belgique.

Wenceslas ne connaissait pas l'esprit du Brabant; il ne sut pas gagner la confiance de ses administrés. Ses prédécesseurs eussent trouvé en de telles conjonctures un accord aisé entre les intérêts opposés; ils auraient guidé l'évolution des idées; il faut reconnaître qu'un étranger était mal préparé pour mener à bien une œuvre aussi épineuse. Posséder le sens du pays, s'en inspirer en l'empêchant de s'égarer est à peu près le seul secret de tout bon gouvernement.

Dans ce grand conflit social, dont Louvain avait fait tous les frais, Bruxelles n'avait joué qu'un rôle de second plan, les lignages l'avaient emporté, ce qui n'était pas une solution définitive : la question restait posée.

Il n'y a plus de dynastie brabançonne. Celle qui s'était adéquatement adaptée aux besoins et aux aspirations nationales s'éteint définitivement avec Jeanne, fille de Jean III, veuve du faible Wenceslas. N'ayant pas d'enfant, elle légua son duché à sa nièce, Marguerite de Flandre, épouse de Philippe le Hardi, duc de

Bourgogne. Le Brabant va être, comme les autres provinces des Pays-Bas, soumis aux vicissitudes successorales et aux caprices des princes étrangers.

Antoine de Bourgogne, désigné par sa mère Marguerite, n'eut que des démêlés avec ses sujets. Son fils, Jean IV, qui lui succéda, fut un souverain médiocre. Son principal mérite, au point de vue national, fut de créer une université. Il la donna à Louvain pour dédommager cette ville de l'exode des drapiers qui l'avait appauvrie. Le pape Martin V y autorisa l'enseignement du droit, de la médecine et de la philosophie; elle fut inaugurée le 7 septembre 1426.

Ainsi donc, Bruxelles, capitale de fait, par la résidence des souverains et par l'importance qu'elle avait prise, ne fut pas plus la capitale intellectuelle qu'elle n'était la capitale du pouvoir législatif. La pensée et la science affluèrent à Louvain, qui recouvra de ce chef une importance qu'elle avait perdue par ailleurs; elles en firent un centre mondial, tandis que Bruxelles n'était plus qu'un chef-lieu, riche à la vérité, mais plutôt fermé aux grands courants des

recherches modernes par une caste de conservateurs étroits et d'étrangers groupés autour des princes, étrangers eux-mêmes, ne cherchant qu'à vivre de l'exploitation du pays.

Ajoutons que Bruxelles n'était pas non plus la capitale religieuse du duché; ce privilège appartenait à Malines et lui appartient encore.

* * *

Jean IV était mort sans enfants. Son frère cadet, Philippe, comte de Saint-Pol, héritier du duché, fut enlevé au bout de trois ans de règne par une mort précoce. Comme il ne laissait pas de postérité, les Etats de Brabant furent appelés à désigner le « droit héritier du pays ». Ils choisirent Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à condition qu'il confirmât solennellement toutes les libertés et tous les privilèges de la nation; ils stipulèrent que les emplois brabançons ne seraient pas accessibles aux étrangers et que le duc n'entreprendrait rien dans le pays sans l'avis des conseillers brabançons. Philippe le Bon jura tout ce qu'on voulut et il fut proclamé le 4 octobre 1430.

Les Etats de Brabant avaient une foi robuste

dans leurs institutions et dans le serment prêté par les souverains de les respecter ; ils croyaient se trouver ainsi à l'abri de toute surprise. Ils ne semblaient guère s'inquiéter de tous ces changements de maisons régnautes, de ces fluctuations successorales, pourvu que leurs franchises fussent maintenues, comme si les institutions possédaient une valeur intrinsèque, comme si elles étaient indépendantes de ceux qui étaient chargés de les appliquer. Passe encore tant que les souverains ne tiraient leurs forces que du pays, mais dès qu'ils pouvaient en faire venir d'ailleurs, les constitutions les plus libérales étaient à leur merci.

A la mort de Jean sans Peur, assassiné sur le pont de Montereau, Philippe le Bon ne possédait dans les Pays-Bas que le comté de Flandre et la seigneurie de Malines. Pour venger le meurtre de son père, ayant convoqué ses vassaux à Arras, il annonça à l'assemblée son intention de s'unir aux Anglais, ce qui fut approuvé d'un accord unanime. Avec Isabeau de France, il conclut le traité de Troyes. Henri V devait épouser Catherine de France, fille de Charles V, ainsi il devenait héritier

de France à l'exclusion du dauphin, qui s'était mis hors la loi par l'assassinat de Jean sans Peur. Philippe le Bon obtenait Péronne et les villes de Picardie. Ce traité, qui eût réuni sur une même tête les couronnes de France et d'Angleterre, reçut d'abord un rapide commencement d'exécution. Le roi d'Angleterre épousa Catherine de France, entra dans Paris où il se fit reconnaître et devint maître d'une partie du royaume des lys.

La vengeance de Philippe était terrible. Si elle épargna Charles VII, qui pour certains n'était encore que le dauphin Charles, et pour d'autres n'était plus que le roi de Bourges, si elle l'épargna au moment où sa ruine allait être consommée, c'est que, dans l'entretemps, le duc de Bourgogne avait conçu d'autres desseins et résolu de travailler pour son propre compte au lieu de tirer les marrons du feu pour le roi d'Angleterre; il avait envisagé la possibilité de réunir les diverses provinces des Pays-Bas. En 1421, il achète le marquisat de Namur, en 1430 il est duc de Brabant et de Limbourg, en 1433 il enlève à Jacqueline de Bavière les comtés de Hainaut, Hollande, Zélande et Frise,

en 1443 il acquiert le Luxembourg. Dès lors, il pense sans doute qu'il n'a plus intérêt à avoir un voisin aussi puissant qu'un souverain qui serait à la fois roi de France et d'Angleterre. Pour établir un équilibre grâce auquel il pourra réaliser ses vues ambitieuses, il se rapproche de Charles VII.

En 1435, dans ce même Arras où il avait juré la perte du dauphin Charles seize ans auparavant, il conclut un traité avec le roi de France en vertu duquel, outre le comté d'Auxerre et de Mâcon, on lui cédait les châellenies de Péronne, Roye, Montdidier, les redevances du comté d'Artois, les villes de la Somme et, en outre, il était exempté personnellement de tout lien de vassalité.

Voilà donc les Etats bourguignons créés ou peu s'en faut. Mais le duc n'a pas de capitale, ou plutôt il en a plusieurs, il en a beaucoup, il en a trop. Il y a, pour le moins, Bruges, Gand, Malines, Bruxelles, Dijon. Nous ne parlons pas seulement de résidence; le duc réside dans toutes ces villes. Philippe le Bon et son fils Charles le Téméraire sont des souverains très actifs qui restent peu de temps au même

endroit, des princes «globe-trotter». Mais même sous le rapport des institutions, il n'y a pas de capitale réelle. Ainsi, après la paix de Gavre, Philippe crée, en 1445, un grand conseil attaché à sa personne, dont il étendit la juridiction sur tout le pays. Ce grand conseil, la plus haute juridiction du pays, finit par s'installer, non pas à Bruxelles, mais à Malines.

Philippe forme le noyau d'une armée permanente mieux organisée que celles des autres souverains et choisit les chefs parmi sa noblesse. Les commandements et les charges de sa maison devenaient le prix de la valeur et du dévouement de ses gentilshommes. Pour accroître son autorité sur eux et stimuler leur zèle, il établit l'ordre célèbre de la Toison d'Or, doté d'importants privilèges et qui forme entre les principaux seigneurs de ses Etats une sorte de fraternité d'armes basée sur la fidélité à l'honneur. Il s'en était réservé la direction, et la gloire d'y être admis fut ambitionnée par les chefs les plus illustres.

Cet ordre, c'est à Bruges qu'il le fonde et non pas à Bruxelles.

La politique de Philippe n'est pas favorable-

ment accueillie partout en Belgique. Gand et Bruges, avec l'appui de Liège et de Tournai, lui font une opposition qui va jusqu'aux armes. Les franchises de Gand sont anéanties. Dans ce conflit, Bruxelles ne remplit qu'un rôle passif; elle est loyaliste, mais son loyalisme est surtout fait d'apathie, du désir de ne pas s'attirer de mauvaise affaire, de jouir en paix du luxe qu'apportait dans ses murs la fastueuse cour bourguignonne.

Si le duc réside un peu partout, c'est à Bruxelles qu'il traite le plus volontiers ses hôtes de marque. Celui qui devait être Louis XI, traqué par son père, Charles VII, dans le Dauphiné, prend le parti de joindre aux Pays-Bas « son bel oncle de Bourgogne ». C'est à Bruxelles qu'il est reçu par la duchesse de Bourgogne avec autant d'honneur que l'eût été le roi de France lui-même. Philippe, qui était en Hollande, occupé à installer de vive force un de ses nombreux bâtards sur le siège épiscopal d'Utrecht, revient pour saluer l'héritier du trône de France et déclare se dévouer à lui corps et biens. Des fêtes splendides animent Bruxelles. Le duc met à la disposition du dauphin

le château de Genappe, avec une pension de 2,500 livres par mois. En février 1457, la comtesse de Charolais étant accouchée d'une fille, le comte Charles, fils de Philippe, vint en grande cérémonie inviter le dauphin à être le parrain de l'enfant. Le baptême eut lieu à Bruxelles avec une extraordinaire magnificence.

Peu de temps après, Louis fit venir auprès de lui sa femme, qui était demeurée dans le Dauphiné. L'année suivante, elle mit au monde un fils (qui mourut après quatre mois). Le duc de Bourgogne voulut être le parrain de cet enfant. Le baptême eut lieu à Bruxelles. Philippe se montra si magnifique en cette occasion que le dauphin lui dit en se découvrant, contre l'usage des héritiers de France : « Mon très cher oncle, je ne pourrai jamais reconnaître le bien que vous me faites, sinon que, pour toute récompense, je vous baille mon corps, le corps de ma femme et le corps de mon enfant. » Le duc le remercia en s'agenouillant jusqu'à ce que Louis eût remis son chapeau.

Ce faste, ces démonstrations de la cour de Bruxelles n'allaient pas sans mécontenter la

cour de France. Une partie de son conseil poussait Charles VII à aller quérir son fils, les armes à la main, en Brabant. Mais le roi n'y consentit pas.

La concorde ne régnait pas plus dans la maison de Bourgogne que dans la maison de France. Charles le Téméraire ne s'entendait pas mieux avec son père que Louis avec le sien; il bouleversait tout, embrassait les rancunes des mécontents contre les favoris, les Croij; il y eut même une scène terrible au cours de laquelle le duc s'emporta jusqu'à tirer l'épée contre son fils; la duchesse s'élança entre eux. Philippe, tout hagard, sortit du palais et erra jusqu'à la nuit à travers la campagne, tel le roi Lear. Le dauphin entreprit de réconcilier le père et le fils, mais bientôt le comte de Charolais quitta derechef *Bruxelles, la résidence la plus ordinaire du duc*, et se mit à conspirer avec le comte de Saint-Pol, afin de bouter Monseigneur de Croij hors de l'hôtel de Monseigneur le duc ».

Bruxelles est la résidence la plus ordinaire du duc parce que c'est une ville saine et fort agréable à habiter, mais ce n'est qu'une rési-

dence que le duc Philippe abandonne, du reste, pour aller mourir à Bruges, le 15 juin 1467, à l'âge de soixante et onze ans, après quarante-huit ans de règne. Il avait réuni les provinces des Pays-Bas depuis l'Ems jusqu'à la Somme.

On ne peut pas dire que Bruxelles fut la capitale des Etats du grand-duc d'Occident. Elle fut encore moins celle de Charles le Téméraire, qui n'y résida guère. Peut-être n'aimait-il pas à y retrouver le souvenir des scènes terribles et déshonorantes qu'il y avait provoquées.

En 1464, des délégués des villes de Flandres, de Hainaut, de Brabant et de Hollande s'étaient réunis pour chercher le moyen de réconcilier le père et le fils. L'année suivante, Philippe convoqua les députés des trois Etats de toutes les provinces pour leur notifier la réconciliation et leur demander de reconnaître Charles pour son héritier et leur « prince naturel ». C'est à Bruxelles que ces Etats généraux tinrent leurs assises.

C'est lui qui fixa à Malines le parlement créé par son père et qui étendit sa juridiction sur le pays entier en soumettant à une direction unique l'action de la justice. Cette institution

faisait certainement accomplir un grand pas à l'unité de gouvernement, mais cette unité de gouvernement se place à Malines et non pas à Bruxelles.

Dans l'opposition qui se manifeste contre les empiétements de son pouvoir sur les franchises du pays, Bruxelles n'apparaît guère. Gand et Liège se révoltent, mais Bruxelles ne marque pas, comme ces deux grandes villes, une personnalité bien nette : *elle n'aime pas le risque*, ainsi qu'elle le prouvera souvent au cours de son histoire.

Charles le Téméraire fut tué sous les murs de Nancy. Sa fille, Marie de Bourgogne, lui succéda. Les Etats-Généraux qu'elle convoqua le 3 février 1477 pour leur exposer les périls qui menaçaient le pays et réclamer de leur patriotisme des secours rapides, se tinrent non à Bruxelles, mais à Gand.

Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche, événement qui eut pour conséquence de faire des Pays-Bas un satellite de la monarchie de Habsbourg et de leur enlever une autonomie à laquelle ils avaient tant sacrifié.

Sous les ducs de Bourgogne, surtout sous Philippe le Bon, il y eut une extraordinaire impulsion donnée à l'industrie, au commerce, à la navigation et aux arts dans les « pays de Bourgogne » ; le peuple nageait dans l'abondance, animé d'une égale ardeur pour le travail et le plaisir.

Les arts de luxe, écrit Henri Martin, avaient pris un essor inouï ; jamais rien n'avait paru de si magnifique que les costumes, les armes, les bijoux, les meubles de ce temps-là ; la perfection des ouvrages d'armurerie et de serrurerie a fait surnommer le XV^e siècle le *siècle de fer*. Les tableaux, les miniatures, les célèbres tapisseries de haute-lisse qui se fabriquaient à Arras nous ont conservé, pour ainsi dire, la mise en scène des splendides existences de cette époque : tandis que Louis XI restreignait en France, par des lois somptuaires, le faste des particuliers, ce n'étaient, dans les Etats de Bourgogne, que brocarts d'or et d'argent, fourrures précieuses, velours, satin et pierreries ; les équipages de tournois surtout dépassaient en richesse et en singularité tout ce qu'avait pu rêver l'imagination des romanciers ; il faut

voir, dans les peintures du temps, ces armures aux formes étranges, aux riches ciselures, ces heaumes fantastiques surmontés d'immenses panaches de plumes d'autruche et de paon, et les somptueuses décorations des lices et les prodigieux « entremets » des festins. Les arts d'un ordre plus élevé n'étaient pas moins florissants : on connaît l'illustre école de peinture de Bruges, dont la splendeur est restée aussi éblouissante après quatre cents ans que le premier jour. L'architecture civile se déployait avec la même fécondité que la peinture. C'est du xv^e siècle que datent presque tous les hôtels de ville des Pays-Bas, entre lesquels brillent surtout le vaste hôtel de Bruxelles, à la flèche hardie, et celui de Louvain, charmant édifice bordé de bas-reliefs sur toutes les coutures et dont le goût délicat est chose rare en Belgique, pays de vigueur et non de grâce. »

Le foyer de cette peinture admirable qui rivalise avec les grandes écoles italiennes et va plus loin qu'elles en exprimant le paysage avec une science des plans et de la perspective, une reproduction de la nature jusque-là in-

connues, c'est Bruges. Bruxelles n'en aura qu'un reflet.

L'origine des frères van Eyck n'est pas déterminée. On a émis à ce sujet différentes hypothèses; celle qui a le plus cours, c'est qu'ils seraient nés sur les bords de la Meuse, à Mae-seyck, et qu'ils auraient d'abord travaillé à Liège. En tout cas, ils s'établirent à Bruges, ainsi que Memling, qu'on croit être rhénan.

On a dit que sans le guet-apens de Montereau, il n'y eût pas eu en peinture d'école flamande; que les ducs de Bourgogne restant en France auraient attiré là les artistes qu'ils assemblèrent à Bruges. Il y a du vrai dans cette conjecture. Ce qui constitue le fondement de l'école flamande, c'est l'existence d'un grand centre en Flandre où les ducs de Bourgogne s'entourèrent de peintres venus d'un peu partout et où ceux-ci, se trouvant en communion d'idéal, d'art et de curiosité d'esprit, subirent l'ascendant d'une doctrine générale. Les artistes sont toujours aimantés par les milieux où ils trouvent, en même temps que des débouchés pour leurs œuvres, un foyer intellectuel qui favorise leur développement, suscite leur

émulation, les soutiennent et leur prodiguent les encouragements. En Belgique, une critique plus chauvine que clairvoyante a tenté de substituer la théorie de la race à celle du milieu ; cela ne résiste pas à l'examen.

Si Bruxelles ne fut pas à cette époque le grand foyer des beaux-arts, il ne fut pas non plus celui de la littérature, ce qu'il avait été sous Jean I^{er} le Victorieux, avec Jean I^{er} lui-même, avec Adenès, l'auteur de « Berte aux grand piés », Van Heelu, etc. Depuis lors, Bruxelles n'avait plus même produit d'écrivains dignes d'une mention.

Ailleurs, il y avait eu Quesnes de Béthune, compagnon de Bauduin de Hainaut, Jacques de Cisoing, Gonthier de Soignies, etc.

A Liège, il y avait eu Jean d'Outremeuse, Jacques de Henricourt, Jean de Stavelot, et enfin, le plus grand de tous, le chanoine Jean le Bel, dont l'illustre Froissart fut en quelque sorte le disciple. C'est chez ces chroniqueurs que la littérature bourguignonne trouve sa source.

Cette littérature, appelée bourguignonne à cause des ducs, mais qui est belge si l'on consi-

dère l'origine des écrivains, n'a pas de centre autre que la cour elle-même. « Elle n'est pas faite pour l'amusement des brutes et du peuple de bas-étage, mais pour les princes et les autres personnes de qualité », comme dit Commynes. Elle a pour initiateur Jean Froissart de Valenciennes; elle comprend Philippe de Commynes, Georges Chastelain, Olivier de la Marche. Chastelain eut pour disciples Jean Molinet de Valenciennes et Jean Lemaire de Belges; il faut citer aussi dans ce groupe Monstrelet, continuateur de Froissart.

La littérature bourguignonne ne procède pas de Bruxelles, elle n'y crée pas davantage un foyer, elle n'y suscite pas une intellectualité qui conférerait à la ville une importance capitale, elle n'y laisse pas de tradition.

Le duc Philippe témoigna la sollicitude la plus vive à l'Université de Louvain, la réorganisa, l'améliora, la combla de dons, ne négligea rien pour en faire un instrument scientifique de premier ordre.

A Bruxelles, il créa la bibliothèque de Bourgogne, qui devint célèbre dans le monde entier.

La floraison d'art et de littérature qui s'épanouit sous les ducs de Bourgogne fut extraordinaire. C'est par elle, c'est pour l'avoir suscitée que les ducs apparaissent comme de grandes figures, supérieurs à leur politique. C'est l'éclat qu'elle répandit qui a illusionné bien des gens sur la valeur de leur conception politique. Les essayistes qui ont exagéré la pensée de M. Henri Pirenne ont beau s'extasier devant cette politique qui voulait faire un Etat démesurément allongé, depuis la mer du Nord jusqu'à la Suisse, ils n'ont pas réussi à démontrer la viabilité d'une telle conception ; elle n'a du reste pas abouti, elle n'a jamais pu être reprise, parce qu'elle n'était pas dans la logique des aspirations et des nécessités des peuples. Cette logique du territoire, dont a si bien parlé Adrien Mithouard, le théoricien de l'Occident, n'existait pas et l'on ne peut rien créer de durable sans elle.

Cela ne veut pas dire que le duc Philippe manquât d'habileté. Sans être un génie, il possédait de réelles capacités militaires, une grande habileté administrative et un esprit politique pratique. Ce fut même un grand éco-

nomiste. Il avait compris que le pouvoir d'un souverain, si absolu soit-il, dépend de la prospérité de ses sujets. Aussi frappait-il les riches de taxes considérables, cependant qu'il protégeait le commerce et l'industrie et encourageait les arts. Il ne craignait pas de s'adresser aux compétences : Jean van Eyck était membre de son conseil. Son système de gouvernement consistait à établir un régime de privilèges en mettant un frein à la liberté. Des privilèges étendus par leur nature, mais limités dans leur durée, étaient accordés aux corporations ; c'est-à-dire que le duc octroyait des monopoles, mais ne concédait aucun droit. C'était incontestablement une conception très pratique, celle qui pût s'adapter le mieux aux circonstances, se modeler à toutes les nécessités nouvelles. Mais le duc, qui n'était pas du pays, ne comprit pas que l'on ne pouvait passer sans transition d'un régime de franchises tel que l'avait instauré patiemment la volonté tenace d'un peuple et un régime de privilèges, plus adéquat aux besoins nouveaux, il est vrai, mais qui était considéré par les citoyens comme un manquement aux constitutions nationales,

comme un retour en arrière, tandis qu'il était au contraire un progrès. Philippe, néanmoins, emporta la reconnaissance du pays pour l'extraordinaire prospérité que son administration avait su créer. S'il avait levé force impôts, ces impôts avaient été productifs et lui-même avait si bien géré sa maison qu'il laissait à sa mort quatre cent mille couronnes d'or, somme formidable à cette époque, et trois millions de marcs d'argent.

Pour achever l'œuvre de Philippe le Bon, il eût fallu un autres Philippe le Bon, un prince qui fût comme lui un administrateur avisé et sage, agissant avec prudence et fermeté, évitant les aventures, tâchant de faire oublier par les bienfaits du régime nouveau ce qu'on pouvait encore avoir d'attachement pour l'ancien. Ce fut tout le contraire qui arriva. Charles le Téméraire n'avait hérité de son père que les goûts fastueux, pour le reste il ne lui ressemblait pas. Philippe le Bon était en avance sur son époque, Charles le Téméraire était considérablement en retard sur la sienne; c'était un homme du moyen âge, attardé sur le seuil du monde moderne; quelques siècles plus tôt,

il eût été un Baudouin à la Hache, un Godefroid de Bouillon, un Richard Cœur de Lion, mais au xv^e siècle, il ne pouvait déjà plus apparaître que comme un cataclysme, un véritable fléau de l'humanité. Dinant, Liège, Nesles en sont un irrécusable témoignage.

Le grand et somptueux édifice de la puissance bourguignonne s'écroula comme un jeu de cartes; cette maison traîtresse à ses origines, sujette rebelle de la maison de France, qui avait failli étouffer celle-ci, tomba en un instant. Charles le Téméraire était à peine enterré que déjà son héritage s'émiettait, sans que personne en prît la défense. Puissance éphémère, née du hasard, de la ruse, du parjure et de la trahison, l'Etat bourguignon sombrait dans la démence. Ce n'était pourtant pas le premier Etat qui avait à subir des crises de ce genre; la France en avait vu bien d'autres pendant la guerre de Cent ans. Quel est le pays qui n'a pas eu à pâtir des terribles aléas que présente parfois l'hérédité monarchique? Mais l'Angleterre, la France n'étaient pas des Etats surgis du hasard, mais des Etats nés lentement d'une nation, c'est-à-dire de senti-

ments communs à différents groupes de population et d'idées générales adoptées par tout un peuple.

Les maisons qui régnèrent sur eux s'adaptèrent à leur genre de vie, à leurs besoins et partagèrent dans une certaine mesure leurs aspirations; elles vécurent de la vie nationale. Dans les Pays-Bas, rien de pareil, l'assemblage des diverses provinces qui les composaient n'était dû qu'à l'ambition d'une famille et au jeu capricieux des héritages. Les ducs de Bourgogne n'avaient envisagé que leurs intérêts et non ceux des populations qu'ils voulaient gouverner; ils constituèrent un Etat, mais ne formèrent pas une nation. Aussi le caractère accidentel de leur principauté apparut-il au premier revers. Les Etats de Bourgogne font penser à l'empire d'Autriche, qui est tombé en miettes parce qu'il n'était qu'un arlequin d'Etat.

Les Pays-Bas n'étaient pas une nation, mais une collection de particularismes étroits. Chaque province même n'était pas unifiée; chaque ville n'envisageait que ses intérêts propres. La cellule sociale est la commune et rien

que la commune; les Flamands, les Brabançons n'ont pas haussé plus haut leur conception de l'Etat. On dirait qu'ils gardent, de l'influence germanique apportée chez eux par les Francs, une inaptitude foncière à créer leur unité, à se grouper, ne fût-ce que pour assurer leur défense et maintenir leurs privilèges; il importe peu à l'une d'elles qu'une autre soit menacée, pourvu qu'elle-même ne soit pas troublée dans sa quiétude; souvent même à cause de l'esprit de rivalité et de jalousie qui règne, elle sera tentée de se réjouir du malheur de l'autre sans avoir l'air de se douter que le même malheur l'atteindra le lendemain.



Il y eut, au moyen âge, de ces gigantesques individualités qui entraient dans les rangs féodaux, conquéraient les droits et remplissaient les devoirs du chef féodal.

Bruxelles ne compte pas parmi les grandes villes belges qui jouèrent ce rôle. Elle n'en a pas l'orgueil, cet orgueil qui impose l'admiration, même quand il a cessé d'être opérant; elle n'a pas la forte personnalité de Gand, de

Bruges, de Liège, qui survit à tous les désastres dans l'esprit des hommes. Les grands rêves, les folles équipées, le sentiment farouche de l'indépendance, les violentes représailles, les révoltes étouffées dans le feu et le sang ne lui ont pas créé cette âme ardente qui caractérise ses rivales. A cause de sa jeunesse elle pourrait éviter les inconvénients que comportent ces qualités qui ne s'appliquent plus aux réalités de l'époque qui s'ouvre, elle pourrait chercher à prendre la première place dans le pays en état de transformation ; mais elle est riche et sa richesse lui suffit ; elle aime à jouir de sa richesse avec tranquillité, les aventures ne la tentent pas ; les expériences sociales lui font peur ; elle n'a d'autre ambition que de paraître, telle une femme cossue qui aime qu'on la regarde, et qu'on puisse évaluer sa situation parce qu'elle porte sur elle. La vie matérielle l'occupe presque exclusivement ; elle n'est sensible aux beaux-arts que pour autant qu'ils servent à rehausser son opulence ; son intellectualité ne dépasse pas une moyenne assez médiocre parce qu'elle n'admet pas d'autre supériorité que celle que donne la richesse. Elle

attire tous ceux qui ont une conception analogue de la vie. Le capital qui vient chez elle s'y repose et ne sert pas à créer de nouvelles sources d'activité.

Cette mentalité lui crée une sorte de loyalisme permanent envers les souverains quels qu'ils soient, mais c'est un loyalisme passif sur lequel ils ne pourront jamais s'appuyer fortement; il les trompera même en leur faisant illusion sur les sentiments réels du reste du pays. La classe de fonctionnaires, de rentiers, de commerçants de luxe qui y domine est fidèle au gouvernement existant parce que tout désordre dans l'Etat jette le trouble dans ses intérêts; mais si ce gouvernement fait place à un autre, elle se range du côté du nouveau le plus naturellement du monde et le sert comme elle avait servi le précédent.

Aussi Bruxelles n'est-elle pas aimée des autres grandes villes flamandes et wallonnes; son manque de caractère, sa placidité et son égoïsme leur déplaisent, son loyalisme uniforme et intéressé les blessent comme un outrage. Bruxelles n'épouse jamais les intérêts du pays, elle ne considère que les siens propres, aussi ne

crée-t-elle jamais des sentiments de solidarité qui feraient d'elle un centre national. Les Flamands, têtus et violents, les Wallons, actifs, d'esprit ouvert et généreux, ne se reconnaissent pas en elle. Liège et Gand peuvent s'estimer, elles méprisent Bruxelles. Anvers, reine de l'Occident, dont le commerce rayonne dans le monde, regarde avec un air voisin du dédain cette ville qui ne produit pas et se contente de jouir.

Si Bruxelles ne fut pas le grand centre d'art, auquel Jean et Hubert van Eyck donnèrent un si vif éclat, vers lequel affluaient nombre de peintres de mérite formant cette glorieuse école qui rivalise avec les plus grandes écoles italiennes, elle chercha néanmoins à attirer des artistes et elle y réussit.

Roger Van der Weyden ou de la Pasture, plus réaliste et plus profondément humain que van Eyck et que Memling, longtemps considérés comme les principaux protagonistes de l'école gothique des Pays-Bas, était né à Tournai, comme l'ont établi des archivistes. On croit qu'il fit son apprentissage à l'atelier de Robert Campin, peintre de cette ville. Il avait

épousé Elisabeth Goffaerts, d'origine bruxelloise. Est-ce sa femme qui l'attira dans la capitale brabançonne? Toujours est-il qu'il vint s'établir à Bruxelles, aux environs de 1430, et qu'il y fut vite apprécié. Il ne tarda pas à être nommé peintre de la ville. Il exécuta pour l'Hôtel de Ville de grandes peintures qui furent probablement détruites lors du bombardement de 1695. Son art, fait pour parler à la foule, n'a rien d'hiératique comme celui de ses prédécesseurs; son seul but est d'émouvoir. Sa caractéristique semble la recherche de l'émotion par l'étude des passions réfléchies sur la physionomie humaine. Ses personnages vivent et sentent; on lit sur leurs traits les sentiments qui les animent. Le génie de van Eyck, créé pour une élite, ne répondait plus aux aspirations nouvelles. Les spéculations abstraites du beau ne pouvaient pas être comprises par la foule passionnée et croyante qui se trouvait entraînée vers les scènes de la vie intense que lui offrait l'art nouveau de Roger où elle retrouvait enfin un Christ, une Vierge et des Saints vivant de sa vie à elle et montrant sur leurs visages et dans leurs attitudes ses joies,

ses souffrances et jusqu'à son désespoir. L'art de Roger touchait les cœurs et parlait à l'âme. Par son origine wallonne, Roger s'apparente aux artistes français; comme eux, il cherche la beauté pour elle-même, en regardant simplement et naïvement ce qu'il voit autour de lui, ce qu'il a devant les yeux. Il semble un descendant direct des imagiers qui ont si richement et si noblement peuplé les porches des cathédrales de Reims, de Chartres, de Paris, d'Amiens, de Rouen.

Cette profonde humanité de Roger lui gagna tous les cœurs. Aussi son influence sur ses contemporains est-elle tenue aujourd'hui pour considérable. Ses élèves, parmi lesquels on compte Memling, Schoengauer, Zanetta Bugatto de Milan, les Portugais Antonio Castro et Eduardo, Thierry Bouts, Petrus Christus; ses imitateurs Frédéric Herlin, Hugo van der Goes, l'Italien Angelo Ferratio, portèrent de tous côtés ses enseignements, ses procédés, son style; sur les bords du Rhin, par delà les Alpes et les Pyrénées. Les tapissiers flamands reproduisirent et imitèrent ses compositions dans leurs tentures; les graveurs

néerlandais et allemands s'inspirèrent de ses ouvrages. Ce fut un chef d'école.

Comme l'a écrit Van Mander, il contribua largement au progrès de l'art, non seulement en ce qui concerne la conception, mais pour l'exécution plus parfaite envisagée dans le rapport des attitudes, de l'ordonnance et de la traduction des mouvements de l'âme, la douleur, la joie, la colère, le tout selon l'exigence des sujets.

Il mourut le 18 juin 1464 à Bruxelles et fut enterré à Sainte-Gudule, devant l'autel de Sainte-Catherine.

Mais s'il fut incontestablement le peintre de la ville de Bruxelles, Tournai le revendique comme lui ayant donné le jour, lui ayant appris son art et lui ayant donné cette sensibilité qu'on admire tant aujourd'hui dans ses œuvres.

Pierre Breughel, qui est un des artistes les plus foncièrement originaux que la Belgique ait produit, fut aussi attiré à Bruxelles par sa femme; il avait passé sa jeunesse et fait son apprentissage à Anvers, mais dans ses peintures on retrouve la grasse matérialité braban-

çonne, le paysage des environs de Bruxelles et la farce bruxelloise traduits jusqu'à l'épique. Celui-là, il semble bien que Bruxelles puisse le revendiquer tout à fait. Pierre Breughel, lui aussi, eut de nombreux disciples et imitateurs et fut un véritable chef d'école, d'une école à laquelle aucune autre ne peut se comparer.

On objectera peut-être que Paris ne fut pas toujours, non plus, jusqu'à cette époque et même par la suite, la résidence de ses rois, qu'elle n'était pas un centre religieux puisque ses métropolitains étaient les archevêques de Sens et puisque Reims sacrait les rois, qu'il y avait des parlements aussi importants que le sien dans d'autres villes de France, que son université avait des concurrentes dans le royaume, il n'en est pas moins vrai que ses rois la tenaient, qu'ils le voulussent ou non, pour leur capitale. Quand Paris n'était pas avec eux, il manquait quelque chose à leur souveraineté et à leur couronne son plus beau fleuron. A Paris, le monde ancien se liait au monde moderne, la civilisation antique avait passé le flambeau à la civilisation occidentale, Paris était à la fois une ville mâle et femelle,

elle agissait, elle concevait, elle enfantait sans cesse, elle ne s'arrêtait pas de produire. La pensée humaine y était constamment en ébullition. Les grands courtisent Paris, duc d'Orléans, duc de Bourgogne, etc., la flattent et cherchent à se concilier ses bonnes grâces; Louis XI n'a garde de ne pas compter avec elle, après le malheureux traité de Péronne où, pour la seule fois de sa vie peut-être, il se laissa prendre. Ce qu'il redoute, c'est la moquerie de Paris bien plus que l'indignation de ses conseillers; il croit déjà entendre les quolibets des Parisiens sur « Renard pris par Isengrin ». Il demande le Parlement et la Chambre des Comptes à Senlis, leur ordonne d'enregistrer le traité de Péronne sans observations, envoie publier le traité dans Paris, le 19 novembre, et passe outre vers la Loire et Tours, ayant peur de la capitale.

Après l'effondrement de la puissance bourguignonne, Bruxelles n'a donc pas plus d'importance que Bruges, Gand, Anvers, Liège.

Comme nous l'avons dit, c'est à Gand que Marie de Bourgogne convoque les Etats-Généraux pour leur demander secours après la

mort de son père, sans doute parce que Gand est un chêne et non pas un roseau, parce que si Gand se dévoue à sa « princesse naturelle », la situation presque désespérée dans laquelle elle se trouve à la suite du désastre de Nancy ne tardera pas à se rétablir. Gand a déjà réclamé ses privilèges abolis par Charles le Téméraire; Bruges, Mons, Anvers et Bruxelles ont suivi le mouvement.

Les Etats-Généraux sont prêts à venir en aide à leur souveraine, à condition que les lois fondamentales du pays soient rétablies dans leur principe et leur intégralité. L'accord se fit par une charte connue sous le nom de « Grand privilège de Marie de Bourgogne ». Un conseil supérieur, composé de neuf membres wallons et de seize flamands, devait suivre la duchesse partout où elle se rendrait; la moitié seulement de ces conseillers pouvait appartenir à la noblesse. Toutes les affaires devaient être instruites dans la langue du pays où elles seraient plaidées. Le Grand-Conseil de Malines était supprimé. Les Etats provinciaux et généraux pouvaient se réunir quand bon leur semblait. Tout édit du prince

était nul s'il était contraire aux privilèges. La liberté du commerce était étendue en ce sens que nul obstacle ne pouvait être apporté à la circulation des marchandises. La duchesse ne pouvait déclarer la guerre que de l'avis des Etats. Toute dérogation de sa part à la charte dégageait ses sujets de l'obéissance.

L'innocente princesse essaya bien de recourir à la duplicité, à laquelle excellait son père, et de tromper les Etats. Mais la ville de Gand, prévenue, fit mettre à mort ses conseillers Hugonet et Humbercourt, dont elle implora vainement la grâce.

Marie de Bourgogne épousa Maximilien d'Autriche. Ce mariage pesa lourdement sur les destinées du pays dont il faisait un satellite éloigné de la monarchie de Habsbourg.

C'est à Gand et à Bruges que réside surtout Marie de Bourgogne. Instruite par l'expérience de ses débuts, elle se montre bonne princesse et se fait aimer par sa douceur. Son époux est d'un caractère faible, versatile et léger. S'il se livre à de folles dépenses, c'est Gand qui se charge de lui adresser des représentations et Gand ne s'en fait pas faute.

Marie de Bourgogne mourut à Bruges laissant un fils, Philippe le Beau, et une fille, Marguerite. Son tombeau et celui de Charles le Téméraire, œuvre magnifique en cuivre battu, est à l'église Notre-Dame de Bruges.

Les principaux souvenirs de la grande époque bourguignonne ne se trouvent pas à Bruxelles.

Pendant la régence de Maximilien, une peste terrible ravagea le Brabant et enleva, dit-on, dans la seule ville de Bruxelles, trente-trois mille personnes.

Philippe le Beau épousa Jeanne d'Espagne, tandis que sa sœur était unie à don Juan, fils de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille. Juan étant mort sans enfants, Philippe devint l'héritier des trônes d'Aragon et de Castille, événement dont les suites portèrent le dernier coup à notre indépendance. Philippe fit de Gand sa résidence habituelle. C'est là que naquit Charles-Quint, en l'an 1500.

Philippe mourut quand son fils Charles n'avait encore que six ans. La régence fut encore confiée à Maximilien, qui était devenu empereur; comme il était retenu en Allemagne

par les affaires de l'empire, ce fut sa fille Marguerite qui fut chargée du gouvernement des provinces.

Philippe avait refusé de ratifier les privilèges concédés par Marie de Bourgogne et rétabli le Grand-Conseil de Malines. Le pouvoir central l'emportait, aussi Bruxelles reprit-elle les avantages que lui conféraient sa situation centrale, le voisinage de la forêt de Soignes, l'agrément de son paysage, sa richesse et son humeur plus paisible.

Toutefois, Marguerite d'Autriche résida plus volontiers à Malines.

Du vivant de sa mère, Jeanne la Folle, tombée en démence, Charles prit possession des royaumes de Navarre, d'Aragon et de Castille, puis fut élu empereur d'Allemagne. A vingt ans, il se trouvait plus puissant qu'aucun souverain ne l'avait été depuis Charlemagne.

Que devenaient les vœux et les besoins des Pays-Bas dans un empire aussi vaste qui comprenait l'Allemagne, l'Espagne, nos dix-sept provinces, sous un souverain qui voulait établir en outre sa suprématie sur la France et devenir le maître de l'Italie? Les intérêts des

Belges dans le gouvernement de la moitié de l'Europe comptaient assurément pour bien peu de chose. On s'en aperçut bientôt. La ville de Gand ayant encore montré quelque velléité d'indépendance fut cruellement châtiée de sa témérité. Ses métiers furent réduits, ses échevins remplacés par des fonctionnaires impériaux et la possibilité de soulèvements nouveaux anéantie. L'an 1540 marqua pour cette glorieuse cité le commencement d'une décadence irréparable. Ce fut Bruxelles qui en profita.

A Marguerite d'Autriche succède la reine Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, dans le gouvernement des Pays-Bas.

Elle non plus ne réside pas à Bruxelles, sans doute pour la raison qu'elle dira lorsqu'elle demandera à son illustre frère de la relever de ses fonctions. C'est à Binche qu'elle s'installa. Elle y habitait l'hiver; elle passait l'été dans un oasis de verdure, au magnifique château de Mariemont, où elle donnait libre cours à ses goûts de chasseresse.

« Je ne puis vivre chez ce peuple, écrivit-elle à l'empereur quelques jours avant l'abdi-

cation de celui-ci, même comme personne privée, car il m'y deviendrait impossible de remplir mes devoirs envers Dieu et mon prince. Quant à le gouverner encore, je prends Dieu à témoin que cette tâche m'est devenue si odieuse que je préférerais plutôt gagner mon pain quotidien par mon travail que de l'essayer. »

Quand Charles-Quint vient présenter son fils, qui doit bientôt le remplacer, à la noblesse des Pays-Bas, c'est à Binche que se donne le grand tournoi où sont invités tous les grands seigneurs des provinces. C'est là aussi que l'impression, la première, causée par le futur roi d'Espagne fut si mauvaise et que, selon la tradition, Christine de Lalaing, princesse d'Epinoï, qui devait défendre Tournay contre les troupes de Philippe II, avec l'héroïsme que l'on sait, commença de prendre ce monarque en profonde aversion.



Au point où nous sommes arrivés, il n'y a plus beaucoup de villes en Belgique qui peuvent disputer l'hégémonie à Bruxelles. Gand, nous l'avons dit, est en décadence;

l'empereur a porté à sa vieille gloire et à son orgueil le coup de grâce. La prospérité s'est éloignée de Bruges en même temps que la mer; l'ensablement du Zwijn, la révolution opérée dans le commerce, le dépérissement de la ligue hanséatique avaient marqué l'heure du déclin pour la Venise du Nord. Les souverains en la quittant lui avaient enlevé l'éclat de leur cour, le silence établissait peu à peu son règne dans ce qui sera bientôt Bruges-la-Morte. Liège a été détruite de fond en combe par Charles le Téméraire; ses richesses ont été pillées. Quelques monuments ont çà et là échappé à la furie bourguignonne, mais que de merveilles ont disparu qui l'avaient fait appeler la Florence du Nord! Sans doute, elle s'est vite relevée de ses ruines grâce à l'énergie, à l'incoercible volonté de vivre de ses habitants, mais elle est encore loin d'avoir recouvré son ancienne splendeur. Louvain appelle les savants, le renom de son université est répandu partout, mais ce n'est ni un grand centre d'affaires ni une ville de luxe. Anvers seule pouvait rivaliser avec Bruxelles; elle avait attiré à elle tout le commerce du Nord et rayonnait au bord du vieil Escaut

soumis à sa loi. Ses navires, qui sillonnaient les mers, lui rapportaient, avec les richesses de l'univers, une opulence sans égale.

Le capitale de Brabant était la ville la plus agréable à habiter. Guicciardini, dans ses descriptions de la Belgique, et le Père Griffet dans « Les Délices des Pays-Bas », nous donnent une vue assez nette de Bruxelles à cette époque. Sa seconde enceinte, qui datait de deux siècles déjà, suivait les grands boulevards qui séparent aujourd'hui la ville de ses faubourgs, jalonnés par les portes de Hal, de Namur, de Louvain, de Schaerbeek, de Flandre, de Gand, d'Anderlecht. Elle comptait une bonne centaine de mille habitants. Tandis que la plupart des villes des Pays-Bas s'élevaient dans de vastes plaines, Bruxelles s'étagait sur le versant d'une colline assez escarpée. Des jardins bien cultivés, des prairies grasses, des bouquets d'arbres, des champs de blé lui faisaient une riante ceinture. La ville basse était baignée par le ruisseau capricieux la Senne. Sur la Grand'-Place, l'hôtel de ville se dressait, ciselé, comme un joyau, avec sa tour élégante, véritable broderie de pierre, haute de trois cent soixante-dix

pieds. Autour de la place, les maisons des corporations montraient une opulence à peu près égale. De là partaient de petites rues tortueuses et pittoresques qui montaient en sinuant sur le flanc du coteau. La ville haute était couronnée, sur le plateau, par le palais ducal, qui datait de l'an 1300 environ, et par les maisons des grands nobles du pays, Orange, Egmont, Aremberg, Culembourg, etc. La vaste forêt de Soignes, parsemée de monastères et de couvents, fourmillant de gibier, gros et petit, où les bourgeois faisaient, en été, leurs pèlerinages et où les seigneurs chassaient le cerf et le sanglier, étendait ses ombrages jusqu'auprès des remparts de la ville. La population industrielle était divisée en cinquante-deux gildes d'artisans. Les plus importantes étaient celle des armuriers, dont les cottes de maille résistaient aux balles de mousquet; celle des jardiniers, dont les produits étaient fort recherchés, et celle des tisserands, dont les tapisseries de haute lisse et les tapis étaient connus et estimés partout. Sept grandes églises, dont la première est Sainte-Gudule, avec ses tours jumelles, son imposant parvis, ses vi-

traux, ornaient la cité. Le nombre sept était un chiffre magique à Bruxelles; on croyait, à cette époque où l'astronomie naissait à peine, mais où l'astrologie était dans toute sa vogue, qu'il rappelait les sept planètes qui, par leur révolution et leurs influences, régissaient toutes les choses et les êtres. Sept familles nobles, issues de sept anciens châteaux, fournissaient les sept sénateurs qui composaient le Conseil Suprême de la ville. Il y avait sept grandes places, sept portes à la ville, et à l'occasion de la cérémonie de l'abdication de Charles-Quint, on remarqua, singulière coïncidence, que sept têtes couronnées étaient réunies dans la même salle.

Le palais ducal avait été achevé par Jean II vers l'an 1300. C'était un édifice spacieux et commode; les images qui en sont restées le représentent sous un aspect fort agréable. Sur le devant, à peu près la place Royale actuelle, il y avait une place carrée, entourée de bailles de fer, derrière se trouvait le parc (le Parc actuel en est une partie) rempli de grands arbres avec des jardins, des labyrinthes, des étangs, des garennes, des fontaines, des hippo-

dromes et des tirs à l'arc. L'entrée principale donnait accès à la salle d'honneur communiquant avec une fort belle chapelle. La salle d'honneur était célèbre par sa grandeur, ses proportions harmonieuses et la richesse de sa décoration. C'est là que se tint le chapitre de la Toison d'Or quatre jours avant l'abdication de l'empereur. Les murs étaient garnis de magnifiques tapisseries d'Arras, représentant la vie et les exploits de Gédéon le Madiamite et le miracle de la « Toison de Mouton », attribué à ce champion renommé, le grand patron des chevaliers de l'ordre.

C'est Bruxelles que le grand empereur choisit pour y accomplir un acte sans exemple dans l'histoire, celui de son abdication. Au faite de sa puissance, dans la maturité de l'âge, sans que rien ne l'y obligeât, il se dépouillait des couronnes qu'une destinée brillante avait réunies sur sa tête. Empereur d'Allemagne, roi de toutes les Espagnes, souverain des Provinces-Unies, ce n'était ni en Allemagne, ni en Espagne qu'il avait voulu se dépouiller de la pourpre de César, mais dans les Pays-Bas. Et dans les Pays-Bas, ce n'était

pas à Gand, sa ville natale, ni à Bruges, ni à Anvers, mais à Bruxelles. Cet honneur conférait tout à coup à Bruxelles une importance extraordinaire. La grandeur du sacrifice, la majesté dont il devait être entouré, avait fait affluer vers cette cité une foule considérable de hauts personnages et de simples curieux. A ce moment, l'aspect de la capitale du Brabant devait être celui d'une des plus grandes villes du monde. On se figure les nobles, en brillants cortèges, entrant par toutes les portes au son des trompettes, les députés des Etats arrivant à cheval, fendant la foule des curieux, les bannières claquant au vent, les cloches sonnant à toute volée.

A l'occasion de cette solennité, on avait orné le palais de fleurs et de guirlandes votives. A l'extrémité occidentale, une large estrade avait été élevée, au pied de laquelle couraient des bancs pour les députés des dix-sept provinces. Sur l'estrade étaient disposés des sièges couverts de tapisserie destinés aux chevaliers de la Toison d'Or et aux invités de marque. Derrière, il y avait des bancs pour les membres des trois grands conseils; au centre, sous un

dais richement décoré aux armes de Bourgogne, trois fauteuils dorés. Tous les sièges de l'estrade étaient vides, mais les bancs inférieurs, assignés aux députés des provinces, étaient déjà remplis. De graves magistrats, en robe avec la chaîne, et les officiers impériaux parés de leurs splendides costumes de cérémonie remplissaient l'espace qui leur était assigné. Le reste de la salle était envahi par une foule compacte. Comme trois heures sonnaient, César, comme on l'appelait dans le langage classique de l'époque, sortant de la chapelle, entra dans la salle en s'appuyant sur l'épaule de Guillaume d'Orange. Il était suivi de Philippe II et de la reine Marie de Hongrie. L'archiduc Maximilien, le duc de Savoie et d'autres personnages princiers venaient ensuite, accompagnés d'une masse brillante de soldats, de conseillers, de gouverneurs et de chevaliers de la Toison d'Or.

Un des plus impressionnants tableaux historiques s'offre à nos yeux. Il y a là presque tous les acteurs du grand drame qui se jouera bientôt dans les Pays-Bas. Ce jeune homme à l'aspect grave et réfléchi soutenant la démarche

fatiguée du César qui va se dévêtir de la pourpre, c'est celui qui déchirera en deux les Provinces-Unies et créera une république dont la puissance rayonnera sur les mers occidentales, c'est le prince d'Orange que l'histoire appellera Guillaume le Taciturne. Ce seigneur magnifique à l'œil velouté, aux cheveux qui flottent comme des ailes de corbeaux, à la fine moustache et à la barbe frisée, c'est Lamoral, comte d'Egmont, futur vainqueur de Grave-lines et de Saint-Quentin, dont la gloire militaire excitera la jalousie mortelle d'Alvarez de Tolède, duc d'Albe. Celui-là, dont le visage sévère et rébarbatif repousse la sympathie, c'est le comte de Hornes qui montera avec d'Egmont sur l'échafaud. Ses frères, le marquis de Berghes et le comte de Montigny, qu'un sort tragique guette aussi, l'accompagnent. On voit encore le duc d'Aerschot, intrigant fieffé qui sera toujours du parti qu'il croira le plus fort, passera de l'un à l'autre avec une extraordinaire désinvolture, trahira tout le monde et se vendra au plus offrant; personnage vaniteux de sa généalogie qu'il prétend faire remonter à Adam; voici le tur-

bulent Bréderode avec son allure désordonnée, c'est lui qui présidera le banquet des Gueux en s'affublant de la besace au dos, en buvant dans une écuelle en guise de verre; voici Noircarmes dont les atrocités dépasseront en ignominie celles du duc d'Albe. On remarque un prélat d'allure imposante; son beau visage est d'une sérénité souriante, exempt de doute et d'inquiétude; c'est l'évêque d'Arras qui sera célèbre sous le nom de cardinal de Granvelle; un robin de petite taille le suit; sans sa barbe abondante, on dirait un poupon tant ses joues rebondies sont roses, ses cheveux dorés et ses yeux luisants, c'est le président Viglius. Dans le groupe des grands d'Espagne qui accompagnent Philippe II, on voit un personnage qui n'est pas, dans son dessin général, sans offrir une grande ressemblance avec l'image populaire de don Quichotte, c'est le grand favori du nouveau règne : Ruy Gomez, comte de Melito, plus tard prince d'Eboli, l'antagoniste d'Alvarez de Tolède, duc d'Albe, dans les faveurs du maître.

On pourrait les peindre à peu près tous sur un fond couleur de sang, car ils en répandront beaucoup ou ils mourront de mort violente.

Dès que l'empereur eut pris place, avec son fils et la reine de Hongrie, sous le dais, dans les fauteuils dorés, il fit un signe de la main et tous s'assirent; les chevaliers de la Toison d'Or, le grand collier de l'Ordre sur la poitrine, les grands conseillers et les gouverneurs sur les bancs à chaque extrémité de l'estrade. Le brouhaha de l'entrée s'éteignit et un silence impressionnant descendit de la voûte gothique. Philibert de Bruxelles, membre du Conseil privé des Pays-Bas, se leva, s'avança au bord de l'estrade et parla. Il dit la vive affection de Charles-Quint pour son pays natal, la nécessité où il se trouvait, à cause du délabrement de sa santé, de résigner le pouvoir suprême, et de chercher, dans un climat plus clément, un adoucissement à ses souffrances. Le mal dont il souffrait, c'était la goutte, le bourreau le plus cruel qui envahit le corps entier, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, ne laissant rien sans atteinte; qui contracte les nerfs par d'intolérables angoisses, pénètre les os, glace la moelle, convertit en craie les fluides lubréfiants des articulations et ne se repose que lorsque, ayant épuisé et débilité sa victime, il

a réduit à néant les organes de la vie et écrasé l'intelligence sous le poids d'une torture immense; il lui fallait donc fuir l'humidité des Flandres pour l'air plus salubre de l'Estramadure. L'orateur rappela les hauts faits de César, la situation de ses vastes Etats, la consolidation donnée à sa puissance par le mariage de Philippe avec la reine d'Angleterre. Après avoir exhorté le roi à maintenir comme son illustre père la religion catholique dans toute son unité, il lut l'acte de cession par lequel le fils de l'empereur, déjà souverain de la Sicile, de Naples et de Milan, roi titulaire d'Angleterre, de France et de Jérusalem, recevait tous les duchés, marquisats, comtés, baronnies, cités, villes et châteaux de l'héritage de Bourgogne dans lequel étaient comprises les dix-sept provinces des Pays-Bas.

L'empereur alors saisit sa béquille et se leva péniblement; le prince d'Orange, qui le soutenait lors de son entrée dans la salle, vint de nouveau lui offrir l'appui de son épaule. Ce jeune homme grave avait une physionomie toute méridionale, rien d'un homme du Nord; il était brun, d'un brun d'ardent; son vaste

front, déjà sillonné de rides ; pour la cérémonie, il était arrivé de la frontière où il commandait en chef l'armée opposée à l'amiral de Coligny et au duc de Nevers.

Charles-Quint passa en revue son règne qui avait duré près de quarante ans, ses expéditions, ses voyages en mer, ses victoires, ses traités. Il rappela sa sollicitude pour ses sujets et son attachement militant à la religion catholique, apostolique et romaine. Se tournant vers Philippe, il dit que, pour un père, léguer à son fils un empire aussi magnifique, c'était déjà un bienfait digne de reconnaissance, mais que le bienfait était plus grand encore lorsque, pour assurer le bonheur de son peuple et la puissance de son fils, le père descendait vivant dans la tombe et s'y ensevelissait prématurément. Il affirma que la dette lui serait payée avec usure si Philippe agissait envers les provinces en administrateur sage, soucieux de leurs véritables intérêts ; que la postérité applaudirait à son abdication, si son fils se montrait digne de sa munificence, ce qu'il ne pouvait faire qu'en vivant dans la crainte de Dieu et en maintenant dans toute leur pureté

les lois, la justice et la religion catholique, les bases les plus solides de l'Etat. Enfin, il demanda pardon à ses sujets pour le cas où il lui serait jamais arrivé d'oublier involontairement l'accomplissement d'un seul devoir envers eux.

Les sanglots secouèrent la salle. Alors l'empereur, se laissant choir de son trône, vaincu par l'émotion, affaibli par l'effort qu'il venait de soutenir, se mit à pleurer comme un vieillard. Le sombre Philippe lui-même en fut attendri et vint se prosterner devant son père qui lui mit les mains sur la tête et lui donna sa bénédiction par le signe de la croix. Puis Charles, serrant son fils dans ses bras, dit à son entourage la compassion qu'il ressentait pour le prince chargé désormais d'un si lourd fardeau.

Philippe ne connaissant suffisamment ni le français ni le flamand, langues du pays, ce fut Antoine Perrenot de Granvelle, évêque d'Arras, qui parla à sa place.

On entendit encore Jacques Maes, au nom des Etats-Généraux, et la reine Marie de Bourgogne, qui résignait ses pouvoirs de régente

des Pays-Bas en demandant pardon des erreurs qu'elle avait pu commettre pendant les vingt-cinq années de son administration.

La cérémonie était terminée; Charles-Quint regagna la chapelle, soutenu par le prince d'Orange et le comte de Buren, suivi de toute la Cour.

Si nous nous sommes un peu arrêté devant cette scène, c'est qu'elle faisait de Bruxelles, à ce moment-là, non seulement la capitale des Pays-Bas, mais de l'Empire, de toutes les Espagnes, de la Sicile, du royaume de Naples, du Milanais; son importance était européenne et même mondiale. Des seigneurs de tous les pays régis par Charles-Quint en appréciaient alors les agréments, des ambassadeurs, des légistes, des savants. Les Pays-Bas étaient alors pour l'agriculture, le commerce et l'industrie, la première nation du globe. Les fabriques de Tournai, Arras, Bruxelles, Louvain, Gand et Bruges étaient sans rivales. Anvers était la grande métropole commerciale de la chrétienté. On comprend que l'empereur était fier de ses possessions héréditaires; sa cour, qui avait hérité des traditions fastueuses de la cour de

Bourgogne, rivalisait avec la cour des Valois, alors dans toute sa splendeur.

Charles-Quint, chef de guerre consommé, grand tacticien en même temps que chevalier valeureux, homme d'Etat remarquable, travailleur infatigable, dépourvu de toute sensibilité, était un mangeur pantagruélique. Il se gorgeait de bière avec les Flamands et les Brabançons, aimant à se mêler au menu peuple. On cite de nombreuses anecdotes qui témoignent de la popularité dont il jouissait à cause du sans-façon avec lequel il entrait dans des cabarets pour y boire de la bière en compagnie de petits bourgeois, de paysans et de rouliers.

Après son abdication, il ne se décida pas tout de suite à quitter sa bonne ville de Bruxelles, où il habitait une maison particulière près de la porte de Louvain. Il se résigna pourtant à gagner sa retraite, le monastère de Just, en Espagne.

Philippe le laissa partir et resta dans la capitale brabançonne. Mais il n'en aimait pas la vie joyeuse et bruyante.

Durant son séjour à Bruxelles, sa cour était organisée conformément aux usages de Bour-

gogne et non pas à la mode d'Espagne; mais parmi quelque cent cinquante personnes qui la composaient, les neuf dixièmes étaient Espagnols, les autres appartenaient à diverses nations : Flamands, Bourguignons, Italiens, Anglais et Allemands. Il n'aimait que les Espagnols et ne prenait conseil que d'eux, dédaignant les préceptes de son père, qui estimait qu'un peuple se laisse plus facilement opprimer par les siens que par des étrangers.

L'affluence de monde que la cour attirait donnait à Bruxelles une animation qui en faisait un des principaux centres de plaisir de l'Europe : banquets, mascarades, tournois divertissaient les seigneurs, les bourgeois et le peuple à des degrés différents. Philippe ne s'y montrait guère; ses habitudes étaient fort régulières et sa faible santé le contraignait à un régime sévère que contrariait pourtant un goût immodéré pour les pâtisseries et les confitures. Il dormait beaucoup; il n'aimait guère les exercices physiques, mais les médecins, pour y remédier, lui avaient ordonné la chasse. Bigot à l'excès, il n'en était pas moins d'une licence grossière. L'historien Badovaro raconte que

son amusement de prédilection consistait à sortir la nuit sous un déguisement et à courir les maisons de prostitution.

Dans les fêtes d'une tenue plus relevée, c'était Ruy Gomez da Sylva qui le représentait. Le roi tenait à ce que son premier ministre n'y manquât point.

Charles-Quint, qui avait guerroyé toute sa vie, avait cherché à donner la paix à son fils comme cadeau de joyeux avènement. On signa la trêve de Vauxcelles, qui stipulait un armistice de cinq ans, tant sur terre que sur mer, entre la France, l'Espagne, les Pays-Bas et l'Italie.

Les provinces accueillirent cette paix éphémère par une explosion de liesse. De grandes réjouissances eurent lieu dans toutes les villes; on rôtissait des bœufs entiers sur les places publiques; le vin coulait en abondance des futailles percées. Il semblait qu'une ère de prospérité allât s'ouvrir pour les Belges travailleurs et industriels.

Mais si Bruxelles faisait figure de capitale, Anvers et même Gand ne voulaient pas se laisser éclipser par elle. Les fêtes données par

la grande métropole commerciale à Philippe II lorsqu'il y fit son entrée, dépassèrent tout ce que Bruxelles avait pu faire jusqu'alors de plus riche et de plus grandiose.

La paix fut de courte durée. Les hostilités recommencèrent entre la France et l'Espagne. Les batailles de Saint-Quentin et de Gravelines, gagnées par le comte d'Egmont, illustrèrent le commencement du règne de Philippe et donnèrent à la cour de Bruxelles un éclat incomparable; des fêtes succédèrent aux fêtes.

Mais Bruxelles ne prenait pas pour cela le pas sur les autres grandes villes dans l'esprit des populations belges, ni dans celui du souverain.

Pour ses sujets du Nord, Philippe II n'était pas souverain des Pays-Bas, car les Pays-Bas ne formaient pas un Etat; il y avait des principautés indépendantes les unes des autres dont il était le prince héréditaire. Il était duc de Brabant, comte de Flandre, comte de Hainaut, comte de Hollande, etc., etc. Chacune de ces provinces avait sa capitale qui ne devait rien à Bruxelles. Sans doute, dans la pensée de Philippe II, comme dans celle de Philippe le Bon,

de Charles le Téméraire, de Charles-Quint, ces particularismes avaient fait leur temps, mais il tenait à leur laisser des satisfactions d'amour-propre. Ne faut-il pas diviser pour régner ? Les rivalités entre les différentes villes de ses Etats constituaient pour lui une incontestable garantie ; c'est pourquoi, en favorisant Bruxelles par la présence de sa Cour, il n'avait garde de négliger Anvers, rassemblait à Gand les Etats-Généraux et se rendait à Malines pour donner des « directives » au Grand Conseil.

A Bruxelles, les plaisirs et les pompes de la résidence royale, aux autres villes les grands intérêts économiques, juridiques, législatifs.

A la mort de Charles-Quint, il y eut à Bruxelles d'importantes cérémonies funéraires. Le premier jour, une grande procession parcourut la ville ; on y vit un navire qui paraissait flotter sur les vagues, manœuvré par un groupe de tritons ; les mâts, les agrès, les voiles étaient noirs et ornés d'écussons, de bannières et d'emblèmes relatifs aux différentes expéditions de l'empereur, tandis que les drapeaux pris aux Turcs et aux Maures pendaient, renversés aux flancs de l'esquif, et traînaient dans les flots.

Trois figures allégoriques formaient l'équipage : l'Espérance, vêtue de brun et tenant à la main une ancre, était à la proue ; la Foi, portant un calice et une croix rouge, vêtue de blanc, la face voilée de blanc, était assise sur un trône au pied du mât de misaine ; la Charité, vêtue de rouge et portant à la main un cœur enflammé, se tenait à la poupe pour diriger le vaisseau.

Le lendemain, le roi, en deuil, suivi d'un important cortège de nobles et de grands-officiers, se rendit de nouveau à Sainte-Gudule. Le service fini, le prince d'Orange s'avança vers le cercueil et frappant sur le couvercle, s'écria : « Il est mort ! » Et au bout de quelques instants, le même gentilhomme reprit en frappant de nouveau la bière : « Il restera mort ! » Puis, après une nouvelle pause : « Il est mort, et un autre s'est élevé à la place, plus grand qu'il ne fut jamais lui-même ! » Après quoi le roi fut dépouillé de son chapeau et s'en retourna tête nue.

La paix de Cateau-Cambrésis ayant été signée et accueillie par de grandes réjouissances, Philippe organisa le gouvernement du

pays pour pouvoir retourner en Espagne. Ce fut la duchesse Marguerite de Parme, sa sœur naturelle, qu'il désigna pour régente. En même temps que comme siège des Etats, il choisit Gand pour y tenir le vingt-troisième chapitre de la Toison d'Or. Il nomma des stathouders pour chacune des provinces. Le Brabant seul n'eut pas de gouverneur spécial, la régente résidant à Bruxelles et y exerçant en personne le pouvoir exécutif. Le comte d'Egmont eut les Flandres et l'Artois; le prince d'Orange, la Hollande, la Zélande et Utrecht; le comte de Meghen, les Gueldres et Zutphen; le comte d'Arenberg, la Frise, Groeningue et l'Over-yssel; le marquis de Berghes, le Hainaut, Valenciennes et Cambray; le baron de Montigny, le Tournaisis; le baron de Berlaymont, le Namurois; le comte de Mansfeld, le Luxembourg; le baron de Courières, Lille, Douai et Orchies. Chacune des villes où résidait un stathouder continua de se considérer comme une capitale, à l'égal de Bruxelles, à laquelle elle ne reconnaissait aucune prédominance.

Grande ville des Pays-Bas, considérée peut-être par l'Europe comme leur capitale, elle ne

possède, vis-à-vis des provinces et dans l'esprit de leurs habitants, aucune supériorité sur ses rivales. Reconnaître une supériorité à Bruxelles ne serait-ce pas renoncer au vieil esprit communal et particulariste, admettre comme un fait accompli l'unification du pays et admettre que les vieux privilèges, les joyeuses entrées, les franchises, etc., ne sont plus que des souvenirs du passé, bons tout au plus pour figurer dans les ommegangs?

Après le départ de Philippe II pour l'Espagne, le luxe de la vie bruxelloise s'accrut encore. A côté de la Cour de Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas, il y avait plusieurs autres cours. Il y avait celle d'Antoine Perrenot, qui venait d'être nommé archevêque de Malines; comme c'était en réalité ce prélat qui détenait le pouvoir, ayant gagné la confiance de Philippe II, une foule de quémandeurs accompagnait ses pas; il y avait celle de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Ce seigneur était riche, puissant, de maison souveraine et de goûts dispendieux. Son hospitalité était royale pendant le séjour du roi Philippe II à Bruxelles. C'était au palais d'Orange

qu'on recevait les ambassadeurs étrangers. Vingt-quatre gentilshommes et dix-huit pages de familles nobles étaient attachés au prince. On aura une idée du train de la maison en lisant que pour diminuer un peu les dépenses du ménage, on congédia d'un seul coup vingt-huit cuisiniers. Les maisons princières d'Allemagne envoyaient leurs maîtres queux se perfectionner au palais de Nassau où la table était sans rivale. Le chef de Philippe II étant mort, le roi prie Guillaume de lui céder son maître-cuisinier Herman « qu'on lui a dit être fort bon ».

Pontus Payen écrit : « A la vérité, c'était un personnage d'une merveilleuse vivacité d'esprit, lequel sur tous autres tenait table magnifique, où les petits compagnons étaient autant bienvenus que les grands. » « De grand matin déjà, conte van der Haer, et jusqu'à midi, les tables du déjeuner étaient couvertes de vins choisis et de viandes sans cesse renouvelées, à mesure qu'entraient de nouveaux hôtes. Le dîner et le souper étaient des banquets quotidiens auxquels prenaient part un nombre considérable de convives. »

Les chasses du prince étaient à l'avenant.

La maison d'Egmont rivalisait avec celle d'Orange; elle était à peu près aussi magnifique. Il y avait dans le luxe une émulation qui se remarque encore à Bruxelles aujourd'hui. C'était à qui bâtirait le plus bel hôtel, aurait les plus belles livrées, les tables les mieux garnies, les cuisiniers les plus expérimentés. A Bruxelles, on jouait, on mangeait et l'on buvait avec excès. Orange, Egmont, Bréderode étaient de joyeux convives, ce dernier surtout qu'on laissait parfois ivre-mort à la suite d'une lippée. « Les hommes s'enivrent tous les jours, écrivait Badovaro, et les dames aussi, mais beaucoup moins que les hommes. » Le peuple suivait l'exemple de ces hauts seigneurs; on vivait à Bruxelles dans une perpétuelle atmosphère de kermesse. C'est ce qui, de nos jours encore, frappe les visiteurs; la magnificence des boucheries, des charcuteries, des pâtisseries étonne tout le monde. En ce temps-là, la capitale du Brabant eût pu être le séjour d'élection de Gargantua, de Gargamelle et de Pantagruel : Rabelais y eût trouvé des modèles à souhait, Pierre Breughel n'aura pas

de peine à y découvrir les siens : ils s'offriront en foule à ses regards.

* * *

A cette époque, Bruxelles est bien la ville centrale du pays, tant à cause du gouvernement de Marguerite de Parme que de l'opposition qui se forme contre cette inquisition d'Espagne, dont le but est d'annihiler complètement l'autorité civile, et contre la terreur noire qui prépare le martyr d'un peuple. C'est à Bruxelles que cette opposition prend corps et s'organise. Elle a pour chefs d'Orange et d'Egmont; mais si ces grands dignitaires restent dans les bornes de la légalité, la facétie et la satire viennent appuyer leur action avec une force singulière. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la *zwanze*, qui a acquis, pendant la récente occupation allemande, une notoriété universelle.

La *zwanze* avait un véhicule à sa disposition : les Chambres de rhétorique.

Le degré de culture était assez élevé dans les villes des provinces florissantes, en com-

paraison de ce qui existait dans les autres contrées de l'Europe; les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie y jouissaient de grands avantages pour leur éducation. Les langues modernes, particulièrement le français, la musique, les classiques latins étaient universellement cultivés. Et ces tendances intellectuelles n'étaient pas restreintes aux classes riches. Elles se manifestaient aussi d'une façon remarquable parmi les artisans et les ouvriers. La Belgique fut de tout temps la terre bénie des sociétés: confréries, gildes, etc... Aussi les Chambres de rhétorique, venues de France au xv^e siècle, s'étaient-elles répandues rapidement dans tout le pays. Pas de ville qui n'en possédât. C'étaient des sociétés où des artisans se récréaient en des récitations poétiques, des représentations dramatiques, des fêtes musicales, des marches en cortège et autres divertissements de ce genre où l'esprit cherchait à s'exercer. Ces chambres, réalisant à peu près les mêmes programmes, entretenaient des rapports fréquents qui développaient les rapports de province à province. Sans doute ne se bornèrent-elles pas à jouer des drames comme

« Le Roi Hérode et ses gestes » ; elles offraient aussi des « revues » qui s'appelaient alors des « pasquilles », que pratiquait déjà le moyen âge.

En s'étendant sur le pays, les Chambres de rhétorique créèrent l'opinion publique et il fallut compter avec elles, comme aujourd'hui avec la presse ; leurs chansons, leurs satires devinrent si gênantes pour le gouvernement arbitraire de Philippe le Bon que les représentations furent interdites. Plus tard, Philippe le Beau, pour ne pas sévir contre les chambres, tenta de se les concilier ; il se fit inscrire comme membre dans l'une d'elles et les convoqua toutes en assemblée générale. Là il essaya de les organiser en fédération sous la surveillance d'une société-mère composée de quinze membres et qui reçut le nom de « Jésus à la fleur de baume », dont nous aurons l'occasion de reparler.

Dans leurs comédies, les rhétoriciens faisaient la chronique et l'histoire du temps et l'on ne se souciait pas d'être mal noté par eux. Il était entré, à la vérité, dans les intentions de Philippe le Beau de les convertir en instru-

ments dociles de la politique conquérante de sa maison, mais toutes les gildes ne s'étaient pas fédérées; les chambres non pourvues de l'estampille officielle étaient les plus nombreuses et les plus influentes, elles vouaient la tyrannie à l'exécration publique.

L'inquisition commençait donc à allumer ses fagots. La journée des Maubrûlez, où deux victimes furent arrachées au bûcher par le peuple de Valenciennes, valut à la ville de terribles représailles; ses habitants furent massacrés. La malédiction populaire tomba sur la tête du cardinal de Granvelle, ordonnateur de cette boucherie; c'était lui qui l'avait ordonnée, ayant accaparé tout le gouvernement et berné la Régente. Il était haï de tous; l'esprit public l'identifiait avec cet odieux mécanisme de persécution qu'il avait adopté. Aussi devint-il bientôt la cible des rhétoriciens. Les poésies de ménage, les drames pompeux et les parades de foire cédèrent les tréteaux à des satires violentes. Une grêle de vers, de rébus, d'épigrammes, de caricatures, accabla l'autorité. Des poésies étaient collées sur les murs ou circulaient de mains en mains tout comme sous

le proconsulat de von Bissing pendant la grande guerre. Des farces étaient montées dans les rues de Bruxelles; les bouffons principaux y figuraient les suppôts de Granvelle. Celui-ci en était si offusqué que des édits interdirent les représentations, les drames ambulants furent traqués avec la dernière rigueur.

Un jour un quidam glissa un papier dans la main de Granvelle, puis s'esquiva : c'était la caricature du cardinal, accompagnée de vers injurieux. Perenot y était représenté sous l'aspect d'une poule assise sur un tas d'œufs d'où sortaient une couvée d'évêques. Quelques-uns picotaient la coque de leur prison, d'autres étendaient qui un bras, qui une jambe; il y en avait enfin qui couraient autour, coiffés de la mitre; ils ressemblaient tous aux prélats intronisés. Le diable planait au-dessus de la tête du ministre et ces mots lui sortaient de la bouche : « Voici mon fils bien-aimé; prête-lui l'oreille, ô peuple. »

On se rappelle la farce qui fut faite à l'« Ami de l'Ordre », journal qui avait consenti à reparaître pendant la guerre sous la censure allemande : un loustic lui avait envoyé

une pièce de vers d'un sens anodin, mais c'était un acrostiche qui disait : M... pour les Allemands !

Granvelle fut l'objet de plaisanteries analogues. L'une d'elles surtout excita sa colère. Elle était si bien faite qu'il l'attribua à son ancien ami Simon Renard qui, écrivait-il à Philippe II, était reçu par le comte d'Egmont. Huit jours avant la mise en circulation de cette zwanze, il y avait eu, à l'hôtel d'Egmont, une conversation dont l'objet avait été exactement le même que celui du pamphlet. L'homme entre les mains de qui l'injurieux papier avait été vu pour la première fois était un fourbisseur d'armes, filleul du comte. Cet homme prétendait l'avoir arraché à la porte de l'hôtel de ville, mais Dieu sait, ajoutait Granvelle, s'il n'a pas été le premier à l'y apposer. On dit qu'Egmont et Mansfeldt, continuait-il, ont envoyé souvent des laquais chez le fourbisseur pour avoir des copies de ce pamphlet, toutes choses qui augmentent les soupçons sur leur compte.

Alors comme pendant la grande guerre, toutes les classes de la société faisaient l'union

sacrée pour narguer l'oppresseur, et les grands seigneurs eux-mêmes n'étaient pas les derniers à pratiquer la zwanze. Beaucoup d'entre eux allaient jusqu'à rivaliser avec les rhétoriciens et les caricaturistes populaires dans les traits qui étaient dirigés chaque jour contre l'ennemi commun. Le comte de Brédérode surtout, « personnage escervellé si oncques en fut », dit un auteur du temps, était le plus ardent à ridiculiser Perenot. Presque toutes les nuits, il se rendait à des mascarades, vêtu en moine ou en cardinal et comme il ne chôlait jamais du gosier, on se figure aisément jusqu'où pouvait aller l'extravagance de ses plaisanteries. Il avait pour compagnon de zwanze le sire de Lumey, Robert de la Marck, descendant du fameux Sanglier des Ardennes, personnage audacieux et redoutable. Ces deux hommes qui se distinguaient dans les scènes les plus caractéristiques de la révolution naissante jouissaient, dans Bruxelles, d'une popularité facile à se représenter. Quand ils ne s'affublaient pas de costumes ecclésiastiques, ils portaient au chapeau des queues de renard au lieu de plumes. Leurs domestiques en faisaient autant.

Ces emblèmes voulaient dire que le vieux renard Granvelle et ses renardeaux seraient bientôt chassés et leurs dépouilles portées en trophées.

Cela donne un aperçu caractéristique de la vie et de l'esprit de Bruxelles à ce moment-là.

Au mois de décembre 1563, Gaspard Schetz, baron de Grobbendonck, trésorier général, donnait un grand dîner à plusieurs seigneurs de marque. Granvelle fut, comme toujours, le principal sujet de la conversation. Son ostentation, son avidité, son insolence fournissaient aux lazzis un thème inépuisable. Comme à tout banquet en Belgique, le vin avait coulé en abondance, échauffant les têtes, aussi l'odieux ministre était-il l'objet d'une surenchère d'invectives et de railleries. Le pompeux étalage qu'il affectait dans sa livrée, son train de maison et ses équipages avaient fréquemment attiré les sarcasmes. Alors quelqu'un proposa, pour donner à Granvelle un témoignage du mépris public, d'inventer sur-le-champ une livrée aussi différente que possible de la sienne, que tous les gentilshommes présents adopteraient pour leurs serviteurs.

De cette façon, le peuple, que le cardinal voulait éblouir par son luxe, serait instruit à estimer tout ce faste à sa juste valeur. On résolut de choisir un modèle très simple. En même temps, l'assemblée, tout entière aux fumées du vin et au démon de la satire, décida qu'on ajouterait à la livrée un emblème exprimant le mépris général pour Granvelle. La proposition fut accueillie par acclamation. Mais qui inventerait le costume symbolique? On décida de s'en remettre au sort. Au milieu des rires, les dés furent jetés. Ce fut d'Egmont qui gagna. Et c'est peut-être ce triomphe qui lui coûta la tête.

Quelques jours après, les serviteurs de la maison d'Egmont surprirent Bruxelles en inaugurant une nouvelle livrée : pourpoint et haut-de-chausses en grossière étoffe grise, manches longues et pendantes, sans galons d'or ni d'argent. Il n'y avait qu'un seul ornement : un capuchon de moine ou une marotte de fou, brodé sur chaque manche. Cet emblème, tout autant que la simplicité du costume, était à l'adresse du cardinal. Il n'y avait pas de doute sur la signification du capuchon, mais ceux

qui y voyaient une ressemblance plus grande avec le bonnet du bouffon, se rappelaient certaines expressions familières à Granvelle. Il avait coutume de traiter les seigneurs les plus considérables de zanis et de bouffons. On supposa que la marotte brodée faisait allusion à ces injures et voulait rappeler à l'arrogant parvenu que, comme aux temps anciens, un Brutus pouvait être caché sous le costume d'un fou.

Quel que fût l'à-propos ou le mordant de l'invention, toujours est-il que la livrée obtint un succès immense. Tous les nobles la commandèrent pour leurs serviteurs. Jamais nouveau costume n'était devenu aussi vite à la mode. L'impopularité du ministre y concourait autant que la bizarrerie de l'emblème. La livrée à la marotte fit fureur. Jamais on n'avait vu, à Bruxelles, pareille presse chez les merciers, les passementiers et les tailleurs. Le drap de Frise était devenu introuvable dans le Brabant, toute la serge de Flandre avait été taillée en capuchons de moine.

La Régente, Marguerite de Parme, qui n'était pas fâchée de voir ridiculiser l'homme

qui lui avait enlevé toute l'influence effective dans le gouvernement, avait partagé dans une certaine mesure le plaisir des Bruxellois. Toutefois, elle pria les gentilshommes de ne pas pousser plus loin la plaisanterie, mais comme deux mille paires de manches étaient déjà faites, tout ce qu'elle put obtenir fut que les marottes ou capuchons ne paraîtraient plus à l'avenir sur l'uniforme adopté; un faisceau de flèches ou une gerbe de blé les remplacèrent. On donna diverses interprétations de ce nouvel emblème. Suivant les nobles, il symbolisait l'union de tous les cœurs pour le service du roi, tandis que leurs ennemis insinuaient que c'était le signe évident d'une conspiration. Le costume, ainsi modifié, fut porté par les gentilshommes tout autant que par leur suite. C'est ainsi qu'Egmont dîna à la table de la duchesse de Parme, vêtu d'un pourpoint de camelot à manches pendantes et à boutons ornés du faisceau de flèches.

Granvelle affectait de ne désapprouver cette mode qu'à cause de ses tendances séditeuses. Les marottes et les capuchons, faisait-il observer avec douleur à Philippe, étaient la partie

la moins grave de l'offense, car une injure à sa propre personne pouvait être aisément pardonnée. Mais les gerbes et les faisceaux de flèches étaient de très mauvais indices, parce qu'ils dévoilaient et confirmaient l'existence d'une conspiration, ce que ne pouvait tolérer en aucun cas un prince ayant quelque souci de son autorité.

A trois siècles et demi d'intervalle, on entendit les lamentations de von Bissing, grossier soudard allemand sous un vernis de cour, répondre aux plaintes du subtil cardinal de Granvelle; le caractère bruxellois s'est retrouvé identique à lui-même.

La cour de Bruxelles fut encore le théâtre de grandes fêtes. On y tint un important chapitre de la Toison d'Or, où commença de s'élever le murmure de la révolte encore lointaine. Puis s'accomplit le mariage du prince Alexandre de Parme et de dona Maria de Portugal. Le banquet de noces se fit au palais; il fut d'une extraordinaire magnificence. Un grand tournoi eut lieu sur la Grand'Place de Bruxelles: le duc de Parme, le duc d'Aerschot et le comte d'Egmont étaient juges du champ

clos. La coupe d'argent offerte par les dames échut au comte Charles de Mansfeldt, célèbre par son adresse. Le comte de Bossu remporta le prix pour la lance la mieux rompue; le sire de Beauvoir pour la plus belle entrée; le comte Louis de Nassau pour la meilleure tenue dans la mêlée. Le soir il y eut grande liesse à l'hôtel de ville pour la distribution des prix du tournoi.

Ainsi finit l'année 1565, dit Motley, au milieu des banquets, des tournois, des joyeuses sonneries, l'or de la gaîté brillant à la surface, tandis qu'une haine mortelle rongait le cœur de la nation.



Les événements se précipitent; le mécontentement grandit. A Bruxelles affluent les seigneurs qui viennent protester auprès de la Régente, contre les abus du pouvoir. Dans le palais qui a vu l'abdication de Charles-Quint, le Compromis des Nobles est remis à Marguerite de Parme. C'était un événement d'une portée considérable. Le document que l'on attribue à Marnix de Sainte-Aldegonde se

déchaînait avec amertume contre la tyrannie d'un tas de gens estrangers, qui, guidés seulement par leur avarice et leur ambition privée, faisaient étalage d'un zèle affecté pour la religion, afin d'entraîner le roi à violer ses serments. Les signataires déclaraient que prenant égard au devoir auquel tous fidèles vassaux et particulièrement gentilshommes sont tenus et afin de n'être exposés en proie à ceux qui sous ombre de religion voudraient s'enrichir aux dépens de leur sang et de leurs biens, ils s'étaient mutuellement engagés par sainte alliance et serment solennel à résister à l'inquisition.

Le Compromis des Nobles avait été remis à la régente Marguerite de Parme. En attendant la réponse, le comte de Bréderode avait invité ses compagnons à un dîner magnifique dans l'Hôtel de Culembourg, à Bruxelles. Trois cents convives prirent part à ce festin historique. Le vin coulait encore plus rapidement que de coutume, on trouvait que les circonstances exigeaient des libations extraordinaires, de sorte que le diapason de l'excitation monta rapidement. Puisqu'on s'était réuni, il fallait

fonder une société, tout le monde fut d'accord là-dessus. Mais à cette société, un nom était nécessaire. Comment l'appellerait-on : « Société de la Concorde », « Les Restaurateurs de la Liberté perdue » ou autre qualification de ce genre ?

Cela fut trouvé fade, trop fade et l'on but encore un coup pour aider l'inspiration de se faire jour. Tout à coup, au milieu du tumulte, Bréderode se leva pour parler. Il raconta que, lorsqu'ils avaient remis la requête à la régente, la duchesse de Parme avait été très troublée et qu'au cours du conseil qui avait suivi, le comte de Berlaymont, pour faire sa cour, s'était écrié :

« Et comment, Madame Votre Altesse a-t-elle crainte de ces gueux ? N'est-il pas évident quelle sorte d'hommes cela fait ? Ils n'ont pas eu assez de sagesse pour conserver leur propre fortune, et maintenant ils veulent apprendre au Roi et à Votre Altesse comment il faut gouverner le pays ! Par Dieu vivant ! Qui croirait mon conseil, leur requête serait apostillée à belles bastonnades et les ferions descendre les degrés de la cour plus vite qu'ils les ont montés. »

Quelques heures après, comme certains confédérés passaient devant la maison de Berlaymont, ce seigneur avait répété sa raillerie au comte d'Arenberg : « Voilà nos beaux gueux, avait-il dit. Regardez, je vous prie, avec quelle bravade ils passent devant nous ! »

La plupart des convives entendaient pour la première fois ce sarcasme et se montraient fort indignés de ce qu'un conseiller d'Etat eût osé flétrir de la sorte la bonne noblesse du pays. Mais le jovial Bréderode apaisa leur colère, en leur assurant qu'il fallait prendre cette injure pour un compliment : « Ils nous appellent gueux, dit-il, eh bien ! acceptons ce titre. Nous lutterons contre l'inquisition, mais nous resterons fidèles au Roi, quand même nous en serions réduits à la besace des gueux. »

La zwanze avait parlé. A ces mots, un page apporta une besace de cuir, semblable à celles que portaient les mendiants, et une écuelle de bois pareille aussi à celles qui faisaient partie de l'attirail des chemineaux. Bréderode s'affubla de la besace, remplit l'écuelle de vin, la vida d'un trait et cria : « Vivent les gueulx ! »

Et les convives, debout, répétèrent en chœur ce cri, qui bientôt allait retentir sur terre et sur mer, dans l'âcre fumée des batailles, parmi les cités incendiées, sur les tillacs empoissés de sang, au milieu d'atrocités innombrables : « Vivent les gueulx ! ».

La zwanze de Bréderode fut accueillie par des applaudissements frénétiques. Le comte endossa le bissac à son voisin et lui passa l'écuelle. Et chacun des seigneurs ayant revêtu la livrée du mendiant, remplit l'écuelle et la vida en répétant le cri qui faisait trembler les vitres de la demeure : « Vivent les gueulx ! ».

Leurs ennemis leur avaient trouvé le mot de ralliement; ils leur avaient fourni la formule magique qui allait faire surgir les esprits des palais comme des chaumières, du fond des bois comme des flots de la mer, pour montrer à Philippe II ce dont était capable la fureur d'un peuple défendant ses vieilles libertés.

Quand la besace et l'écuelle eurent fait le tour de la table, on les suspendit à un des piliers de la table. Les convives jetèrent alors un peu de sel dans leur coupe et répétèrent,

chacun à son tour, ce distique improvisé par l'un d'eux :

*Par le sel, par le pain, par la besache
Les Gueulx ne changeront quoy qu'on se fâche.*

La gaité montait en une vaste clameur bigarrée. On vidait les flacons en renouvelant à chaque instant les serments de fidélité à la cause commune et en hurlant à chaque verre le nouveau cri : « Vivent les gueulx ! ».

Les plus jeunes d'abord, les autres ensuite, retournant leurs coiffes et leurs pourpoints, la doublure en dehors, dansaient à califourchon sur les chaises ou gambadaient sur les tables comme dans les kermesses qui inspirèrent un demi-siècle plus tard à Teniers, Jordaens, Brakenburg, Brouwer, Jan Steen, des peintures que le monde entier se dispute aujourd'hui.

* * *

Mais bientôt c'est fini des beaux jours pour Bruxelles et les Pays-Bas. Le duc d'Albe arrive, qui extermine par le fer, l'eau, le feu, la corde, les malheureux Belges. Sous prétexte d'hérésie, il envoie au supplice des catholiques

irrécupérables pour s'emparer de leurs biens, car toute condamnation de ce genre entraînait la confiscation.

Les habitants des Pays-Bas résistent avec le peu de moyens qui restent en leur possession, mais ils résistent presque au delà des forces humaines. Tout commerce d'échange entre les provinces est suspendu, on cesse toute opération de négoce et même les trafics indispensables à la vie quotidienne. Toutes les boutiques sont fermées, les brasseurs refusent de brasser, les boulangers de cuire, les cabaretiers de verser à boire. Les ouvriers, privés d'occupation, ne vivent que de la charité publique. L'aspect de Bruxelles était celui d'une ville frappée de la peste. On ne pouvait s'y procurer même l'indispensable; il était impossible d'acheter du pain, de la viande, de la bière.

Le tyran furieux d'être ainsi bravé voulut faire un exemple. Il appela son bourreau et lui donna l'ordre de préparer dix-huit cordes bien solides et dix-huit échelles de douze pieds de haut, pour pendre, la nuit même, sans autre forme de procès, dix-huit des principaux marchands de la ville. De cette façon, d'Albe se

préparait à faire comprendre le lendemain matin aux bourgeois de Bruxelles que, dorénavant, justice serait faite à la porte des récalcitrants. Il supposait que le spectacle d'une douzaine et demie de bouchers, de boulangers et de cabaretiers suspendus devant les échoppes qu'ils s'étaient refusés à ouvrir, serait pour le commerce un stimulant bien plus énergique que tout ce qu'on pouvait attendre du raisonnement ou d'une proclamation. L'exécuteur des hautes œuvres était occupé à préparer ses cordes et ses échelles; don Frédéric de Tolède, chez le président Viglius, qu'il venait de réveiller, sollicitait les mandats nécessaires à l'exécution; d'Albe attendait avec impatience l'aube qui devait se lever sur le spectacle qu'il avait combiné, lorsqu'un événement imprévu vint empêcher l'horrible tragédie.

Au milieu de la nuit, un courrier lui apportait la nouvelle de la prise de La Brielle par les Gueux! Une flotte de vingt-quatre navires, commandée par Guillaume de la Marck, qui avait juré de payer à d'Albe et aux Espagnols l'énorme dette de vengeance des Pays-Bas, et Guillaume de Blois, seigneur de Treslong,

avaient pénétré dans l'estuaire de la Meuse. Les habitants, à cette vue, avaient fui emportant leurs meubles. C'est à peine s'il restait cinquante citoyens dans la ville, tant les Gueux de Mer inspiraient de crainte. La place était entourée de solides remparts; après une courte lutte, Treslong réussit à y pénétrer et à s'emparer du gouverneur.

La nouvelle de cet événement se répandit rapidement dans le pays. D'Albe, surpris au moment où il allait assouvir sa rage sur les épiciers, les boulangers et les bouchers de Bruxelles, abandonna, de stupeur, ses dix-huit pendaïsons. La zwanze le guettait. L'occasion était trop belle, pour les Bruxellois, de rire un peu aux dépens de leur tortionnaire. L'événement s'étant accompli le 1^{er} avril, on servit au terrible duc quelques poissons qui ne contribuèrent pas à apaiser sa mauvaise humeur. Aussitôt une chanson circula par les rues, monta jusqu'à la ville haute pour passer et repasser devant les fenêtres du sinistre gouverneur. Elle avait pour refrain :

Den eersten dag van April

Verloor duc d'Alva zijnen Bril.

Le mot « bril » en flamand signifie « lunettes » et le nom de la ville qui s'écrit « Brielle » se prononce Bril. On chantait donc :

Le premier jour d'avril

Le duc d'Albe a perdu ses lunettes ou La
[Brielle.

Cette allusion était assez plaisante. Mais une caricature eut encore plus de succès ; elle représentait La Marck dérobant les lunettes sur le nez même du duc, qui, pendant cette opération, disait, comme chaque fois qu'on lui apportait une mauvaise nouvelle : « No es nada, no es nada » (ce n'est rien, ce n'est rien).

Ne croirait-on pas lire le récit de quelque bonne farce faite à l'un des quelques gouverneurs allemands qui tyrannisèrent la Belgique de 1914 à 1918 et qui donne une idée assez caractéristique de l'esprit bruxellois ?

* * *

Cependant les têtes roulaient et les bûchers flambaient. Les comtes d'Egmont et de Hornes avaient été décapités sur la Grand'Place de Bruxelles. Le Tribunal de Sang envoyait au

supplice tout ce qui avait gardé le sentiment de l'indépendance et l'amour des anciennes libertés. Le pays et particulièrement Bruxelles, résidence du duc d'Albe, vivaient sous la terreur.

La révolte grondait partout et çà et là éclatait, mais pas dans la capitale. Celle-ci, maintenue dans l'obéissance par les troupes espagnoles, n'avait que la zwanze pour exprimer ses sentiments. Quelquefois le sinistre gouverneur, pour célébrer l'un de ses succès, y faisait organiser des fêtes triomphales. Le peuple était sommé de manifester de la joie, de jeter des fleurs sur les pas du tyran, de chanter ses louanges et de sonner les cloches. Sur cette Grand'Place, où les exécutions ne chômaient plus, des tournois étalaient leur magnificence. Mais personne ne saluait le duc d'Albe lorsqu'il passait dans les rues, on se détournait de lui, malgré les échafauds, les bûchers et les gibets qui se dressaient de toutes parts. C'était le seul genre d'héroïsme que pouvaient se permettre les Bruxellois. Ailleurs, comme à Valenciennes, à Mons, à Haarlem, on avait tenté de se soustraire à la tyrannie, le génie de la

liberté avait exalté les courages jusqu'au sacrifice de la vie. D'autres villes avaient reconnu l'autorité du prince d'Orange; la capitale n'avait pu suivre ces glorieux exemples, aussi n'était-elle pas considérée comme le temple où la flamme de l'indépendance nationale était pieusement entretenue. Vers elle ne convergeaient plus les aspirations des provinces; elle n'était plus que le centre d'intrigues espagnoles pour faire assassiner la reine d'Angleterre ou le prince d'Orange ou quelque autre grand personnage qui gênait la politique astucieuse de Philippe II. Dans le sentiment des populations rendues injustes par le malheur, Bruxelles était la ville d'où venaient les maux dont ils étaient accablés. Sans doute, elles ne l'en rendaient pas positivement responsable, mais l'écho des fêtes commandées par le féroce duc causait-il partout une impression défavorable pour la cité qui subissait plus que toute autre la domination espagnole. Dans d'autres grandes villes qui jalousaient toujours Bruxelles, on s'habituaît à croire que celle-ci s'entendait à être toujours la première aux honneurs, mais qu'elle avait une singulière

aptitude à se dérober à la peine. Bref, on n'attendait d'elle ni direction, ni exemple, les yeux n'étaient pas tournés vers elle pour chercher dans son attitude une indication de la conduite à suivre. Dans le grand drame qui se jouait, c'était une sorte de « no man's land ».

Pour illustrer d'un exemple les sentiments des grandes villes belges à l'égard de Bruxelles, qu'il nous suffise de citer le premier vers du « Pater Noster Gantois », malédiction chargée de haine adressée au duc d'Albe :

Helsche duvel, die tot Brussel sijt.

Ce qui veut dire :

Diable de l'enfer, dont Bruxelles est la Cour.

Cette façon d'associer Bruxelles au tyran prouve mieux que toute démonstration ce que nous venons d'avancer. Gand, Anvers, etc., n'avaient pas vu sans jalousie Bruxelles prendre le pas sur elles en devenant le siège du gouvernement. Maintenant que ce gouvernement était devenu odieux à tout le pays, elles cherchaient à prendre leur revanche et à faire expier à la rivale les honneurs dont elle avait

été si fière. Dans l'esprit du pays flamand, Bruxelles fut la Cour du diable de l'enfer. Le pays wallon fut sans doute moins sévère pour Bruxelles, non pas parce qu'il lui était attaché, mais parce qu'elle lui était indifférente.

* * *

Les provinces avaient espéré que la France viendrait les débarrasser de la tyrannie espagnole. Gaspard de Coligny se préparait, en effet, à cette œuvre grandiose, qui eût sans doute réalisé une Grande France s'étendant de la Méditerranée à la mer du Nord, de Marseille à Groningue et de l'Atlantique au Rhin, mais la Saint-Barthélémy avait anéanti ce grand rêve politique. Ce crime avait suscité une telle horreur dans les Pays-Bas que le duc d'Albe lui-même, qui s'en était fort réjoui, affectait un dégoût fort singulier de sa part. Les velléités que Bruxelles aurait pu avoir de prêter la main à un renversement du pouvoir espagnol s'étaient évanouies.

Don Luis de Requesens, successeur du duc d'Albe, fut accueilli à Bruxelles par de grandes démonstrations de joie. Il est probable que ces

démonstrations cherchaient plus à être désagréables au sinistre personnage qui allait quitter les Pays-Bas qu'à souhaiter la bienvenue à un nouveau gouverneur dont les talents étaient médiocres et qui s'était rendu impopulaire dans le Milanais. Toutefois un ardent désir de paix régnait dans les provinces et Requesens arrivait précédé de rumeurs d'amnistie, avec clémence et douceur comme dons de joyeux avènement. En réalité, il ne songeait qu'à tromper le peuple pour le mieux asservir.

La révolte bientôt s'étend partout. La situation se complique : les troupes espagnoles qui ne recevaient plus de solde, de souliers et de pain se mutinèrent, chassèrent leurs officiers et choisirent un « Eletto », ainsi qu'on le vit en Russie en 1917. Les soldats cherchèrent à s'emparer de Malines, mais cette ville, ayant renforcé sa garnison, échappa à leur furie ; alors ils rôdèrent autour de la capitale, attirés par une proie aussi riche.

Bruxelles, menacée, montra une grande énergie ; les bourgeois s'armèrent pour défendre leurs biens. Les femmes et les enfants

même manifestaient chaque jour dans les rues pour que la soldatesque révoltée fût déclarée hors la loi. Le roi d'Espagne fut ainsi forcé de leur donner satisfaction; il donna ordre de courir sus aux rebelles.

Don Luis de Requesens étant mort, le pouvoir fut remis aux mains du Conseil d'Etat en attendant l'arrivée du nouveau gouverneur, don Juan d'Autriche. Ce Conseil, trop faible pour exercer l'autorité, ramener les soldats dans l'obéissance et faire régner l'ordre, était en réalité prisonnier de Bruxelles, qui s'occupait de pourvoir elle-même à sa défense. Les Espagnols qui s'y trouvaient encore craignaient pour leur vie. « Comme le diable ne cesse de faire sa besogne, écrivait le célèbre colonel Verdugo, il a mis dans la tête des Brabançons de faire de la rébellion en prenant pour prétexte la mutinerie des Espagnols. Les Bruxellois ont si bien usé de leurs armes contre ceux qui étaient chargés de les défendre, qu'ils ont commencé par tuer les Espagnols et menacé le Conseil d'Etat de lui en faire autant. Telle est leur insolence qu'ils ne s'inquiètent pas plus de ces grands seigneurs que d'un tas de valets. »

Bientôt la mutinerie des soldats devint générale et, en dehors de la Hollande et de la Zélande, Bruxelles fut la seule grande ville qui restât maîtresse chez elle.

Après des scènes atroces comme celles de la Furie Espagnole à Anvers, le prince d'Orange finit par conclure la « Pacification de Gand » qui apportait au pays un immense soulagement.

Don Juan d'Autriche, qui avait traversé l'Espagne et la France à toutes brides déguisé en esclave maure, venait d'arriver à Luxembourg.

Au commencement de 1577 fut conclue l'« Union de Bruxelles », qui étendait à tout le pays les effets de la « Pacification de Gand ». Don Juan sanctionna ces deux traités par l'« Edit perpétuel » consenti entre lui et les Etats-Généraux des Pays-Bas. Il était arrivé avec des idées conciliatrices, mais il se trouva placé entre l'entêtement et l'absolutisme de Philippe II et l'opposition irréductible de Guillaume de Nassau. Celui-ci ne désirait plus la conciliation entre l'autorité royale et les provinces ; dans son esprit était née l'ambition

de créer une république indépendante. Approuver l' « Edit Perpétuel », c'était renverser les projets qu'il avait conçus dans le fond de son âme. Dès lors son génie politique s'appliqua à contrecarrer l'action du vainqueur de Lépante et d'entretenir la révolte. Il commença par affirmer que l'intention du nouveau gouverneur général n'était pas de maintenir la paix. Don Juan, lui, désirait ardemment se concilier le bon vouloir du Taciturne. Il chercha, mais en vain, à gagner son amitié. A toutes les avances, le prince répondait en rappelant l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes, la façon dont avait été violée la promesse faite aux gentilshommes confédérés par la duchesse de Parme, la Saint-Barthélémy, la Furie Espagnole, etc...

Don Juan fit son entrée à Louvain, puis à Bruxelles. Un cortège de bourgeois, précédé de six mille soldats, suivi de compagnies franches d'arbalétriers et de mousquetaires, escorta le prince à travers la ville. Don Juan, portant un grand manteau vert, s'avancait à cheval entre l'évêque de Liège et le nonce du pape. Des arcs de triomphe étaient dressés sur son

passage. Partout flottaient des bannières représentant les principaux épisodes de la bataille de Lépante. Des ménestrels récitaient des odes en son honneur, les Chambres de rhétorique jouaient des pièces allégoriques. Des fenêtres et des balcons tombait une pluie de fleurs. Processions, banquets, joutes militaires se succédèrent. Comme Charles-Quint son père, il se rendit au tir à l'arc et abattit le papegai. On lui suspendit au cou l'oiseau d'or en le proclamant le roi de la gilde. Par sa bonne grâce, par l'attrait de sa personne, il réveillait chez beaucoup de gens le souvenir de l'empereur qui avait été si populaire.

Mais les Etats-Généraux, habilement manœuvrés par le Taciturne, prirent le parti de celui-ci et l'appelèrent à Bruxelles qu'il avait quittée onze ans auparavant cherchant à entraîner dans sa fuite l'infortuné d'Egmont. Il accepta l'invitation à condition que son voyage serait expressément autorisé par la Hollande et la Zélande, ce qui fut fait, mais non sans difficulté. Il arriva à Anvers et y contempla le triste spectacle des ruines accumulées par la Furie Espagnole, puis il se rendit en bateau

à Bruxelles. Un grand concours de monde vint à sa rencontre; les représentants de toutes les provinces le saluèrent du nom de Père Guillaume. Son entrée fut triomphale. Il arrivait dans la capitale pour renverser définitivement la monarchie espagnole.

Pour Don Juan, c'était la guerre; désormais la parole n'était plus qu'à l'épée. Les Etats-Généraux déclarèrent que Don Juan cessait d'être stathouder, gouverneur et capitaine général. L'archiduc d'Autriche Mathias fut proclamé gouverneur général à sa place; ce n'était qu'un jouet entre les mains de Guillaume le Taciturne, qui restait le Ruward de Brabant.

Mathias fit son entrée à Bruxelles; c'était la troisième « entrée » que la ville voyait depuis neuf mois.

La zwanze n'avait pas manqué de s'exercer contre Don Juan. Après l'avoir porté aux nues dans ses dythirambes, la population bruxelloise l'accabla de sarcasmes. L'opportunisme bruxellois ne connaissait pas le ridicule. Le dernier des paladins, le dernier des croisés, le héros de la chrétienté n'était plus rien pour

les bourgeois de la capitale brabançonne; la victoire de Lépante, aussi glorieuse que celle d'Actium, par laquelle les Turcs avaient été chassés de la mer d'Ionie, par laquelle la Croix avait définitivement fait reculer le Croissant, ne comptait plus dans les mérites d'un homme. On lui contestait jusqu'à sa filiation impériale, on disait qu'on ne voulait pas d'un bâtard à la tête du pays et l'on rappelait avec un grand luxe de détails les débordements de sa mère, Barbe Blomberg, ancienne lavandière de Ratisbonne. Le héros du jour, c'était Mathias, adolescent encore imberbe, qui n'avait accompli d'autre action d'éclat que de s'enfuir en chemise de nuit du palais impérial de Vienne pour arriver dans les Pays-Bas; on le comparait à Curtius et à Scipion l'Africain! Les Bruxellois prouvaient que le sens de la mesure leur était complètement étranger. Les Chambres de rhétorique présentèrent le jeune Mathias comme la plus brillante constellation de vertus qui eût jusqu'alors illuminé le ciel brabançon. On raconte qu'une brillante cavalcade, conduite par le prince d'Orange, le comte Jean de Nassau, le prince de Chimay et

d'autres nobles, alla à sa rencontre jusqu'à Vilvorde. Aux portes de Bruxelles, sur une vaste esplanade, le comte de Bossu avait organisé une revue des troupes, qui se termina par un simulacre de combat ; « la rencontre parut aussi ardente que l'avait été celle du duc Miltiade d'Athènes et du roi Darius dans les plaines de l'Attique », écrit sans sourciller un chroniqueur de l'époque à qui le sens des réalités et celui du ridicule faisaient complètement défaut. Le cortège fit son entrée par la porte de Louvain en passant sous un superbe arc de triomphe qui dissimulait un orchestre. « Je crois qu'Orphée sur sa harpe, Apollon sur sa lyre ou Pan sur sa flûte ne firent jamais entendre accords si mélodieux que ceux de ces musiciens », consigne le même historiographe. Les représentants des quartiers de la ville le reçurent dans la rue du Chevalier ; ils portaient des torches allumées quoiqu'il fit plein jour. En ce jour maussade de janvier, les rues étaient jonchées de fleurs, les maisons ornées de guirlandes et de riches tentures. La Grand'-Place était toute pavoisée ; la façade de l'Hôtel de ville disparaissait sous les banderoles et les

bannières; aux fenêtres, les demoiselles étalaient leurs habits de fêtes. Vingt-quatre estrades étaient réservées aux invités. L'allégorie se mit à sévir : Junon avec son paon présentait à Mathias la Ville de Bruxelles sous la forme d'une figure qu'elle portait dans ses bras, Cybèle offrait les clés, la Raison une bride, Hébé un panier de fleurs, la Sagesse un miroir et le livre des lois, la Vigilance des éperons, tandis que la Constance, la Magnanimité, la Prudence et d'autres vertus apportaient un casque, une cuirasse, une lance et un bouclier. Sur d'autres théâtres, Bellone donnait à l'archiduc des hommes d'armes, la Renommée sa trompette et la Gloire sa couronne. Ailleurs, on voyait Quintus Curtius se jetant à cheval dans l'abîme, puis six scènes de la carrière de Scipion l'Africain. Le soir, les feux de joie s'allumèrent; les orchestres retentirent et les festins commencèrent.

Le lendemain, dans la grande salle de l'hôtel de ville, un banquet fut donné en l'honneur de l'archiduc par les Etats-Généraux. Après le dessert, la Chambre de rhétorique : Marie à la guirlande de fleurs, fit son appari-

tion. Deux personnages, un bourgeois et un prêtre en surplis s'avancèrent sur une estrade élevée en face de l'altesse et débitèrent un long dialogue en vers; l'un des récitants s'appelait « Cœur désirant », l'autre « Bien public ». Le premier posa une série de questions énigmatiques où il était question de Vénus, de Junon et d'autres habitants de l'Olympe. Le second répondit que tous les dieux feraient leur devoir et que la Belgique serait délivrée de ses maux par l'arrivée d'un grand personnage.

« O Bien public ! quel sera ce héros ? De quel nom, de quel sang ? », s'écriait « Cœur désirant », et « Bien public » de désigner Mathias en une strophe enthousiaste où revenaient encore Quintus Curtius et Cornélius Scipion l'Africain. Sur ce, arriva Scipion, flanqué d'Alexandre et d'Annibal, qui débitèrent chacun une bonne centaine de vers de mirliton.

La bataille de Gembloux accentua peu après le ridicule des dénigrements que les Bruxellois n'avaient pas épargnés au héros de Lépante et des éloges grotesques décernés à l'archiduc Mathias.

On remarquera que le développement de l'intellectualité n'avait pas marché de pair, à Bruxelles, avec les accroissements matériels. La poésie reste confondue avec l'humanisme. Certes, celui-ci est fort en honneur, mais ce sont ses clichés et non pas son esprit qui inspirent les compositions des poètes, disons plutôt des versificateurs. Ces bardes ne sortent pas de la poésie officielle ou de circonstance, dont on ne sait qui l'emporte, du style ampoulé ou de la platitude de l'idée.

La littérature bourguignonne, si solide, si vigoureuse ne laissera de trace que dans Jean Lemaire de Belges. En France, Rabelais a fait rayonner son génie. Outre Villon, il y a eu Charles d'Orléans, Marguerite de Valois, Clément Marot, Agrippa d'Aubigné, Ronsard et la pléiade, Montaigne, etc. Mais là, des souverains nationaux se passionnent pour les écrivains et les poètes : ils veillent à l'épanouissement du génie de la langue. Dans nos provinces, les souverains et les gouverneurs, qui sont étrangers, ne s'intéressent pas aux langues du pays, ne cherchent pas à susciter des œuvres, n'encouragent pas les poètes. Au

contraire, ils ont peur de l'écriture qui libère les cerveaux, fait éclore les idées et donne le goût de l'indépendance. Il leur arrive de s'intéresser aux sciences et aux arts, mais non pas à la formation d'une littérature nationale qui exprimerait l'esprit de la race. Quand on cherche à opprimer un peuple, on n'entretient pas chez lui la flamme de l'intelligence. Nous sommes loin du temps où, comme sous Jean I^{er} le Victorieux, la Cour de Bruxelles était un centre de poésie, tant de langue française que de langue flamande. Depuis, on a développé le goût de l'opulence et de la richesse, mais non celui de l'originalité de l'esprit, tandis qu'en France, les Valois ont suscité les talents et les ont encouragés avec une amoureuse sollicitude qui ne s'est jamais démentie.

Pourtant, dans les Pays-Bas, la vogue des Chambres de rhétorique prouvait que le peuple cherchait à s'intéresser aux choses de l'esprit. Nul doute qu'avec des souverains qui eussent été de sa race, il se fût passionné pour une littérature qui eût exprimé son génie et que des talents originaux fussent sortis en abondance de son sein.

Bientôt, il y eut dans les Pays-Bas quatre partis : celui du souverain, celui du Taciturne, celui de l'archiduc Mathias et celui de François de Valois, duc d'Anjou.

Ceux qui étaient mécontents des Espagnols, mais qui jalousaient Guillaume d'Orange, avaient appelé Mathias. Pour le subtil Taciturne, ce n'avait été qu'un jeu de réduire leur calcul à néant ; il s'était laissé imposer Mathias de la meilleure grâce du monde, et Mathias n'avait été que le mannequin dont il tirait les ficelles.

Ceux qui, tout en étant mécontents des Espagnols, s'apercevaient que les calvinistes de Hollande et de Zélande étaient tout aussi fanatiques dans leur genre que Philippe II dans le sien et ne se souciaient de la situation des provinces du Sud que pour autant qu'elle réagît sur la leur, qui se méfiaient de l'ambition de Nassau et qui avaient constaté que l'archiduc n'était que la doublure de celui-ci, avaient embrassé le parti de François de Valois, séduits par les charmes de la reine Margot ; sous prétexte de prendre les eaux de Spa, elle était venue préparer les voies à son frère :

sa beauté, son astuce avaient obtenu des résultats rapides.

Les protestants ayant eux-mêmes dénoncé la paix religieuse, dans les villes et contrées où ils étaient les maîtres, les querelles intestines reprirent avec violence. L'intolérance sévit âprement. A Gand, une populace fanatisée par Pierre Dathénus, moine défroqué, pillait les églises et les couvents, brisant les images sacrées et les œuvres d'art, et chassa les papistes. Le prince d'Orange protesta, appuyé par les Etats-Généraux et la cité de Bruxelles. Mais le mal était irrémédiable. Alexandre Farnèse, nommé gouverneur, mit habilement à profit ces dissensions et rallia les provinces du Sud au souverain légitime.

Après la mort de Farnèse, les Pays-Bas furent cédés par Philippe II à sa fille Isabelle et à l'époux de celle-ci, l'archiduc Albert d'Autriche. Bruxelles leur fit une joyeuse entrée, somptueuse comme toujours. Isabelle tira à l'arc et abattit l'oiseau conformément aux vieilles traditions. Un prince abattait toujours le papegai, grâce à une ficelle que les maîtres de la gilde, adroits courtisans, tiraient au moment voulu.

Les archiducs furent de bons administrateurs. Ils travaillèrent à relever le pays de ses ruines avec un zèle qu'on n'eût pas attendu d'étrangers.

La vie politique étouffée à peu près partout ne se manifestait plus guère qu'à Bruxelles. En 1619, la bourgeoisie refusa de voter les impôts, parce que les archiducs, manquant à leurs promesses, avaient contesté aux « nations », c'est-à-dire aux quartiers, le droit de nommer chaque année deux bourgmestres. Les franchises exigeaient le consentement des trois ordres pour ce qui concernait les aides et les subsides; Albert déclara qu'il se passerait de l'approbation du tiers, celle de la noblesse et du clergé lui suffisant. Les défenseurs du droit furent jetés en prison, et Bruxelles tenue en respect par une garnison allemande.

L'attitude énergique de la capitale n'eut aucune répercussion dans le pays. On la jugea comme inspirée par un intérêt local et non pas général. Il n'y avait pas de solidarité réelle entre les différentes villes belges, pas plus qu'entre les provinces.

La vie politique en se réfugiant à Bruxelles

a grandi le rôle de la ville, mais elle n'est pas pour cela considérée comme capitale par ses anciennes rivales; elle n'attire pas ce qui pourrait lui en conférer le prestige.

La Belgique se relève rapidement de ses ruines et comme pour manifester sa joie de cette renaissance, la vitalité qui l'anime produit un génie comme l'humanité en compte peu. Pierre-Paul Rubens donne à sa patrie encore toute meurtrie une incomparable royauté : celle des arts. Mais cette royauté avec Rubens pour soleil et une merveilleuse école dans laquelle brillent des astres de première grandeur, comme Van Dyck et Jordaens, c'est à Anvers qu'elle rayonne et non pas à Bruxelles.

Les archiducs aiment les arts. Albert appelle à Bruxelles Otho van Veen, dit Venius, le maître de Rubens, et le nomme surintendant des monnaies et peintre officiel de la Cour. Pierre-Paul fut présenté par lui aux souverains; il s'exprima avec tant d'élégance, montra tant de courtoisie qu'il s'attira leur faveur. Comme il voulait aller en Italie, ils lui donnèrent des lettres de recommandation.

Dans la patrie du Titien, de Véronèse, du Tintoret, de Jules Romain, il se concilia l'amitié de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue. Celui-ci l'envoya en ambassade auprès du roi d'Espagne Philippe III. Il revint en Italie, travailla à Mantoue, Florence, Pise, Sienne, Bologne et Rome. La dernière maladie de sa mère le rappela à Anvers. Au bout de quelques semaines, l'air froid, le ciel brumeux, les plaines monotones des Pays-Bas excitèrent en lui la nostalgie de l'Italie; il conçut le projet de quitter pour toujours sa contrée natale et d'aller s'établir dans la patrie de Michel-Ange.

Albert et Isabelle ayant appris cette résolution, ne voulurent pas que le pays subît une perte aussi grande. Ils l'appelèrent, lui témoignèrent l'intérêt le plus flatteur et lui offrirent tout ce qu'il voulut. Ils le chargèrent de leurs portraits et le nommèrent leur peintre officiel, en lui laissant la latitude de faire tout ce que bon lui semblerait. Les personnages de leur entourage comblèrent l'artiste de prévenances, tant et si bien que, son amour pour Elisabeth Brandt aidant, il se laissa convaincre, mais à

condition qu'il habiterait Anvers et non pas Bruxelles. Il donna pour prétexte que les fêtes, les distractions, le tumulte d'une cour n'étaient pas propices au travail.

Donc, si Bruxelles était la capitale politique du pays, Anvers en fut, pendant la royauté de Rubens et de son école, la capitale artistique, gloire autrement grande!

Certes, Bruxelles a des satisfactions d'amour-propre. La reine Marie de Médicis, fuyant le ressentiment de Richelieu, choisit la capitale branbançonne pour résidence. Si l'on ne peut habiter Paris, c'est à Bruxelles qu'on donne ses faveurs. Ainsi commence à se former cette appréciation tant répétée de nos jours : Bruxelles est un petit Paris, dont les Bruxellois sont si fiers.

Anvers attire les artistes. Teniers, dont la famille était, dit-on, originaire de Taisnières, village situé entre Mons et Bavay, s'y établit.

La peinture y attire la gravure qui atteint un haut degré de perfection sous l'impulsion de Rubens. Les sculpteurs marchent aussi à la suite de ce puissant génie.

Pour compléter la gloire d'Anvers, l'impri-

merie, que Plantin a portée à un degré de perfection qui n'a pas été surpassé, ne cesse de répandre dans l'Europe des ouvrages que se disputent aujourd'hui les bibliophiles. Bruxelles n'a rien de comparable à la célèbre dynastie des Plantin-Moretus.

De son côté Louvain s'enorgueillit de ses savants dont les plus notoires sont Juste-Lipse, fameux par son éloquence et son érudition, et le jésuite Bollandus qui a entrepris le monument le plus considérable et le plus scientifique de l'histoire religieuse : les *Acta Sanctorum*.



Le traité de Munster ruina la navigation belge au profit de la Hollande. Tout le pays s'en ressentit, mais surtout Anvers.

Les gouverneurs étrangers résident à Bruxelles, mais ce ne sont plus guère que des gouverneurs de province; ils écartent les Belges des commandements importants et ne leur laissent que quelques postes subalternes. La noblesse du pays sert la maison d'Autriche, mais en Autriche et non pas en Belgique. Ce sont des Belges qui sauvent le Saint-Empire

des périls qui l'accablent au XVII^e siècle, les seuls généraux qu'il oppose victorieusement à ses ennemis sont des Belges : T'Serclaes, comte de Tilly, Bonaventure de Longueval, comte de Bucquoy, surnommé l'hercule wallon, les Mansfeldt, etc., etc. Pendant la guerre de Trente Ans, c'est Bucquoy, avec ses cuirassiers wallons, ses dragons wallons, son infanterie wallonne, qui empêche l'effondrement de l'empire des Habsbourg. Cette tradition sera continuée par le comte de Baillet de Latour et par le prince de Ligne. La noblesse belge, en ce qu'elle compte de jeunes hommes actifs et de militaires, est beaucoup plus à la Cour d'un Maximilien, d'un Ferdinand, d'une Marie-Thérèse, qu'auprès de leurs représentants en Belgique. Habitée à porter ses regards du côté de Vienne, elle perd peu à peu le sentiment national.

Bruxelles n'est plus qu'un chef-lieu administratif. Le seul acte salulaire pour la Belgique du gouvernement du marquis de Prié est la création de la Compagnie des Indes. Depuis la fermeture de l'Escaut par les Hollandais, nos provinces avaient songé à s'ouvrir une autre

voie commerciale; le port d'Ostende avait été aménagé dans ce but. Cette compagnie, dont le capital, souscrit en deux jours, était de six millions de florins, fut constituée à Anvers et non pas à Bruxelles. La métropole, dont la Hollande poursuivait la ruine, montrait non seulement qu'elle ne voulait pas se laisser mourir, mais qu'elle restait à la tête des grandes affaires commerciales du pays, prête à soutenir la concurrence avec n'importe quelle grande puissance.

Ce marquis de Prié, avide d'argent, porta atteinte aux privilèges des métiers de Bruxelles, qui avaient une part dans l'administration de la ville. Il y eut des émeutes à la suite desquelles le gouverneur parla de ruiner la ville en transférant à Gand le siège du gouvernement et à Louvain le Conseil de la province. Il fit mettre à mort le plus énergique des doyens, François Anneessens, vieillard de soixante-dix ans.

Bruxelles compta un nouveau martyr de ses franchises. Mais encore une fois la répercussion de cet événement ne dépasse guère les murs de la Cité. Les différentes parties du

pays ne se sentent pas solidaires les unes des autres. Le patriotisme est ardent, certes, dans la Belgique, mais le patriotisme reste communal ou régional; on dirait même qu'il a une singulière inaptitude à envisager une conception plus élevée, à ambitionner un domaine plus vaste, étendu jusqu'à la nation.

Bruxelles est considérée à l'étranger comme la capitale des Pays-Bas autrichiens. On l'aime, on y vient volontiers chercher asile, parce qu'elle offre une vie facile et abondante, même dans les crises les plus aiguës qu'elle traverse. Douée d'un robuste optimisme, elle a toujours un aspect joyeux qui plaît et qui reconforte; mais son prestige n'est pas le même à l'extérieur parce que, d'une part, l'esprit de clocher reste irréductible et parce que, d'autre part, elle ne crée pas. C'est le génie, c'est la seule activité des habitants qui ont fait grandes des villes comme Gand, Liège et Anvers. Ce sont les souverains et les gouvernements qui ont conféré à Bruxelles son hégémonie. Le génie d'Anvers est mâle, celui de Bruxelles est femelle. Anvers est une cuve où l'activité bouillonne toujours, qui se veut grande et dont

l'orgueil ne faiblit jamais, Bruxelles se laisse vivre sur la colline à l'orée de la forêt, dans une liesse perpétuelle, rarement troublée par les événements politiques et militaires.



Marie-Thérèse montra beaucoup de sollicitude pour ses « possessions héréditaires ». Elle avait d'abord songé à les céder au duc de Parme, infant d'Espagne, mais elles l'aidèrent si puissamment dans sa lutte contre le roi de Prusse qu'elle abandonna son projet. C'est grâce aux dragons wallons que furent gagnées les batailles de Kollin et de Hochskirch contre le grand Frédéric. La Belgique fournit un grand nombre de soldats d'élite et ses capitaux alimentèrent les caisses impériales pendant toute la durée de cette guerre. Dès lors, on ne songea plus qu'à conserver une possession aussi précieuse et à la faire prospérer. L'impératrice fut puissamment aidée dans cette tâche par son beau-frère, le duc Charles de Lorraine, esprit élevé, ami des arts, bon administrateur.

La Belgique avait été fort appauvrie par

les précédents régimes; si elle avait évité la ruine, c'est parce qu'elle était foncièrement laborieuse et économe. Mais son opulence n'était plus qu'un souvenir; son activité intellectuelle était à peu près nulle, les lettres et les arts avaient presque complètement disparu; elle manquait du ressort grâce auquel de grandes choses s'accomplissent.

Charles de Lorraine réorganisa l'administration, encouragea l'industrie et l'agriculture, stimula les efforts des artistes, des lettres et des savants. En quelques années les revenus du pays furent doublés, ce qui montre d'une façon saisissante ce qu'on peut obtenir de la Belgique lorsqu'elle est bien gouvernée.

Le prince avait de grandes idées; c'était, sans conteste, un des esprits les plus éclairés de son temps. Il aimait la Belgique, il aimait Bruxelles; il conçut le projet de donner à cette ville l'aspect d'une capitale moderne. Jusqu'à Bruxelles ne différait de ses rivales que par sa topographie. Cité flamande, elle s'était développée après les autres, sur leur modèle et de façon sensiblement analogue. Ce qu'elle avait de plus caractéristique était sa grand'-

place; on en pouvait dire à peu près autant d'Anvers, de Bruges, de Malines, de Louvain. C'était l'œuvre des siècles et non de la conception d'un architecte ou d'un règne. Charles de Lorraine conçut et réalisa cet ensemble qu'on admire encore aujourd'hui de la Bibliothèque royale actuelle qui était son palais, de la place Royale, du quadrilatère formé par la place des Palais, de la rue Royale, de la rue de la Loi et de la rue Ducale, enfermant le Parc de toutes parts.

Cette ordonnance classique s'inspirait de la place Vendôme de Paris et de la place Stanislas de Nancy.

Le prince ne se contenta pas d'être un bâtisseur et un administrateur; il créa à Bruxelles la première bibliothèque publique, où il centralisa les archives de l'Etat, ainsi que l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres. Pour donner satisfaction à Anvers, il y fixa le siège de l'Ecole militaire.

Ainsi Bruxelles, en même temps qu'elle s'accroissait d'un quartier nouveau qui lui donnait l'aspect d'une grande ville moderne à la française, commençait à prendre position de

capitale intellectuelle. La Bibliothèque, les archives et l'Académie faisaient converger vers elle les savants et les lettrés de toutes les provinces, qui ne s'en allaient pas à Paris attirés par l'incomparable éclat de la pensée française.

* * *

Dans la révolution brabançonne, Bruxelles ne joue pas un rôle de premier plan. C'est à Bréda, en Hollande, qu'un comité de Belges émigrés réunit quelques milliers de volontaires qui, sous le commandement de Vandermersch, entre en Belgique et défait, à Turnhout, une division autrichienne. Une colonne de volontaires s'empare de la citadelle de Gand. A leur tour les Bruxellois chassent les troupes autrichiennes de la capitale et les bourgeois de Mons s'emparent du gouvernement de la ville.

Durant la Révolution française, le Consulat et l'Empire, Bruxelles n'est plus qu'un chef-lieu de département français. Sous le régime hollandais, Bruxelles n'est que la deuxième ville des Pays-Bas, mais alors elle prend résolument la tête de l'opposition qui grandit contre

le gouvernement odieux et maladroit de La Haye.

Le roi Guillaume de Hollande avait, contrairement aux stipulations du Congrès de Vienne, imposé à la Belgique un statut auquel elle n'avait pas consenti et se refusait à donner droit aux légitimes revendications de ses « sujets » du Midi. L'irritation était devenue générale. Une société, « La Réunion Centrale », s'était formée à Bruxelles pour coordonner les résistances à la tyrannie hollandaise.

Bruxelles était menacée d'une répression par les armes. A son appel, le pays entier s'agite. Des volontaires, conduits par Charles Rogier, étaient arrivés de Liège avec deux canons; le baron d'Hoogvorst avait reçu des députations d'Alost, de Soignies, de Genappe, de Charleroi, de Courtray, de Mons et de Leuze, qui étaient venues lui offrir des secours en hommes, en argent et en munitions pour la défense de Bruxelles.

En apprenant cela, le prince Frédéric d'Orange, commandant l'armée hollandaise qui avait son quartier général à Anvers, échelonna ses troupes jusqu'à Vilvorde. Le bruit

courut même, dans la journée du 18 septembre, que des patrouilles poussaient des reconnaissances jusqu'aux portes de Bruxelles. Deux groupes de Liégeois et de Bruxellois se mirent à leur recherche, l'un du côté de Tervueren, l'autre de Vilvorde; de soldats hollandais, point. Mais l'un des groupes s'empara de quatre chevaux de gendarmerie à Tervueren; l'autre, pour ne pas être dénoncé par les passagers d'une diligence qui partait pour Amsterdam, empêcha cette voiture de poursuivre sa route.

La Commission de Sûreté publique et les chefs de la garde bourgeoise s'émurent fort de ces incidents et crurent devoir les désavouer dans une proclamation maladroite. Les affiches furent arrachées par la population qui, se croyant trahie, désarma la garde bourgeoise et se chargea elle-même de la défense de la ville. Aussitôt la Commission de Sûreté publique se volatilisa. Ch.-V. de Bavay a établi que le comte de Mérode s'était retiré dans son château de Trélong; Gendebien, à l'annonce de l'approche des vedettes hollandaises, avait quitté Bruxelles et, quelques jours après, Van

de Weyer le rejoignait à l'hôtel du « Grand Canard » à Valenciennes. Rogier avait aussi cru prudent de s'éloigner. Ducpétiaux, qui était allé à Vilvorde pour négocier avec le prince, avait été arrêté et conduit à Anvers. Le baron van der Linden d'Hoogvorst, bien qu'il ne fît point partie de la Commission et que la garde bourgeoise eût été désarmée, n'avait pas quitté l'hôtel de ville. Il y restait seul avec André Jolly, ancien officier du génie.

La Révolution était donc sans chef et sans organisation, jaillie de la foule, spontanément. Menuisiers, avocats, épiciers, tailleurs, maréchaux-ferrants forment des groupes indépendants les uns des autres, les arment et les mènent au combat. Tout s'improvise sur l'heure par pelotons sans cohésion entre eux. Bien que l'on vive en état d'anarchie, puisqu'il n'y a pas de gouvernement, aucun désordre, aucun attentat contre les propriétés ne se produisent.

Nous assistons à un curieux phénomène où apparaît d'une façon saisissante l'esprit bruxellois.

L'armée hollandaise qui attaquait Bruxelles comptait plus de dix mille hommes et vingt-six canons. La jeune liberté belge n'avait à lui opposer que les deux canons liégeois de Rogier, une pièce de 4, amenée par les volontaires d'Ath, quatre canons de petit calibre envoyés par la petite ville de Genappe et des volontaires armés de la veille, sans discipline, sans ordre, sans direction.

Partant de Vilvorde en éventail, l'armée hollandaise se disposait à forcer la ville par les portes de Flandre, d'Anvers, de Schaerbeek et de Louvain.

Pour résister à cette force et opposer un plan à un autre, il n'y a pas un général, pas un colonel, pas un capitaine, pas même un lieutenant, mais la foule seule dans laquelle on distingue çà et là quelques groupes : un maréchal-ferrant d'Uccle et quelques paysans qu'il a amenés de sa commune, un ouvrier de la Monnaie qui a débauché ses camarades et les conduit au feu ; un jeune avocat qui dirige une compagnie d'hommes armés en partie par ses soins ; un maître menuisier surnommé, et pour cause, « la jambe de bois » : il est

accompagné de ses quatre apprentis et se bat comme un lion. On dit que c'est un ancien grognard qui a eu la cuisse fauchée par un boulet sur quelque champ de bataille d'Allemagne; jamais, en effet, soldat de la République ou grenadier de l'Empire ne se trouva plus à l'aise sous la mitraille. Un boucher avec ses aides taille aussi en pleine chair ennemie. Tous les corps de métiers semblent avoir tenu à cœur d'être représentés dans la bataille, comme au temps où les tocsins des beffrois appelaient les corporations à la défense de la commune.

Aucun combat dans l'histoire n'offre un aspect pareil à celui de la bataille de Bruxelles. D'un côté, c'est une armée organisée, semblable, aux uniformes près, à toutes les armées; de l'autre, c'est une kermesse de Breughel, une rixe d'Adrien Brauwer ou de Jan Steen, une sorte de farce, ou, pour employer un terme plus local et plus expressif, une *zwanze* héroïque. Le peuple de Bruxelles, la populace, la canaille, comme on disait en ce temps-là, avec ses mœurs et ses habitudes pittoresques, se hausse jusqu'à l'épopée.

Quand la colonne hollandaise, composée de deux bataillons de ligne et de trois escadrons de hussards, sous les ordres du colonel Van Balveren, se présenta à la porte de Flandre, elle vit s'ouvrir devant elles les barricades; la foule l'accueillait avec des souhaits de bienvenue et lui offrait à boire du lambic et du faro. Elle s'engagea sans méfiance dans la longue et étroite rue. Mais au coin du Marché-aux-Porcs, elle se heurta à une autre barricade qui n'eut garde, celle-là, de lui livrer passage. De derrière les pavés et les tonneaux amoncelés, la fusillade crépita. Les soldats hollandais, après un moment de surprise, se disposaient à riposter, lorsque des fenêtres et des toits, il leur tomba sur la tête des casseroles, des lèche-frites, des vases de nuit avec leur contenu, des seaux d'eau, des poêles enflammés, des cendres ardentes, des briques, des tuiles, des commodes, des guéridons, des tables, de la soupe bouillante; les objets et les liquides les plus hétéroclites, lancés de toutes parts, venaient s'abattre sur les shakos et sur les chevaux, jetant la troupe, qui avait cru s'avancer à la parade, dans une extrême con-

fusion. Compissés, embrennés, mouillés, brûlés, contusionnés, fantassins et cavaliers firent demi-tour et, jetant leurs armes, levant instinctivement les bras pour se protéger contre les meubles qui dégringolaient à grand fracas des étages, cherchèrent leur salut dans une fuite qui ne fut qu'une bousculade éperdue. Ceux qui se réfugièrent dans les venelles et les impasses furent cueillis et gardés; deux officiers supérieurs tombèrent entre les mains des gens du « bas-de-la-ville ».

Et les bons Bruxellois de rire en contemplant les résultats de cette zwanze, énorme comme un éclat de rire de Jordaens, qui avait fait de la rue un tableau tel que Jérôme Bosch lui-même n'en rêva jamais d'aussi cocasse.

L'attaque de la rue de Flandre finissait par la plus inattendue des déroutes. Nous verrons comment les autres furent reçues par les héroïques concitoyens de Manneken-Pis.

En même temps que la colonne Van Balveren était mise en fuite de la rue de Flandre par une pluie de cendres, de ferrailles, d'immondices et de meubles, le général de Favauge attaquait la porte d'Anvers, composée de trois

arcades, celle du milieu pour les voitures, les deux autres pour les piétons.

Les grilles en étaient fermées et solidement assujetties, du côté de la ville, par les pièces de bois; une barricade élevée à cinquante pas de là complétait la défense. Dès que les Hollandais se présentèrent aux grilles, ils furent accueillis par des coups de feu qui partirent de la barricade et des maisons de la place d'Anvers; ils amenèrent une pièce d'artillerie de campagne. Quelques volées de ce canon ne parvinrent pas à ébranler la grille principale, mais elles firent céder une des grilles de côté.

L'infanterie s'ébranla, mais les hommes ne pouvaient guère franchir que deux à deux le défilé et servaient de cible aux fusils de la barricade et des fenêtres. Il n'y avait guère là que de jeunes soldats sans expérience militaire qui s'affolaient au sifflement des balles d'un adversaire retranché. Le lieutenant-colonel Ardesels, qui les commandait, voulant leur donner du cœur au ventre, s'élança à leur tête: il fut renversé par un coup de feu qui arrêta net l'élan de sa troupe.

Favauge avait reçu l'ordre de s'emparer de

la porte d'Anvers et d'y attendre des instructions.

Ne recevant rien, ayant appris que des cavaliers à la débandade fuyaient en tournant le dos à la porte de Flandre, il craignit une attaque de flanc et se retira dans le faubourg, puis au pont de Laeken pour en défendre le passage et assurer ses communications avec le reste de l'armée. Mais dans le plan du prince Frédéric, ce n'étaient là qu'opérations secondaires, la ville haute était l'objectif principal.

La première colonne, sous les ordres du général Schuurman, devait s'établir au Parc, devant le palais royal. Elle était forte de plus de 5,000 hommes : huit bataillons d'infanterie, deux escadrons de dragons et deux batteries d'artillerie à cheval. Avant d'atteindre son objectif, elle avait perdu la moitié de son avant-garde. Schuurman et le général Constant de Rebecque, chef d'état-major du prince Frédéric, avaient été blessés : un des bataillons avait perdu la moitié de ses officiers. C'est assez dire que les pavés de la rue ne furent cédés qu'un à un et que les Hollandais n'avancèrent qu'au prix de grands sacrifices.

La deuxième colonne, qui comptait environ 3,000 hommes, entraît sans trop de difficultés par la porte de Louvain, amenant une troisième batterie à cheval. Commandée par le général Post, elle fit sa jonction avec les bataillons de Schuurman en s'établissant dans la rue Ducale et au boulevard, depuis la porte de Louvain jusqu'à la porte de Namur.

Mais si la première colonne avait pu avancer jusqu'au Parc, elle continuait à être inquiétée au Jardin botannique près de la porte, par un groupe de Liégeois et la compagnie de la salle Saint-Georges qui défendirent victorieusement jusqu'au soir une barricade élevée à l'entrée de la rue de Schaerbeek, contre le boulevard.

En l'absence de ses commandants partis, l'un à Valenciennes, l'autre à Lille, la compagnie Saint-Georges avait choisi pour chef un fabricant d'acier, Pierre Stildorf, et pour adjoint Jacques Emare, voyageur de commerce de Neufchâteau. Avec des soldats improvisés, ils tinrent tête à des troupes de ligne commandées par des chefs qui avaient participé à la campagne de 1815 et qui avaient chargé à Waterloo.

Ces gars tiraient avec tant d'entrain que, pour les tenir en respect, les Hollandais amenèrent un canon qui leur envoya une volée de mitraille dont plusieurs hommes furent tués. Aussitôt Stildorf rassembla quelques volontaires bien déterminés et chargea à la baïonnette les servants de la pièce ; au moment où il allait s'en emparer, une balle lui fracassa le pied gauche : il fallut le transporter dans une maison proche, de la rue de Schaerbeek. Là, couché sur une paille, à la fenêtre ouverte, voyant dans le miroitement de la vitre les alternatives du combat, il ne cessait de donner des ordres à sa troupe. L'ardeur de ces braves était telle que, se trouvant sur le point de manquer de munitions, ils se précipitaient sur les chasseurs hollandais pour prendre leurs cartouches. Ils infligèrent à l'adversaire des pertes considérables et lui firent des prisonniers.

Mais là n'était pas le nœud de la situation, c'était place Royale, centre de Bruxelles. Une forte barricade, entre l'hôtel de « Belle-Vue » et le « Café de l'Amitié » en défendait l'accès. Les Hollandais amenèrent du canon pour l'attaquer. Le major Krahmer et le lieutenant

Sodenkamp essayèrent de mettre deux pièces en batterie à la sortie du Parc. Des dix-huit sous-officiers et servants, treize tombèrent, ainsi que les chevaux d'attelage sous les balles des patriotes, ce que voyant Krahmer s'empara d'un écouvillon pour faire lui-même le service d'un canon, mais il tomba à son tour et fut transporté mourant au palais du Roi. La fusillade la plus meurtrière partait de la terrasse du « Café de l'Empereur » qui s'étendait le long de la rue Royale, où courait une balustrade en pierre derrière laquelle les Belges tiraient comme à l'abri de meurtrières.

Aussitôt quatre autres canons arrivèrent pour remplacer les premiers, conduits par le lieutenant Constant de Rebecque et le lieutenant Elout, mais ils ne purent entrer en action tant le feu des volontaires était terrible.

Schuurman, ne parvenant pas à prendre de front la barricade, essaya de la tourner; il envoya le major Nepveu avec un bataillon pour attaquer la place Royale par la rue de Namur. Mais celui-ci après avoir franchi trois barricades se heurta à une telle résistance qu'il dut revenir sur ses pas. Au retour il trouva barrée

la rue Bréderode et fut obligé de regagner le Parc par le boulevard. Il ne se tint pas pour battu et essaya encore d'attaquer la place Royale en débouchant au Borgendael par le souterrain du palais. Il croyait, par une apparition subite, jeter l'épouvante parmi les combattants improvisés, sans chef et sans discipline; mais l'amour passionné de l'indépendance et l'ardeur du combat donnaient à cette foule en armes un esprit d'à-propos qui fait les généraux victorieux. Une pluie de fer s'abattit sur les soldats de Nepveu dès qu'ils arrivèrent à la lumière du jour et les força à rentrer aussitôt dans leurs catacombes; la clé de la ville resta au pouvoir des insurgés.

A la fin de la première journée l'échec des Hollandais était général; ils avaient été repoussés partout : à la porte de Flandre, à la porte d'Anvers, à la porte de Schaerbeek, à la place Royale, par le peuple de Bruxelles qui, il faut le répéter, combattait sans chef, sans direction, car les politiciens, croyant que le navire faisait eau, l'avaient abandonné comme des rats.

Seuls d'Hoogvorst et Jolly étaient restés à

l'hôtel de ville uniquement occupés à fournir de la nourriture et des munitions à ceux qui se battaient. Dans l'après-midi de cette première journée du 23 septembre, on fit connaître au prince Frédéric les difficultés que rencontraient ses soldats : c'est rue par rue, maison par maison, qu'il faudrait prendre Bruxelles, et pour cela des troupes fraîches étaient indispensables, car son armée, après un combat aussi rude, avait perdu toute puissance d'attaque.

Il préféra traiter et envoya un parlementaire à l'hôtel de ville. A la tombée de la nuit, d'Hoogvorst se rendit avec quelques compagnons au quartier général du prince à Schaerbeek et lui expliqua l'état d'esprit de la ville; il lui déclara que tous les efforts pour calmer le peuple et pour l'amener à composition seraient inutiles si on ne lui garantissait immédiatement, par une proclamation, la retraite de l'armée, une amnistie générale sans aucune exception et la séparation administrative de la Hollande et de la Belgique. Le prince répondit qu'il avait occupé la ville haute dans l'espoir de concourir au rétablissement de l'ordre et de

la tranquillité à Bruxelles; que son but serait atteint si la bourgeoisie mettait un terme à l'anarchie et si elle rétablissait la garde bourgeoise pour agir de concert avec ses troupes, mais qu'il ne pouvait les retirer sans y être autorisé par le roi; qu'il désirait cependant, de son côté, prévenir les suites fatales qu'entraînerait une lutte plus longue, qu'il n'étendrait pas le champ de destruction, et qu'il chargerait ses troupes de borner leurs hostilités à ce qu'exigerait leur défense personnelle.

Ainsi donc les combattants de la première journée : les « Ketjes » de Bruxelles qui avaient désarmé la garde bourgeoise, les volontaires de Liège, de Louvain et d'Uccle, marchant par groupes séparés, avaient assuré la victoire de Bruxelles et l'indépendance de la Belgique. Ayant appris ce résultat inespéré, Charles Rogier, qui avait quitté la ville par la porte de Hal, le jeudi matin, lorsque les Hollandais entraient par la porte de Schaerbeek, s'empressa de revenir ; il en fut de même de Gendebien et de Van de Weyer qui s'étaient réfugiés à Valenciennes. C'est alors, mais alors seulement, que fut constituée cette commission

administrative à laquelle les historiens officiels ont attribué la direction et l'organisation de la résistance; ses membres ne furent pas des chefs, mais seulement des tambours-majors de la révolution, alors que le risque avait presque entièrement disparu. Seuls Jolly et d'Hoogvorst n'avaient pas fui le danger.

Le pays avait vibré aux coups de feu du 23 septembre, journée glorieuse d'héroïsme populaire. Le soir même, deux cents hommes arrivaient de Wavre; le lendemain matin des volontaires de Gosselies qui avaient marché toute la nuit firent leur entrée. Il en venait de Hal, de Genappe, de Binche, de Nivelles, de Waterloo et de Charleroi; le samedi apparurent les contingents de Fontaine-l'Evêque, de Fleurus, de Morlanwelz, de Mariemont, de Gilly, de Perwez, de Leuze et de Jodoigne. Ils étaient commandés par un instituteur, un maître de verrerie, un tailleur, un vétérinaire, un cultivateur : certains d'entre eux avaient abattu soixante kilomètres en un jour et une nuit, mais leur entrain ne laissait pas de prise à la fatigue.

La poudre commençait à manquer. Des

hommes de bonne volonté réussirent à pénétrer la nuit dans la caserne des Annonciades que l'ennemi entourait; ils en rapportèrent dix barils. Un Tournaisien arriva le vendredi avec deux barils, un fabricant de Casteau en amena dix le samedi et un habitant de Jumet six cents kilos le dimanche. Ainsi disparaissait la crainte d'être pris au dépourvu.

Le plan de bataille était à la portée de tout homme de bon sens; l'ennemi occupant le Parc, il fallait l'y cerner; en conséquence, un poissonnier et un ferblantier de Bruxelles, avec quelques Wallons, pénétrèrent le vendredi matin par la rue du Coude dans l'hôtel du prince de Ligne, au coin de la rue Royale et de l'impasse du Parc; de là ils se répandirent dans les maisons voisines. Faisant le coup de feu par les fenêtres, ils paralysèrent les Hollandais de ce côté, de sorte que le samedi matin, des volontaires purent s'établir dans les deux premiers hôtels de la rue de la Loi, l'hôtel de Galles aujourd'hui ministère de la Guerre et l'hôtel Torrington, ministère de l'Intérieur. L'ennemi, harcelé de tous côtés, voyait sa situation devenir de plus en plus difficile. Il n'y a

rien de déprimant pour une troupe régulière comme un combat de rues. L'expérience avait toujours montré, et elle le prouvait encore en l'occurrence, que, si la répression n'a pas réussi dès le premier jour, c'est à l'émeute que passe la victoire.

Dès que l'obscurité était venue, les hostilités prenaient fin. Les Hollandais, bien contents de trouver un peu de tranquillité et de repos, n'avaient garde de s'aventurer dans les rues dangereuses et dans des maisons où ils risquaient de recevoir un coup de fusil à bout portant au tournant de l'escalier. Quant aux patriotes, ils s'en allaient au cabaret proche boire leur verre de faro ou de lambic, comme des ouvriers qui ont fini la journée. Il arrivait que quelques soldats du roi Guillaume les accompagnassent. Les vieux cabarets de Bruxelles, culottés par la fumée des pipes et tout imprégnés de l'aigre senteur des bières, déliaient; on avait fait la révolution comme une zwanze, et la zwanze triomphait.

Les bourgeois comprirent qu'ils ne pouvaient plus rester indifférents à la défense de la ville et ils s'associèrent, dès le samedi, aux

hommes du peuple qui avaient fait sortir la Belgique du tombeau.

Le samedi, l'ennemi occupait encore les maisons du passage de la Bibliothèque où se trouve aujourd'hui la statue de Belliard. Des jeunes gens, en trouant des murs, en passant par les toits, arrivèrent jusqu'à lui et l'en chassèrent. On délogea les Hollandais du palais des Etats-Généraux en incendiant l'hôtel Torrington, et du palais royal en mettant le feu aux maisons voisines. Se trouvant sans abri, ils évacuèrent la place dans la nuit du dimanche au lundi.

Le sang versé et l'incendie d'une partie de la ville avaient consommé pour toujours la rupture entre la Belgique et Guillaume de Hollande.

* * *

La Belgique ayant conquis son indépendance, Bruxelles devint enfin la capitale d'un Etat autonome.

Capitale, incontestablement : résidence du Roi, siège du Gouvernement et des Chambres, centre du pays géographiquement et politiquement. Les deux parties du pays, flamande et

wallonne, y opèrent leur jonction; les deux langues, loin de s'y heurter, forment, au contraire, dans les classes populaires et moyennes un singulier mélange, d'un pittoresque hilarant, il est vrai, mais qui n'est ni à l'avantage de l'une ni de l'autre et frappe ceux qui l'emploient d'une sorte d'infirmité intellectuelle les maintenant dans une médiocrité d'esprit et une vulgarité sans remède.

Chaque langue a ses patois. Les patois du pays wallon : le picard, le rouchi, le wallon, le gaumais, appartiennent au vieux français; les patois des Flandres relèvent exclusivement du flamand; tandis que le bruxellois est un amalgame de mauvais français et de mauvais flamand, incapable de s'élever. Le succès que lui a valu sa drôlerie l'a fait apparaître encore plus béotien. La béotie belge est caractérisée aujourd'hui par le bruxellois, c'est-à-dire par le langage de la capitale. Il est sans autre exemple que l'expression d'une capitale soit précisément celle qui apparaît comme la plus arriérée du pays.

En créant le nouveau royaume, on a voulu ménager l'orgueil des vieilles citadelles de

l'esprit communal : Louvain a gardé son prestige scientifique, Malines est restée la capitale religieuse, les universités de l'Etat sont fixées à Gand et à Liège. Quant à Anvers, son activité commerciale la met à un rang qu'aucune ville belge ne saurait lui disputer, sa réputation est mondiale. Longtemps encore on connaîtra Anvers dans l'univers, tandis qu'on ignorera l'existence de la Belgique.

La Belgique, libre enfin, se met au travail avec allégresse. Elle va produire pour elle-même et non plus pour nourrir le trésor d'autres nations. La Hollande, dont elle a dû se séparer, lui est hostile. L'Angleterre l'a faite aussi petite et aussi neutre que possible par crainte de la France. La Prusse, qui l'a rognée au Congrès de Vienne, la guette comme le chat la souris. La Belgique ne trouve de réelle sympathie parmi ses voisins que chez la France; c'est sur la France seule qu'elle peut s'appuyer. Le roi Léopold I^{er} épouse une princesse d'Orléans ; des officiers belges, en quête d'aventures, se font détacher à l'armée française qui va achever la conquête de l'Algérie par la prise de la smala d'Abd-el-Kader. Les artistes, que

la liberté a fait surgir des limbes, n'ont de modèles à chercher qu'en France dont la littérature et les arts dominant plus que jamais le monde. Le rayonnement de la civilisation française est universel. Cette civilisation véhicule les idées les plus nobles et les plus généreuses. Comment le pays le plus proche et de même langue n'en recevrait-il pas l'esprit fécondant ?

Avec l'indépendance, la peinture renaît en Belgique. Le Belge ne peut vivre, ne peut s'épanouir que dans la liberté, c'est pourquoi l'impérialisme allemand l'a trouvé debout à la frontière pour défendre son honneur, sa patrie, sa liberté et la liberté du monde.

La peinture était à peu près morte en Belgique. L'école d'Anvers avait brillé d'un splendide éclat. En Belgique, Liège seule lui avait répondu. La peinture liégeoise de la suite de Lambert Lombard, tout en gardant un certain particularisme, était manifestement influencée par l'inspiration rubénienne. Un de ses meilleurs représentants la subit si fort que des critiques ont pu se demander si la plupart des portraits qu'il peignit ne sont pas cachés dans maintes galeries et dans les musées sous les noms de Rubens et de Van Dyck.

Il y avait eu aussi ceux que l'on a appelés les petits maîtres : Teniers, Jan Steen, Brakenburg, Adrien Brouwer qui, suivant le tempérament plus national que Jordaens avait apporté à l'esthétique rubénienne, continuant la tradition de Breughel qui est l'émanation du sol brabançon, plantent résolument leur chevalet sur la terre natale et font des chefs-d'œuvre entre deux ripailles.

Le XVII^e siècle épuise cette veine merveilleuse, une des plus étonnantes qui soient dans l'histoire de l'art.

Au XVIII^e siècle la peinture est en complète décadence en Belgique. C'est la France qui a pris le sceptre des arts plastiques; mais celui qui brille au premier rang, qui exprime les grâces tendres, délicates et quelquefois cruelles de ce siècle qui clôt définitivement l'ancien régime, c'est presque un Belge, c'est Antoine Watteau, de Valenciennes, ville principale de l'ancien comté de Hainaut; il a repris la palette de Rubens pour lui faire chanter des airs plus alanguis, des barcarolles et des romances sans paroles au lieu de l'ardente joie de vivre.

A peine les Hollandais ont-ils été chassés

des provinces belges que la sensibilité esthétique y renaît et ne cesse plus de se développer. Le premier peintre qui renoue la tradition, c'est François Navez, de Charleroi, que Bruxelles attire et qu'elle place à la tête de son académie des Beaux-Arts. Elève de David, Navez se classe parmi les maîtres du portrait.

C'est le règne du tableau d'histoire. Un Etat nouveau cherche, plus encore qu'un autre, à montrer ses gloires et les hauts faits de son histoire. Aussi le genre triomphe-t-il de 1830 à 1850. Bruxelles attire Louis Gallet, de Tournai, à qui l'*Abdication de Charles-Quint* valut une réputation européenne, œuvre qui, malgré d'incontestables qualités, reste froide comme les autres compositions de cet artiste.

Henri Leys anime davantage la peinture d'histoire parce qu'il est sensible à l'atmosphère de sa ville glorieuse, au port dominé par le Steen orgueilleux, à la Maison Plantin, à la vieille Boucherie, aux façades à pignons, aux toits de tuiles que les vents marins lavent et rendent étincelants, à tous les grands souvenirs. Mais il reste à Anvers, jaloux de conserver à la grande métropole, sa cité natale, la

renommée de capitale des arts que Rubens et son école ont étendue par delà les frontières terrestres et les mers. Il estime que, quand on est d'Anvers, ce serait déchoir que de se fixer à Bruxelles et d'en reconnaître la suprématie.

Un état d'esprit analogue continue d'animer de nos jours les artistes de Liège à l'égard de Bruxelles.

Cependant, le particularisme de certaines grandes villes belges ne peut empêcher l'étranger de considérer Bruxelles comme la capitale du pays et peu à peu l'étranger confère à Bruxelles un prestige que lui contestent ses anciennes rivales. La centralisation de l'Etat pèse aussi dans la balance. L'homme politique, le fonctionnaire, le magistrat, l'officier visent Bruxelles qui est au sommet de toutes les hiérarchies gouvernementales. La Bourse, enfin, où s'établit le cours des valeurs, attira chaque semaine dans la capitale les hommes d'affaires de toutes les parties du pays.

La pensée française, depuis 1815, avait trouvé en Belgique un terrain propice. L'imprimerie belge s'était familiarisée avec les nouveaux procédés typographiques et avait consi-

dérablement amélioré l'exécution matérielle de ses produits ; les fabriques indigènes avaient perfectionné leur papier ; de telle sorte que l'on se trouvait en mesure de fournir des livres à un prix tel que l'on pût songer à s'aventurer à l'étranger.

Le libéralisme de France avait applaudi au développement de l'imprimerie bruxelloise. Il y avait vu un véhicule puissant pour la propagation de ses idées comprimées par la Restauration. Tous les ouvrages que la censure frappait étaient immédiatement reproduits à Bruxelles, où ils défiaient la justice royale. C'est ainsi que les pamphlets de Paul-Louis Courier, les poèmes de Barthélemy et Méry bravèrent les réquisitoires. C'est ainsi que les éditions de Béranger se multiplièrent presque à l'infini.

La révolution de 1830, en fermant le marché hollandais à la librairie belge, n'avait pas affaibli celle-ci parce que ses prix, selon la formule consacrée, « défiaient toute concurrence ». Loin de périliter, elle se mit à briller d'un extraordinaire éclat.

L'éditeur Laurent s'empara des poètes et commença une collection d'ouvrages dans le

format des éditions elzéviriennes, qui sont maintenant très recherchées par les bibliophiles.

L'éditeur Méline répandit les romans nouveaux. A cause de la cherté des livres de Paris, c'est à peine si Balzac, Dumas, Janin, Nodier, Vigny, Mérimée, Sand, Saintine, Soulié, Sandeau, Sue, etc., se vendaient à deux cents exemplaires en Belgique. Méline vit un parti à tirer de cet état de choses. Il réduisit les incommodes et disgracieux in-8° en un format plus léger et plus maniable, l'in-18, et put fournir un livre au quart du prix de France. La vente prit une telle ampleur que cinq grandes sociétés s'organisèrent presque simultanément, mobilisant un capital de dix millions de francs environ. Des comptoirs et des maisons de commission furent fondées dans les principales villes d'Europe. On vit la Banque de Belgique elle-même patronner ces colossales entreprises.

Il n'y avait qu'une ombre à ce tableau, c'est que si les livres se vendaient, les auteurs n'en tiraient aucun profit, la librairie belge n'étant soumise alors à aucune convention concernant la propriété littéraire.

Un publiciste anglais de l'époque fait en ces termes l'éloge de l'édition belge :

« Les sociétés de librairie belges ont relevé l'art typographique, si déchu dans les Pays-Bas depuis les Plantin; elles se sont procuré des frappes élégantes; elles ont fait construire de magnifiques ateliers, où se trouve réuni tout ce qui concourt à la confection des livres; elles ont acheté un matériel considérable et leurs produits sont devenus peut-être supérieurs à ceux de la librairie française. Grâce à ces combinaisons nouvelles, à cette reconstitution intelligente, à la concentration de tous les bénéfices isolés dans une seule caisse, le livre a pu être produit et avec plus de perfection et avec plus d'économie. Sur les marchés extérieurs, on a cessé de voir et ces honteuses pages blanches, et ces scandaleuses interlignes qui chassent le texte, et ces insolentes marges qui, dans la plupart des livres français, dévorent l'espace aux dépens de la pensée. »

En 1847, la Société Méline, Cans & C^{ie} restait seule debout des cinq sociétés primitives; elle avait tout englobé; son catalogue contenait des milliers et des milliers de titres. Mais

sa prospérité lui suscitait chaque jour de nouveaux concurrents. Les villes de province s'en mêlèrent jusqu'au moment où le prince-président Louis-Napoléon et le roi Léopold I^{er} désignèrent des plénipotentiaires pour jeter les bases d'une convention relative à la propriété littéraire.

La loi qui, reconnaissant le droit de l'auteur sur son œuvre, mettait fin au scandaleux abus de la reproduction, appelée improprement la contrefaçon belge, ne ralentit pas l'activité de la librairie Lacroix, Verboeckhoven & C^{ie}, fondée sur des bases solides. Cette maison surpassa même tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Une circonstance extraordinaire s'offrait à son esprit d'initiative. Le coup d'Etat du 2 décembre avait déterminé l'exode en Belgique de l'élite de la France intellectuelle : Victor Hugo, Emile Deschanel, Bancel, Madier de Montjau, Challemel-Lacour, Proudhon, etc., etc., étaient arrivés à Bruxelles, où le grand poète rêvait de construire une citadelle d'écriture et de librairie d'où il bombarderait l'usurpateur. Lacroix, aussitôt, entra en relations avec Victor Hugo et *Les Misérables* virent le

jour. Ils furent lancés avec un éclat jusque-là sans exemple. L'œuvre, le génie et la gloire de son auteur, l'auréole de l'exil, l'intelligence des éditeurs, tout contribua à un succès formidable. *Les Misérables* se répandirent dans l'Europe entière. En Belgique, ils pénétrèrent jusque dans les plus petites bourgades.

C'est alors que MM. Lacroix et Verboeckhoven eurent l'idée, pour célébrer le triomphe de l'œuvre, d'organiser le banquet des Misérables, où l'on croyait entendre comme un lointain écho du banquet des Gueux où la liberté s'insurgeait contre la tyrannie.

Eugène Pelletan, qui y prit part, en parla avec un enthousiasme qui lui faisait voir la Belgique sous un aspect tout idéal.

« Après avoir touché la frontière de la Belgique, écrivait-il, j'aurais volontiers embrassé cette terre de liberté. C'est là qu'on vit, c'est là qu'on pense et qu'on ne répond de sa pensée que devant la justice de l'opinion.

« Je savais, d'ailleurs, qu'on devait y donner un banquet à Victor Hugo et y tenir un Congrès international, deux fêtes pour une! Pouvais-je manquer au rendez-vous?

« La politique a ses fêtes, l'industrie a ses expositions, l'agriculture a ses Comices, la guerre elle-même a ses réjouissances, ses entrées triomphales de héros éclopés au milieu de salves de coups de canon. Il n'y a que l'intelligence que l'on ait oubliée au partage.

« La Belgique a cru devoir réparer cette omission. C'est bien la nation la plus complète du voisinage. Elle a tout ce qu'il faut pour permettre à qui que ce soit, quel qu'il soit, de faire ce qu'il veut, comme il veut, sans demander pardon à l'Etat. Placée au confluent et sur le passage de tous les courants de races et d'idées, la Belgique participe à la fois de la France, de l'Angleterre, de la Suisse et de l'Allemagne...

« Le livre des *Misérables* a fait le tour de l'Europe en un clin d'œil et, pour remercier l'Europe de cette preuve de bon goût, l'éditeur a cru devoir l'inviter à dîner dans la personne de la presse et de la littérature. C'est là un éditeur. Je le dis pour M. Lacroix aussi bien que pour M. Verboeckhoven. Ils ne vendent pas des livres pour les vendre. Hommes de conviction tous les deux, ils les éditent pour

semer des idées. Ils élèvent leur profession à la hauteur d'une œuvre de prosélytisme. Ils ont fait de leur maison la librairie internationale de la liberté sur le continent. Lorsqu'un livre anglais, allemand, américain, italien, donne une secousse à l'esprit humain, ils le traduisent en français et quelquefois le livre entre en France. Ils semblent ressusciter cette race vigoureuse d'éditeurs de la Renaissance qui faisaient de l'imprimerie une puissance au service d'une doctrine. »

La maison Lacroix et Verboeckhoven était France. Ils semblent ressusciter cette race vigoureuse d'éditeurs de la Renaissance qui faisaient de l'imprimerie une puissance au été absorbées par elle.

A cette époque on n'apporta jamais en vain chez Lacroix un manuscrit de quelque mérite. Le médiocre passait comme le bon. Ce fut l'âge d'or des publicistes. Ce que l'on appelait emphatiquement les spoliations du passé fut amplement racheté par la munificence de ces satrapes de l'édition.

Cette maison put croire longtemps que sa splendeur n'aurait pas de fin.

A la suite de l'acte honteux que commit le gouvernement belge de 1871 en expulsant Victor Hugo, les courtisans du pouvoir exercèrent leur mauvaise foi sur le grand poète; ils allèrent jusqu'à s'occuper de ses comptes avec la maison Lacroix, Verboeckhoven & C^{ie}. La Belgique a quelquefois de ces actions mesquines et basses. Elle, si sage et si pondérée d'habitude, il lui arrive de perdre toute mesure. Un énergumène, qui eut la précaution de ne pas signer son factum, publia une brochure intitulée : « Bon voyage, Monsieur Hugo ! » dont nous détachons ces alexandrins :

...Lacroix encore confond

*Malgré vos derniers fous les comptes-bénéfices
Avec les résultats de tous vos artifices.*

On voulait persuader à l'éditeur que les livres de Victor Hugo le ruinaient ! Par la suite, on essaya d'accréditer cette légende. La librairie, prétendit-on, n'avait pu équilibrer les dépenses engagées pour *les Misérables*. Elle en avait payé 350,000 francs la propriété pour quelques années. Or ces années furent précisément les années grasses. *Les Misérables*

rapportèrent des millions. L'année où expirait la convention, les presses ne cessèrent d'imprimer l'œuvre en toutes sortes d'édition.

Les heureux éditeurs conçurent le projet de publier, pour l'Exposition universelle de Paris en 1867, « Paris-Guide » avec la collaboration de tout ce que la France et la Belgique comptaient d'illustre dans la littérature et les arts. Victor Hugo en écrivit l'introduction. L'entreprise était considérable, mais elle ne fut point couronnée de succès pour la raison que l'ouvrage ne parut qu'un an après la fermeture de l'Exposition.

Encouragés par le triomphe des *Misérables*, ils espérèrent en retrouver un pareil avec *les Travailleurs de la Mer*. Mais la guerre de 1870 détourna l'attention des lecteurs.

Ces deux insuccès ne manquèrent point d'être funestes à la maison Lacroix. Mais les conséquences de 1870 le furent bien davantage. 1870 fut un malheur pour la Belgique, parce que le triomphe germanique y fit éclore le flamingantisme, cet élément permanent de discorde et de désunion. Suscité par la politique bismarckienne, il fut encouragé par tous

les réactionnaires qui virent en lui un contre-poids aux idées de France, avant-garde du progrès. L'influence française subit un recul considérable. D'autre part, la France, occupée à panser ses plaies et à se refaire du désastre, ne s'occupa plus guère de son action morale en dehors de ses frontières. Les amis dévoués qui soutenaient vaillamment le bon combat pour la langue et la pensée françaises furent abandonnés à eux-mêmes.

La maison Lacroix, Verboeckhoven & C^{ie} subsista tant que dura la vente des *Misérables*. Mais enfin, cette mine épuisée, elle périclita et finit par sombrer. Ses magasins, installés en dernier lieu au boulevard de Waterloo, étaient immenses. Ils étaient desservis par plusieurs ascenseurs et un petit chemin de fer. Ils contenaient une quantité si considérable de marchandises que, pour les vider, on dut finir par vendre les livres au poids du papier. Une papeterie de Gand les racheta. Des trains entiers contenant les chefs-d'œuvre des plus grands écrivains, de quoi fournir la pâture intellectuelle à des provinces entières, retournèrent à la cuve originelle se réduire en

bouillie. La décadence était aussi extraordinaire que l'avait été la splendeur!



Bruxelles ne cessait de s'embellir, soucieuse de se donner l'aspect d'une capitale. Sur les remparts démolis et les fossés comblés, on avait créé les magnifiques boulevards qui font aujourd'hui à la ville une ceinture de verdure; le grand bourgmestre Anspach reliait la gare du Nord à celle du Midi par un grand boulevard à l'instar du boulevard des Italiens et voûtait la Senne qui n'était qu'un égout à ciel ouvert. On construisait des gares monumentales; on traçait l'avenue Louise qui donnait accès au bois de la Cambre par une belle voie carrossable.

Bruxelles a des théâtres, au premier rang desquels se place la Monnaie, un conservatoire de musique, une académie des Beaux-Arts, un observatoire. Théodore Verhaegen s'aperçoit qu'il lui manque encore une université et il en fonde une. Qu'est-ce qu'une capitale sans université? Verhaegen consacre sa vie et sa for-

tune à cette université, mais il ne trouve pas l'aide puissante que nécessite une telle institution; les concours qui viennent à son œuvre sont assez parcimonieux. Quoique la plus peuplée d'étudiants, elle tient longtemps la dernière place parmi les universités du pays; ses professeurs ne reçoivent qu'un traitement dérisoire; ses ressources sont si précaires qu'elle ne peut attirer l'élite des savants; elle n'a pas l'équivalent d'un François Laurent, des Van Beneden, d'un Delbœuf, d'un Pirenne, d'un Paul Thomas, d'un Spring, d'un Mansion, etc. Ce n'est que depuis une époque assez récente que, grâce aux libéralités de Solvay, de Warocqué, d'Errera, elle commence à faire figure. Elle ne sut pas toujours profiter des occasions qui s'offraient. Ainsi, ayant eu la bonne fortune de voir venir à elle Elysée Reclus, elle fut prise de peur et écarta l'auteur de la *Géographie Universelle*. On eut l'impression que la recherche scientifique y était soumise à une doctrine bourgeoise plus étroite qu'une doctrine religieuse, ce qui provoqua une scission. L'université nouvelle croyant parer à son manque de ressources et s'attirer des champions, se

laissa envahir par de vaniteuses incompétences. Elle chargea de cours des gens qui eussent dû s'asseoir d'abord sur ses bancs comme élèves; elle conféra le titre de professeur à des hommes dont les connaissances étaient rudimentaires et les titres scientifiques nuls. Cette université eut donc aussi sa doctrine, qu'elle ne fut pas seule, du reste, à préconiser en Belgique, c'est qu'un professeur d'études supérieures peut s'improviser, qu'il lui suffit, pour donner un cours, d'être en avance de quelques leçons sur son auditoire.

Mais revenons sur nos pas. Bruxelles est une capitale, elle en prend les institutions malgré la parcimonie qui se manifeste en Belgique à l'égard des choses de l'esprit. On ne peut, toutefois, brûler les étapes et le bourgeois de Bruxelles reste, pour le Liégeois comme pour l'Anversois ou le Gantois, le type du parvenu. Il est glorieux de sa ville en ce qu'elle a de cossu et de reluisant, il est supérieur aux autres Belges, parce qu'il est de la capitale; il promène même à l'étranger sa naïve vanité. On trouve dans un livre publié vers le milieu du siècle dernier sous le titre :

Les Etrangers à Paris, par M. Louis Couailljac, un portrait un peu caricatural du Bruxellois de l'époque. Le genre comporte quelque exagération dont on tient compte aisément, mais certains traits offrent encore aujourd'hui une part de vérité.

Tous les étrangers viennent à Paris, dit l'auteur, pour avoir l'agrément d'être étonnés; ils savent que quelles que soient les splendeurs de leur propre pays, elles s'effacent devant le bruit, l'éclat, la magnificence, la grandeur de cette ville qui a toujours été considérée comme la capitale des plaisirs de l'Europe. Ils sont donc étonnés et de bonne foi. Le Belge (lisez le Bruxellois), au contraire, vient à Paris pour ne s'étonner de rien.

M. Jérémie Cadet, petit banquier retiré des affaires, est un vrai Bruxellois. Pour lui Bruxelles est non seulement une capitale, mais la première ville du monde. Cependant il a entendu dire qu'il y a, sur les bords de la Seine, une cité à la population énorme, aux monuments gigantesques, à la physionomie tumultueuse et agitée. L'amour-propre national de M. Jérémie s'est irrité et après avoir long-

temps ruminé dans sa tête un projet de voyage, il se décide à partir à Paris avec sa femme. Tout ce qu'il y voit est inférieur à ce que Bruxelles renferme; la place du Palais Royal ne vaut pas la place de la Monnaie; le jardin des Tuileries et ce qui l'entoure ne valent pas le Parc avec le Palais du Roi et la Chambre des Représentants; les Champs-Élysées sont trop grands et ne valent pas l'avenue Louise; c'est le défaut des Français de tout exagérer et de vouloir humilier les Belges. Aucun acteur, aucune actrice ne l'emporte sur ceux de Bruxelles. Si l'orchestre de l'Opéra trouve grâce à ses yeux, c'est qu'il y a beaucoup de Belges sous les ordres du chef d'orchestre, Belge lui-même. Mais il n'y a rien dans Paris de comparable aux cabarets de Bruxelles. Quant aux officiers, ils n'ont rien, dans leur tenue, de l'élégance d'un lieutenant des guides.

Jusque dans l'opposition qu'il rencontre, il y a encore aujourd'hui une certaine part de vérité. « J'ai rencontré, dit-il, dans les salons de notre ambassadeur beaucoup de nos compatriotes; j'ai été heureux de les trouver presque tous du même avis que moi. Il est bien

convenu que nous n'avons rien à envier à la France. J'ai dit « presque tous », c'est que, malheureusement, il y avait un opposant, un Liégeois qui a l'esprit le plus mal fait du monde. Vous ne sauriez croire jusqu'où il pousse l'excentricité. Non seulement il ne veut pas reconnaître que nous luttons sans désavantage avec nos voisins du Midi, mais il professe encore, et tout haut, l'hérésie politique la plus révoltante. Il soutient qu'il eût été avantageux pour le Brabant, le Hainaut et le Pays de Liège, d'être réunis à la France en 1830 : il dit que cette réunion a été empêchée par les Bruxellois, qui voulaient absolument habiter une capitale et par quelques ambitieux sans talent qui aimaient mieux être ministres ou ambassadeurs dans le royaume de Belgique que chefs de bureau ou premier commis en France. »

Sans doute le fait de trouver sa ville plus belle que Paris n'est-il pas le propre du Bruxellois. On en dit autant du Marseillais à qui l'on attribue cette boutade : Si Paris avait la Cannebière, ce serait un petit Marseille. D'autres grandes villes de France sont dans le même

cas. Mais le Bruxellois a ceci de particulier, c'est qu'il ne s'étonne de rien; ce manque d'enthousiasme est préjudiciable au développement de l'intellectualité; il dénote un défaut de sensibilité de l'esprit et du cœur. C'est ce qui explique que le Bruxellois ne se passionne guère pour autre chose que pour les matérialités de la vie. Encore le goût de la truculence n'ira-t-il pas, à Bruxelles, jusqu'à produire un Jordaens. Bruxelles n'a pas un dynamisme comparable à celui d'Anvers.

La bonne opinion que le Bruxellois a de sa ville s'étend à lui-même, ce qui n'est pas sans porter ombrage aux Belges du reste du pays, tant Flamands que Wallons. Le sans-gêne que montre le Bruxellois en excursion est proverbial chez les Belges; il entre partout et ne se fait aucun scrupule de piller les parterres de fleurs, les arbres fruitiers, etc. Aussi, bien des propriétaires ont clos leurs domaines pour éviter les déprédations des habitants de la capitale.

A Bruxelles même, la municipalité se donne beaucoup de peine pour que les parcs, les squares, les jardins publics ne soient pas dévastés.

De nombreux auteurs parlent du goût de Bruxelles pour les grasses matérialités et constatent qu'en général elle manifeste une préférence presque exclusive pour ceux des beaux-arts qui s'adressent directement au sens comme la peinture et la musique, et qu'elle a la tête peu tournée aux choses intellectuelles. C'est ce qui, il y a soixante-dix ans, faisait désespérer de voir jamais une littérature fleurir en Belgique.

Cette question de littérature nationale suscitait déjà alors des polémiques. Les uns rendaient responsable la contrefaçon belge de la situation précaire des écrivains belges. D'autres répondaient que la librairie n'avait rien à voir dans ce litige.

Chez tout peuple, disait un de ces derniers, l'ensemble des productions intellectuelles qu'on appelle une littérature est le résultat, l'expression d'une nationalité ancienne et puissante. Or l'unité politique et l'indépendance de notre pays n'existent que depuis 1830; elles n'ont pas encore atteint l'âge de la majorité. Sans aucun doute nous pouvons invoquer tout un passé glorieux, et montrer avec orgueil les

fastes de nos provinces, ce blason commun de tous les membres de cette famille qui porte le nom commun de Belges. Mais que prouvent ces nobles souvenirs? Quelle signification ont pour nous tous les événements qui ont précédé la révolution de 1830, et dont aucun n'obtint un résultat complet et définitif, c'est-à-dire l'établissement de notre unité politique? Tous ces efforts, toutes ces aspirations, toutes ces luttes apparaissent seulement dans le passé comme d'énergiques et vaillantes manifestations; ils attestent notre vif attachement aux institutions fondées par nos ancêtres, au sol trempé de leur sang et de leur sueur; ils démontrent combien était profonde notre haine de la domination étrangère; ils constituent une grande leçon de patriotisme; rien de plus. Gardons-nous de nous y tromper. Ces luttes n'ont jamais eu d'ensemble. Chaque province formait comme un Etat séparé et tentait à elle seule la conquête de son affranchissement. Souvent même une seule commune poussait le cri de liberté, courait aux armes, déroulait son drapeau, proclamait son triomphe d'un jour. Pas de cohésion dans cette épopée; rien que de magni-

fiques épisodes; enfin nulle unité dans le développement national. Remontons aussi loin que les notions ethnographiques sur notre patrie nous le permettent, que voyons-nous? Deux races distinctes, deux langues distinctes vivant côte à côte; races et langues qui, par l'influence du temps, se sont modifiées chacune d'après les lois de leur propre nature, mais qui n'ont jamais pu se mêler. En vain chercherait-on, par un étroit esprit de patriotisme, à nier l'existence du double caractère de la nationalité belge, l'élément wallon et l'élément flamand. Riche par son industrie, libre par ses institutions, rien ne manque aujourd'hui à la Belgique, si ce n'est l'unité morale.

De ce qu'il y a, non une langue, mais deux langues en Belgique, le français et le flamand, on concluait qu'il ne pouvait y avoir de littérature belge.

Nous ne reviendrons pas sur cette discussion assez oiseuse. On reconnaît aujourd'hui à peu près partout dans le monde que, dans le cadre de la littérature française il existe un ensemble d'écrivains et d'œuvres qui porte le nom de Belge.

A l'époque dont nous venons de parler, on se plaignait de la manière dont les journaux distribuaient l'éloge et le blâme. Adolphe Quetelet adressait au public ces judicieuses paroles :

« Une autre cause doit entraver les progrès de notre littérature; c'est l'absence presque complète d'une saine critique. Cette absence est d'autant plus regrettable qu'il n'existe peut-être pas de pays en Europe plus avantageusement situé pour devenir le centre d'excellentes revues littéraires et scientifiques. L'art des Quintilien se trouve ravalé, chez nous, aux mesquines proportions de ce qu'on appelle la réclame : il ne s'exerce pas au nom de la science et du bon goût, mais au profit de quelques individus.

« Les rivalités, je le sais, forment le triste attribut de l'homme; elles sont d'autant plus vives que le pays est plus étroit, et qu'on est plus exposé à se coudoyer; mais il en est d'elles comme des autres infirmités qui nous affligent; elles passent à l'état chronique, quand on ne cherche pas à les combattre à temps.

« Une pareille critique pourtant déconsidère les lettres; elle éteint l'émulation des

hommes de mérite, favorise les intrigues et refroidit ou dégoûte le public. Ce n'est point d'ailleurs avec cet esprit de dénigrement qu'on crée une littérature nationale; les peuples qui en ont une sont fiers des hommes de talent qu'ils possèdent; ils les citent avec orgueil; ils les défendent contre les attaques injustes, comme les légions défendaient leurs aigles. »

On se plaignait aussi de l'ignorance de beaucoup de critiques improvisés, mais surtout de la malveillance que les passions politiques développaient dans tous les esprits. Sous ce rapport, écrivait un auteur anonyme, nous joignons à tous les vices d'un peuple vieux tous les défauts d'un peuple jeune. Catholiques ou libéraux, on ne juge plus même le talent et la science au point de vue exclusif de la science et du talent, mais au seul point de vue de l'opinion que professe celui qui les possède. On en est venu ainsi, dans un intérêt de parti, jusqu'à exalter souvent les plus tristes médiocrités pour les opposer à des hommes d'une valeur réelle. L'orchestre de la critique ne se compose chez nous que de deux instruments, la grosse caisse et le sifflet. La grosse caisse est pour les amis,

le sifflet pour les autres, à moins que l'on ne préfère, selon une tactique très usitée en Belgique, envelopper un homme dans le suaire du silence.

Cela s'écrivait en 1851. Déjà alors on se plaignait de la décadence des études supérieures et moyennes. Déjà alors quelques esprits clairvoyants constataient que ce n'est pas avec une excellente opinion de soi-même, comme celle que montre le Bruxellois dont nous avons parlé, qu'on parvient à progresser. Ouvrons nos fenêtres sur la vie, plaçons-nous au niveau intellectuel des peuples qui nous environnent. Sachons ce qu'ils font pour apprendre ce qui nous reste à faire. Appliquons-nous à considérer la Belgique au point de vue de l'Europe et non pas assez puérilement l'Europe au point de vue de la Belgique.

Les idées semées par les réfugiés du coup d'Etat secouaient la torpeur des esprits. Sans doute la moisson ne vint-elle pas tout de suite, car la génération qui a assisté à de grands événements ne se modifie pas pour cela ; il faut que le temps accomplisse son œuvre. Mais peu à peu une vie nouvelle se répandait dans une

élite intellectuelle. La Société libre des Beaux-Arts se fondait pour affirmer les tendances d'un groupe dégagé des contraintes académiques et déjà l'on voyait poindre un mouvement littéraire d'une importance extraordinaire pour un pays aussi petit.

* * *

Nous avons indiqué, par une citation enthousiaste d'Eugène Pelletan, la façon dont Bruxelles était considérée par l'étranger au commencement de 1852, Bruxelles fut pour les orléanistes, les républicains, les opposants à la dictature de Louis Bonaparte, le point de ralliement. Depuis 1852, écrivait de Gerville, la capitale de la Belgique a ajouté la physionomie de métropole à la dignité qu'elle en possédait déjà, mais elle avait encore à cette époque déjà lointaine un cachet de chef-lieu départemental très prononcé. Une demi-douzaine de cafés, trois ou quatre théâtres, le magnifique promenoir des galeries Saint-Hubert, mettent les habitants en communication constante. On pouvait habiter les faubourgs ou le centre de la ville sans être étrangers les uns

aux autres. On se connaissait au moins de vue, et la fréquence des rencontres autorisait un bonjour amical de tous les passants.

Pour les réfugiés français, les mœurs bruxelloises étaient inconnues, c'était une population nouvelle qu'ils découvraient. L'un d'eux note que les rues sont une véritable guirlande de magasins de tabacs, d'estaminets, de boutiques de pains d'épice. Beaucoup s'amuse du *pour une fois*, du *savez-vous*, et des autres particularités du langage des bords de la Senne. Les vieux cabarets furent l'objet de la curiosité générale. Jusqu'à la grande guerre, quand un Parisien curieux des coutumes locales arrivait à Bruxelles, on le conduisait au *Kapiteintje* et au *Cheval Blanc*, dans la pittoresque rue Haute, à la *Grosse Tour*, non loin du Palais de Justice, où se désaltère la basoche; au *Vieux Château d'Or*, à la *Bécasse*, au *Pot-Carré*, aux *Tonneliers*, à la *Cour d'Espagne*, à *Saint-Pierre*, au *Lion d'Or*, au *Jardin des Fleurs*, qui abrite le Grand Serment de Saint-Georges, compagnie des arbalétriers datant du XIII^e ou du XIV^e siècle, chez *Moeder Lambic*, au *Vieux Roi d'Espagne*, etc., etc. Les tables

en bois sont d'une propreté flamande. Au comptoir de chêne noir trône une plantureuse commère qui semble descendre d'un tableau de Jordaens, sur un fond de pots d'étain luisant : le parquet est saupoudré de sable blanc.

C'est là que pendant la guerre s'était réfugié l'esprit bruxellois et que la zwanze méditait ses exploits. Comment se méfier de ces bourgeois placides qui fument leur pipe devant un grand verre où la gueuze-lambic frangée d'écume brille comme une topaze brûlée, qui jouent aux cartes, aux dominos ou au jacquet et dont on n'entend, de loin en loin, qu'un vague grognement plutôt que des paroles ? Un étranger ignorant de l'apparente placidité brabançonne, les prendrait pour des êtres intermédiaires entre le ruminant et l'homme.

Qu'on ne s'y fie pas ! Ces êtres qui semblent mijoter dans une benoîte quiétude et chez qui toute pensée paraît abolie, attendent patiemment, comme des araignées, que les mouches frivoles ou vaniteuses viennent se faire prendre dans leur réseau de malices. Ils ne sont pas pressés ! Dès qu'ils ont flairé la proie, avec la sûreté du vieux chasseur, ils attendront huit

jours, quinze jours, un mois s'il le faut pour l'engluier et se moquer d'elle ; afin de lui inspirer confiance, ils sauront se donner des airs de bêtise candide auquel même des gens prévenus finissent par se laisser prendre. Pendant des semaines et peut-être des mois, ils jouiront presque en silence d'une grosse bourde qu'ils auront fait avaler à une victime ; pendant des mois ils s'amuseront discrètement de la crédulité ou de la vanité de celle-ci.

Les galeries Saint-Hubert furent vite le rendez-vous des réfugiés. Saint-Ferréol trouvait que tout y aurait été pour le mieux si des portes mobiles eussent garanti les promeneurs des courants d'air et si les locataires des magasins, en tirant les volets des caves pour fermer leur vitrine, n'eussent menacé les tibias des passants.

L'été, c'est au Parc que les exilés se retrouvaient.

Victor Hugo s'était installé dans une maison de la Grand'Place. « Il fait triste ici, écrivait-il, il pleut, c'est comme s'il tombait des pleurs. » Paul Verlaine reprendra ce thème dans une pièce célèbre.

On annonçait l'apparition de *Napoléon le Petit*. Les proscrits s'occupaient déjà d'en faire passer en France le premier exemplaire dans un cabillaud et d'autres dans des bustes en plâtre de Louis-Napoléon. Le gouvernement belge commençait à s'émouvoir de cette agitation. Le bourgmestre Charles de Brouckère empêcha qu'on ne prît contre le poète un arrêté d'expulsion. Victor Hugo ne l'oublia pas : à la fin du banquet des *Misérables* qui lui fut offert le 16 septembre 1862, il tint à honorer et la ville de Bruxelles et ses bourgmestres. M. Fontainas avait alors remplacé M. de Brouckère. Après que Théodore de Banville eut parlé, Hugo se leva :

« Je porte la santé du bourgmestre de Bruxelles.

« Je n'avais jamais rencontré M. Fontainas ; je le connais depuis vingt-quatre heures, et je l'aime. Pourquoi ? regardez-le, et vous comprendrez. Jamais plus franche nature ne s'est peinte sur un visage plus cordial ; son serrement de main dit toute son âme ; sa parole est de la sympathie. J'honore et je salue dans cet homme excellent et charmant la noble ville qu'il représente.

« J'ai du bonheur, en vérité, avec les bourgmestres de Bruxelles; il semble que je sois destiné à toujours les aimer. Il y a onze ans, quand j'arrivai à Bruxelles, le 12 décembre 1851, la première visite que je reçus fut celle du bourgmestre, M. Charles de Brouckère. Celui-là aussi était une haute et pénétrante intelligence, un esprit ferme et bon, un cœur généreux.

« J'habitais la Grand'Place de Bruxelles, qui, soit dit en passant, avec son magnifique hôtel de ville encadré de maisons magnifiques, est tout entière un monument. Presque tous les jours, M. Charles de Brouckère, en allant à l'hôtel de ville, poussait ma porte et entrait. Tout ce que je lui demandais pour mes vaillants compagnons d'exil était immédiatement accordé. Il était lui-même un vaillant; il avait combattu dans les barricades de Bruxelles. Il m'apportait de la cordialité, de la fraternité, de la gaieté, et, en présence des maux de ma patrie, de la consolation. L'amertume de Dante était de monter l'escalier de l'étranger; la joie de Charles de Brouckère était de monter l'escalier du proscrit. C'était là un homme brave, noble et bon. »

Edgar Quinet contribua par ses écrits au mouvement anticlérical dont la Belgique et surtout Bruxelles furent le théâtre en 1857; il ne fut pas inquiété.

Emile Deschanel créa les conférences avec Madier Montjau et Bancel; ce fut au Cercle artistique de Bruxelles qu'il débuta entre Victor Hugo et Quetelet, devant un auditoire choisi. Bancel fut chargé d'une chaire libre par l'Université de Bruxelles.

Il faut encore citer Challemel-Lacour, Pascal Duprat, Ennery, Laboulaye, Duluc, Chauffour, Versigny, Beaune, Charras.

Leur influence fut considérable, tant par la plume que par la parole. « Notre pays, dit M. P. Wauwermans, placé si haut dans l'industrie et l'agriculture, avait été privé du mouvement intellectuel et littéraire, qui est le propre de toutes les grandes capitales. Par paresse peut-être, ou encore à raison de l'absence d'une littérature qui nous fût absolument personnelle, nous avions sommeillé dans une douce insouciance du mouvement littéraire qui s'était accompli en France. Nos compatriotes avaient accepté les yeux fermés les ouvrages

de pacotille importés de Paris. Les proscrits du Deux-Décembre allaient vulgariser, mettre à la portée de tous l'histoire, la littérature, l'économie politique. Ils allaient accomplir cette œuvre par la conférence « qui plaît aux gourmets littéraires qui veulent, sans prendre aucune peine, mordre aux fruits du savoir et mène au but par un sentier fleuri ». Cette œuvre, les proscrits devaient encore la continuer et l'affermir par l'enseignement privé et la collaboration à la plupart de nos grands journaux. »

Le premier salon artistique et littéraire, qui servit à Bruxelles de rendez-vous à la société désireuse de s'instruire et de s'initier aux arts, fut celui d'Alexandre Dumas.

Le père des *Trois Mousquetaires* tenait table ouverte dans son hôtel du boulevard de Waterloo parmi des œuvres d'art : peintures, sculptures, meubles, tapis d'Orient. Tous les hommes célèbres qui passaient par Bruxelles y trouvaient une hospitalité fastueuse. L'interminable bonne humeur de l'amphytrion, son extraordinaire don de vie et d'enthousiasme créait une atmosphère de cordialité dans laquelle tous se trouvaient à l'aise.

Proudhon eut aussi une influence dans Bruxelles qui, peu à peu, secouait sa torpeur de ville provinciale. Il cherchait la compagnie des Belges plus que celle des réfugiés. « Autant la plupart de nos exilés, écrivait-il, ont blessé la susceptibilité belge par leur pose, leurs airs de supériorité, leur charlatanisme quelquefois, autant je m'applique à conquérir sa bienveillance par ma modestie et ma simplicité. »

Pourtant, il ne ménagea pas ses critiques. Chez les femmes bruxelloises il ne voyait que de la sécheresse, de l'égoïsme, de la vanité, le goût de la toilette et du luxe. La bourgeoisie n'avait pas davantage ses sympathies. « La population belge, écrivait-il, a des qualités excellentes ; les doctrinaires qui la gouvernent en feront en quelques années une des plus immorales de l'Europe. Il y a en Belgique un mouvement anticlérical très fort. Malheureusement ce mouvement est conduit par un parti qui ne vaut pas mieux que le parti catholique, peut-être moins : c'est le parti doctrinaire. Quant au parti démocratique, il n'a pas d'existence officielle bien que les éléments existent, même

nombreux et pleins d'énergie. Cela tient à l'incapacité de tout ce qui se pose en chef, à la vénalité et à la corruption de la presse. Croyez-le sur ma parole : le pire des journaux impérialistes vaut mieux comme rédaction et comme conscience que toute la presse belge. »

Proudhon allait un peu fort comme on dit aujourd'hui. Jules Simon fit entendre une tout autre cloche quand il proposa, en 1863, de tenir à Bruxelles le deuxième Congrès des Sciences sociales :

« Je puis parler de la Belgique. Voici un petit Etat et un grand peuple où l'on pratique et où l'on aime l'hospitalité, où l'on aime et pratique la liberté; eh bien, pour nous autres qui sommes les représentants de cette douce chose qu'on appelle l'hospitalité et de cette sainte chose qu'on appelle la liberté, voilà notre vrai berceau, notre vraie patrie. »

Peut-être des appréciations de ce genre trompèrent-elles certains Français qui, par réaction, ne trouvèrent rien de bon à Bruxelles, tel Charles Baudelaire. Le poète des *Fleurs du Mal* débarqua dans la capitale belge en 1864. Sans doute croyait-il entrer dans un

paradis littéraire où les poètes donnaient des conférences pour lesquelles ils étaient rétribués et trouvaient des éditeurs. La série de conférences qu'il devait lire au Cercle artistique fut interrompue faute d'auditeurs et le poète ne s'entendit pas avec l'éditeur Lacroix. Cela contribua vraisemblablement à lui faire prendre Bruxelles en aversion, il l'appela : une capitale pour rire, une capitale de singes.

Selon lui, Bruxelles sent le savon noir ; les chambres d'hôtel sentent le savon noir, les lits sentent le savon noir, les serviettes sentent le savon noir, les trottoirs eux-mêmes sentent le savon noir. Cigares, légumes, fleurs, fruits, cuisine, yeux, cheveux, tout y est fade. Il n'y a pas de femmes, il n'y a que des « femelles » ; leur teint en général est blafard, quelquefois vineux. Les cheveux jaunes. Les jambes, les gorges, énormes, pleines de suif. Les pieds... horreur ! Il est aussi difficile, conclut-il, de définir le caractère belge que de classer le Belge dans l'échelle des êtres. Il est *singe*, mais il est *mollusque*. Une prodigieuse étourderie, une étonnante lourdeur. Il est facile de l'opprimer, comme l'histoire le constate. Il est presque impossible de l'écraser.

Ce dernier trait est exact, ainsi que les Allemands ont pu s'en apercevoir pendant la guerre.

Son appréciation sur les grands peintres et sur l'architecture prouve qu'il n'était pas fait pour comprendre le pays. Pour lui Rubens n'est qu'un goujat habillé de satin et les autres maîtres flamands : de pauvres gens qui ont mis beaucoup de talent à copier leur difformité.

Enfin, la Grand'Place, que le monde entier admire, ne trouva pas non plus grâce à ses yeux.

Il n'y a que quelques impressions de détail à retenir de tout cela. Le grand poète, dans la misère morale qui l'accablait, eût adressé à une autre ville des mêmes invectives. Rentré à Honfleur, ne s'empressa-t-il pas de revenir dans ce Bruxelles où pourtant, à l'en croire, tout l'irritait ?

Il est vrai que, le samedi soir tout au moins, Bruxelles sent le savon noir. Mais ce n'est là qu'un inconvénient d'une qualité essentielle de la race : la propreté.

La Grand'Place : style joujou, dit-il avec

mépris. « Un pot et un cavalier sur un toit! Un cheval sur un toit! Un pot de fleurs sur un fronton! » A ce compte le Parthénon, Saint-Marc, les édifices gothiques et les hôtels du XVIII^e siècle qui s'ornent de vases grecs auraient subi, à peu près au même titre, les sarcasmes de Baudelaire.

M. Charles Morice, dans *l'Esprit belge*, parle avec enthousiasme de la Grand'Place, « cette merveille ». « Je rêve, dit-il, aux innombrables mains qui s'unirent pour harmonieusement assembler toutes ces pierres. La mise en commun des intérêts, des forces, cet idéal social qu'on nous offre pour avenir, mais! c'est le passé! avec une magnificence, au passé, que n'aurait pas l'avenir. Car cette Maison du Peuple, cette Maison du Roi (qui fut d'abord celle du Pain), et autour des deux monuments ces autres maisons collectives — des Brasseurs, des Tanneurs, des Imprimeurs... attestent la coalition des énergies qui les élevèrent : et quel fut le trait d'union des énergies, quelle fut l'âme du labeur? A la beauté de l'œuvre nous devinons, — l'Amour. L'Amour... Je rêve maintenant aux mains

anonymes, tâcheronnes, aux mains les unes pour les autres étrangères qui bâtissent nos affreux immeubles, publics, privés, au travail mathématique et mécanique de ces pauvres mains, non pas associées, mais enchaînées ensemble à la même chaîne par le besoin, par l'Argent. »

Nous ne détaillerons pas ici cette Grand'-Place universellement admirée avec l'empereur doré qui chevauche par-dessus le toit de la Maison des Brasseurs, étendant le bras armé du bâton de commandement sur lequel perchent les pigeons, ce qui lui donne parfois l'air d'un jeune chasseur partant pour la chasse, le faucon au poing ; le cygne au poitrail dressé, au col recourbé, aux ailes éployées ; les guerriers et les princesses dans les niches, le Saint-Michel terrassant le dragon ; le Saint-Georges transperçant l'hydre ; le Saint-Sébastien défaillant au portail de l'Hôtel de Ville ; le Saint-Nicolas noir et les petits enfants en or ; le renard entouré de ses petits ; la Louve allaitant Romulus et Remus ; Hercule ; Minerve ; Mercure ; le Fleuve et Saint-Jean ; les bustes des ducs de Brabant alignés au premier étage

du Palais des Corporations; le paon d'or avec sa queue en éventail; les cariatides des balcons; les licornes; les ours; les chimères et toutes les têtes convulsées des gargouilles. Sans doute y remarque-t-on un goût immodéré de la surcharge dans l'ornement que l'on ne trouve nulle part ailleurs, mais c'est ce qui en forme la caractéristique. L'esprit de Bruxelles est tout entier dans cette Grand'Place et ses rues adjacentes et non pas dans l'ensemble harmonieux de la place Royale et des rues qui entourent le Parc. Le Bruxellois bâtit sa maison sans se préoccuper de savoir si elle sera en harmonie avec celles de ses voisins et, selon ses moyens, il la charge et la surcharge d'ornements.

Le 5 septembre 1870, de nouveaux réfugiés français venaient demander l'hospitalité à Bruxelles et donner encore quelque lustre à la capitale belge. Cette fois, ce n'étaient plus des proscrits de l'Empire, mais des bonapartistes qui fuyaient le régime nouveau. La comtesse Walewska avec ses enfants et son domestique descendait à l'Hôtel de Flandre dont elle retenait tout le premier étage. Bientôt son salon rassemblait la maréchale de Mac-Mahon, la

duchesse de Castries, la comtesse de Beaumont, le duc d'Albufera, la maréchale Canrobert, le général de Montebello, le général Fleury, etc., etc.

Le général Changarnier s'y rendait l'après-midi. Quoiqu'il affichât d'ardentes opinions légitimistes, écrit M. Frédéric Loliée, on espérait en lui : il devait être le Monk, le restaurateur du trône des Césars. Des républicains, de nuance indécise et nouvelle, s'y glissaient aussi. Le ministre plénipotentiaire de France, accrédité à Bruxelles par le Gouvernement de la Défense nationale, Tachard, ancien député du Haut-Rhin, ne craignait point d'y aventurer ses pas et même d'une manière assidue. Il lui était arrivé de rencontrer sur le seuil de l'Hôtel de France.. Gambetta en personne : « Qu'allez-vous faire chez cette charmeuse ? »

Mais bientôt, réfugiés du Deux-Décembre et réfugiés du Quatre-Septembre quittent la Belgique, le temps des proscriptions est passé. Durant leur séjour si Bruxelles était apparue comme une capitale intellectuelle, c'était moins celle de la Belgique que celle de la pensée libérale exilée de France.

Peu à peu l'intellectualité belge sort de ses gangues. La *Légende d'Ulenspiegel*, de Charles de Coster a paru. Elle a fait vibrer d'enthousiasme toute la jeunesse des arts et des lettres. Les artistes l'illustrent : Rops, de Groux, Robie, T'Serclaes, de Donker, A. Dillens, Roffiaen, Ermel, Van Camp, Duwée, E. Smits, Biot, Fourmois, Mellery, Constantin Meunier, Auguste Danse. Des talents littéraires se lèvent, comblant une lacune âprement signalée par Baudelaire dans son réquisitoire contre Bruxelles. Camille Lemonnier, Théodore Hannon, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Georges Rodenbach et puis la *Jeune Belgique* marquent l'étape décisive d'une renaissance intellectuelle jusque-là sans exemple.

Mais le public ne suit pas. Bruxelles s'est embelli, le bourgmestre Anspach a fait voûter la Senne malodorante et, s'inspirant de Haussmann, a relié par de grands boulevards la gare du Midi et la gare du Nord. On peut regretter qu'il n'ait pas plutôt songé à élargir la Senne et à en faire une belle voie d'eau qui eût atténué la nostalgie de Baudelaire quand il

disait en parlant de la capitale belge : Tristesse d'une ville sans fleuve. Il est certain que l'eau accroît la vie matérielle et morale d'une ville. Un fleuve entretient l'imagination et augmente l'énergie des riverains. Des fièvres salutaires pour l'esprit s'essorent de ses flots. Un palais de justice babylonien a été construit. Léopold II entreprend de donner à Bruxelles une ceinture digne de plus belles capitales : Tervueren et Laeken attestent la grandeur de ses conceptions dignes d'un Louis XIV. Mais malgré toute l'admiration que l'on ressent pour ce grand homme, resté de son vivant à peu près incompris, on est forcé de constater que s'il se préoccupait fort de la beauté matérielle de sa capitale, l'âme de la ville et son intellectualité échappèrent à ses soins. Cette magnifique efflorescence littéraire qui donna au pays de Coster, Lemonnier, Maeterlinck, Verhaeren, Eekhoud, Rodenbach, Giraud, Van Lerberghe et tant d'autres lui resta inconnue. Les classes dites dirigeantes ne s'y intéressèrent pas davantage. Nous trouvons un exemple typique de leur état d'esprit dans un ouvrage : *Bruxelles moderne*, de H. et P. Hymans. Edgar Quinet

voulait écrire un livre sur Marnix de Sainte-Aldegonde. Il alla, accompagné de Félix Delhasse, voir le chef de la famille Marnix, pour lui demander des notes, des documents, des papiers généalogiques. Le gentilhomme le reçut debout et lui répondit, tout net et fort brièvement, qu'il ne le connaissait pas, mais qu'il l'engageait à abandonner son projet, que Marnix était un fort vilain caractère, bref, un personnage peu estimable, qu'il avait trahi la foi, et qu'en un mot la famille ne tenait pas du tout à ce qu'on parlât de lui.

M. Paul Wauwermans, qui reproduit ce récit dans son étude sur *les proscrits du coup d'Etat en Belgique*, parue en 1892, ajoute: « Quinet entreprit cependant son travail, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*, mais cette réhabilitation de Sainte-Aldegonde, qui eut un grand retentissement en France, ne paraît pas avoir eu le même succès en Belgique, et nous n'en voulons d'autre preuve que ce fait très significatif: Il n'existe pas même un exemplaire de l'œuvre de Quinet à la Bibliothèque royale de Bruxelles... »

La noblesse belge restait à peu près entière-

ment confinée dans des idées étroites et réactionnaires, la pensée l'effrayait. La haute bourgeoisie ne songeait qu'à s'enrichir et s'occupait d'affaires. A Bruxelles, du reste, elle ne se composait guère que de gens venus du dehors qui ne portaient pas naturellement en eux le sentiment national et pour qui le développement intellectuel de la Belgique était pour le moins indifférent.

Nous avons dit que l'indépendance belge, en 1830, avait été faite par le peuple et la petite bourgeoisie. La noblesse, à part Mérode, Hoogvorst et quelques rares autres, s'était tenue à l'écart. La noblesse et la haute bourgeoisie étaient, de façon générale, attachées au pouvoir comme toujours, par leurs intérêts. Après la révolution, elles continuèrent à envisager leurs intérêts par dessus tout, ainsi que le montra M. d'Hoffschmidt à la Chambre belge, le 8 mars 1839, dans la discussion relative à la cession forcée d'une partie du Limbourg et du Luxembourg.

« Député de l'une des provinces sur le sort desquelles vous êtes appelés à prononcer un arrêt d'existence ou d'anéantissement politique,

j'ai lu avec désespoir le rapport de la section centrale, chargée de l'examen du trop fameux projet de loi.

« Je n'ai pu voir sans indignation la défection produite par la réaction, aussi subite que déplorable, qui s'est opérée dans notre population industrielle et ses représentants. Cette réaction ne peut être que le fait d'une ligue puissante, formée par les égoïstes et les ambitieux, qui n'ont en vue que la conservation de la *position et des postes brillants* qu'ils se sont créés à la suite de notre révolution.

« J'arrête ici les récriminations qui pourraient dégénérer en personnalités; ce langage irritant est inutile, surtout pour défendre la plus juste des causes. Je vous dirai cependant encore que j'ai la plus profonde conviction, *malgré les explications de MM. les Ministres, que si la nation se trouve aujourd'hui dans la plus cruelle alternative*, ce n'est que par suite de la faiblesse inouïe de son gouvernement, et des fautes accumulées qui en ont été la conséquence.

« Notre cause était à la fois si noble, si sacrée, si belle, qu'elle excitait les sympathies

des hommes généreux de tous les pays. Aussi pas une voix n'avait osé s'élever pour soutenir que la Belgique devait s'humilier, tandis qu'elle pouvait s'élever au rang des plus glorieuses nations, par une attitude conforme à sa position.

« Maintenant encore, les partisans de la tranquillité à tout prix, qui sont parvenus à entraîner notre gouvernement pusillanime dans la voie humiliante et funeste qu'il a embrassée, conviennent tous que le traité, qu'ils n'appuient que parce *qu'ils sont, disent-ils, forcés par les circonstances*, est aussi contraire aux intérêts matériels du pays qu'attentatoire au droit des gens, qu'attentatoire à l'honneur national.

« Le Gouvernement en convient aussi ; il en convient, et cependant les ministres sont restés au pouvoir pour vous proposer le démembrement du pays au nom du Roi, qui a juré à la face de la nation et de l'Europe de maintenir l'intégrité du territoire belge !

« Je vous en conjure donc, au nom de ce que vous avez de plus cher, ne vous laissez pas entraîner par les brillantes théories qui nous

sont débitées ici par des hommes habiles sans doute, *mais qui ne placent pas toujours l'intérêt des nations en première ligne.*

« Faites attention que ces orateurs au talent distingué, n'ont appuyé leur principale argumentation que sur des principes de gouvernement.

« Oui, la question belge était belle parce qu'elle avait pour elle la sympathie des peuples, et c'est là ce qui a effrayé les gouvernements, y compris ceux de la France et de l'Angleterre, et même le nôtre, qui depuis que ces sympathies se sont manifestées, n'a plus pensé à lutter contre les ennemis de la nation belge, mais contre les siens, que l'on a qualifiés de propagandistes.

« *Enfin, la position de la Belgique était telle que la Belgique seule pouvait la gâter. Et quand je dis les Belges, je veux parler du gouvernement comme de la nation, car il eût suffi que l'un ou l'autre voulût sincèrement et fortement soutenir nos droits, pour qu'il ne leur fût porté aucune atteinte.* »

On put constater, une fois de plus que Bruxelles, au point de vue intellectuel, n'était pas

encore à la hauteur de ce que, par définition, signifie le nom de capitale. Ses classes aisées sont formées de gens qui, ayant fait fortune dans les petites villes, les campagnes et le pays industriel, viennent vivre de leurs rentes dans la ville centrale, où les plaisirs sont les plus nombreux, où l'existence est agréable et facile. On ne vient pas à Bruxelles pour travailler, poussé par une ambition ou un besoin de conquête, mais pour jouir de la vie. On travaille à Anvers, à Liège, à Charleroi, à Mons; à Bruxelles on se laisse vivre. C'est ce qui explique aussi l'absence de fièvre qui frappe un Parisien lorsque, débarqué à la gare du Midi, il arpente le boulevard du Hainaut et le boulevard Anspach. Pour ce Parisien le Bruxellois ne marche pas, il flâne. Bruxelles n'est pas une ville aristocratique, elle n'offre guère d'aspects plébéens, elle est juste milieu, bonne bourgeoise qui tient à sa quiétude par dessus tout.

La maison moderne, à Bruxelles, renseigne aussi sur l'esprit de l'habitant. Chaque bourgeois a la sienne. Très étroite, elle apparaît tout en hauteur. Aux fenêtres vous verrez des objets qui cherchent à attirer l'attention : des

vases, des moulages en plâtre ou en bronze et quelquefois des animaux empaillés. On veut que le passant puisse juger de l'importance du propriétaire à son étalage; c'est le goût du faste qui ne recule pas devant le mauvais goût. Quand on pénètre dans cette demeure, on trouve une porte à côté de soi qui descend aux cuisines de cave et un escalier qui conduit au bel étage dont les meubles sont en général recouverts de housses. Il ne faut pas y arriver à l'improviste. Le bourgeois de Bruxelles tient à avoir une maison d'aspect cossu, mais ce n'est pas pour s'en servir constamment. On n'use du salon et de la salle à manger que lorsqu'on a des invités; en temps ordinaire, la famille se tient dans les appartements du sous-sol dont le plafond bas écrase les occupants; la fenêtre ou les fenêtres qui les éclairent sont coupées aux deux tiers de leur hauteur par le trottoir, de sorte que la vue ne peut se porter au-dessus du mur d'en face; on n'aperçoit guère que les jambes des passants. Autrefois la cuisine était la pièce la plus spacieuse et la plus éclairée de l'habitation bruxelloise. Aujourd'hui on l'a réduite à son expression la plus

simple ; le bois blanc y remplace le chêne et le trivial émaillé le noble cuivre ; le sel, le poivre, les épices sont dans des boîtes de fer blanc peintes que l'on a gagnées grâce à une combinaison de bons-chèques. Au mur pend un calendrier-réclame qui s'adorne d'une reproduction d'aquarelle, étrennes de l'épicerie. Il arrive même que le samedi soir, pour garder aux chambres à coucher une propreté exemplaire, la famille s'y lave les pieds.

Cela n'est favorable ni à l'élévation de l'esprit, ni au développement de l'imagination. On ne voit guère dans ces maisons que le journal quotidien, un hebdomadaire illustré et quelques mauvais romans-feuilletons.

La capitale d'un pays qui avait donné à l'humanité une grande peinture, d'une part, une grande musique, de l'autre, resta indifférente à l'éclosion d'une littérature qui pourtant devait porter très haut le nom belge au ^{XX}^e siècle. Cette littérature n'avait pas jailli du sol comme la peinture et la musique, elle était apparue d'abord comme un fruit tardif de l'humanisme qui avait brillé d'un vif éclat au ^{XVI}^e siècle dans les Pays-Bas, fécondé par un esprit d'assi-

milation et d'imitation, mais bientôt l'originalité de la race y apparut avec une vigueur et un lyrisme qui devaient s'imposer au monde.

Bruxelles ignora cette littérature qui allait pourtant donner à la nation une consécration définitive. Le souverain était à ses grandes constructions, les hommes de gouvernement à leur politique d'affaires ou à leur politique de village, la haute bourgeoisie à ses grosses jouissances matérielles; l'exemple ne venant pas d'en haut et il ne pouvait venir que d'en haut, les classes moyennes restèrent à leur potte dans les sous-sols.

« Il faut avoir la franchise de le dire, écrivait Charles Morice dans *l'Esprit belge*, jamais, en aucun pays, sauf peut-être en Suisse, l'écart entre écrivains et lecteurs ne fut aussi évident qu'en Belgique. Il y a là une sorte inquiétante d'hiatus que rien, jusqu'à cette heure, malgré de très nobles et vaillants efforts — mais ils restent individuels — ne parviennent pas à combler. Non pas que la gloire littéraire soit foncièrement indifférente aux nationaux, mais ils n'ont pu ou su lui créer des conditions vitales, un milieu, une atmosphère

favorables, et les écrivains belges sont, pour la plupart, contraints à chercher par delà les frontières un public. »

Ce milieu, cette atmosphère, n'était-ce pas à la capitale d'abord à les fournir ?

Mais encore une fois Bruxelles montra son inaptitude à être, par elle-même, de sa seule force morale, une capitale ; elle manqua de rayonnement et d'attraction. Des écrivains surgirent à Liège, à Gand, à Anvers et y restèrent ou partirent, non pour Bruxelles, mais pour Paris.

Bruxelles avait encore eu un éditeur de la grande lignée après Lacroix et Verboeckhoven : M. Henri Kistemaekers, père de l'auteur dramatique. Dans le *Mercure de France* (16-10-1919) MM. Léon Deffaux et Emile Zavie ont rappelé son activité féconde. Editeur des naturalistes français, il lança aussi les œuvres de nombreux auteurs belges. Mais, à son tour, il prit le chemin de Paris, aux trois quarts ruiné.

A défaut d'une atmosphère intellectuelle vivifiante, les écrivains se replient sur eux-mêmes, vivent isolés ou en petits cénacles et le

mouvement de la *Jeune Belgique* se résorbe dans l'atonie générale. Les grandes vues politiques ne trouvent pas un terrain propice pour se développer. Une cloison étanche se dresse entre les hommes des différentes préoccupations d'esprit. Il n'y a pas d'aspirations communes, ni de collaboration générale. Pas plus que les autres hommes, les intellectuels ne s'aiment entre eux. L'historien ignore le poète ou le romancier. Camille Lemonnier fut obligé d'aller chercher à Paris des ressources pour subsister et continuer à produire. Georges Rodenbach, qui était venu s'installer à Bruxelles, sentit vite qu'il y étouffait et prit son essor vers Paris. Quand le génie d'Emile Verhaeren déploya ses ailes, Bruxelles devint incapable de le contenir. Maeterlinck était déjà parti. Des musiciens comme César Franck les avait précédés dans l'exode; du reste, celui-ci était Liégeois, et la Liège intellectuelle ne regarde que Paris, elle ignore Bruxelles.

Le mouvement de la *Jeune Belgique* n'avait pourtant pas de quoi effrayer le bourgeois. Avec le recul du temps, on se demande, non sans un profond étonnement, comment il pou-

vait troubler la quiétude de ceux qui auraient dû le soutenir. Max Waller, qui était l'âme de ce mouvement, n'apparaît pas comme un révolutionnaire bien terrible. Dans son manifeste, il déclarait que la *Jeune Belgique* préférait le réalisme d'Alphonse Daudet au naturalisme d'Emile Zola.

Sans doute ne faut-il pas incriminer Bruxelles seulement de ce que beaucoup de Belges de talent sont obligés d'aller ailleurs chercher ce que leur pays ne leur donne pas. Mais elle ne fait pas pour les retenir, l'effort qu'on attendrait d'une capitale. Elle manque de la fièvre et de l'orgueil nécessaires pour cela. Ses classes dirigeantes n'ont, jusqu'à la guerre, jamais eu d'ambitions nationales, d'amour-propre national.

Pourtant, au fort de la grande tourmente, ce qui subsistait de la Belgique aux yeux du monde, c'étaient les forces intellectuelles et morales dont elle s'était préoccupée beaucoup moins que de ses richesses matérielles. Car une nation, comme une civilisation, ne s'affine, ne se couronne que par les arts.

On sait de quel front Bruxelles accueillit

l'envahisseur allemand en 1914. Le bourgmestre Max, qui incarne le vieil esprit communal belge, donna l'accent de la résistance. Son attitude héroïque, sa fermeté d'âme devant les hobereaux prussiens triomphants enthousiasma le peuple des Marolles (quartier populaire situé sous le Palais de Justice) qui se mit à méditer des facéties conformes à l'esprit de la race. Ce peuple regardait les troupes allemandes parader dans les rues avec le même intérêt qu'il eût apporté à un spectacle forain ; mais bientôt ceux qui le connaissaient à fond purent voir les yeux luire de malice dans des visage béats. Ce que les Boches avantageux prenaient naïvement pour de l'admiration, était une observation minutieuse et ironique de leurs gestes grotesques. L'esprit coloriste qui s'exprima si merveilleusement dans les tableaux de Pierre Breughel, ne tarda pas à se manifester en un cortège bouffon, dont certains peintres belges pourraient tirer des chefs-d'œuvre.

L'armée des Marolles, partie de la rue Haute, parcourut la ville vêtue d'oripeaux gris fabriqués avec de vieux sacs ; on avait recueilli des chapeaux melons hors d'usage ; les bords

en avaient été enlevés et le sommet troué laissait passer une pointe de carotte pour figurer le casque allemand; des charrettes à chiens traînaient des buses de poêles, c'était l'artillerie; les rauques commandements boches étaient imités dans la perfection et le pas de parade exécuté avec un entrain désopilant; le chef, pour compléter la ressemblance, s'était calé un monocle sous l'arcade sourcilière; en jetant ses ordres brefs d'une voix gutturale, il donnait à son visage un air de fureur congestionnée d'un comique irrésistible.

L'entrée des Allemands était représentée avec un sens caricatural, une telle verve folklorique en même temps qu'un sérieux si imperturbable que les Allemands ne surent s'ils devaient rire ou se fâcher. La « parade marche » et les autres clowneries des « ketjes » avaient défilé devant une foule amusée et déjà le faro et le lambic ondoyaient la réjouissance, avant que les envahisseurs eussent déterminé le parti à prendre.

Le gouverneur von Bissing ne comprenant rien au caractère du Belge et du Bruxellois parla de « rébus psychologique ». L'Allemand,

même soudard, aime à se payer de logomachie scientifique. Si von Bissing avait pris la peine d'aller questionner, à défaut de Max que son prédécesseur avait fait emprisonner, le petit homme de bronze qui se tient à l'angle d'une de ces vieilles rues qui avoisinent l'Hôtel-de-Ville et aboutissent à la Grand'Place, facétie d'un peuple qui pousse jusqu'à l'épique le goût des grasses matérialités de la vie, Manneken-Pis n'eût pas manqué de lui répondre avec son accent marollien, au susurrement du liquide qu'il répand avec une infatigable générosité : *Lasciate ogni speranza.*

Les circonstances ont fait oublier la trivialité du mot de Cambronne pour le rendre épique. Il en est de même de l'attitude du plus vieux citoyen de Bruxelles ; un peuple y montre comment il répond à l'oppression. Dans les pires conjonctures, Manneken-Pis continue et ne s'en fait jamais. Il rit. Son rire, c'est le rire de François Rabelais dont la force, égale à celle de Samson, peut venir à bout de tous les Philistins.

L'Allemand, qui a un goût très prononcé pour la farce excrémentielle, ne peut apprécier

que l'indécence dans l'attitude de Manneken-Pis. Sa platitude congénitale ne peut pas comprendre l'héroïsme du petite bonhomme qui, à la force brutale de la Kultur, opposait une bonne humeur, laquelle, dans ses caractéristiques locales, s'appelle la zwanze.

Mais le Bruxellois croit trop bénévolement que sa résistance au Boche le place par dessus tout, que nul n'a connu comme lui les souffrances et les horreurs de la guerre, même le fantassin dans les boues de l'Yser. Et, satisfait de cette gloire, il est rentré dans sa quiétude.

Bruxelles, centre d'attractions, ne fut jamais par elle-même un foyer d'attraction. Ce n'est guère un esprit de conquête qui conduit vers elle, mais un besoin de jouissances et de plaisirs faciles. Actuellement, on ne peut dire qu'elle soit la capitale scientifique du pays. Elle n'en est pas non plus la capitale religieuse. Elle n'arrive pas encore à consacrer des réputations d'artistes et d'écrivains.

Le manque d'autorité de Bruxelles au regard des autres grandes villes de Belgique a été préjudiciable à la Nation dans la question des langues. Point de jonction, la capitale n'a pas

rempli le rôle que cette situation lui conférerait tout naturellement. Elle est restée trop passive. Elle n'a pas su prendre parti assez énergiquement. Pourtant, elle n'aurait pas dû perdre un seul instant de vue tout ce qu'elle doit à la culture française qui a toujours été pour elle l'élément fécondant.

Le duc de Brabant, Jean I^{er} le Victorieux, avait fait de Bruxelles la capitale d'un Etat qui s'étendait jusqu'au Rhin et à la Meuse inférieure. A sa cour fleurissaient les arts et les lettres, tant flamandes que romanes. Le XX^e siècle ne peut-il tenter ce qu'avait réalisé le XIII^e?

Nous le pensons. Les énergies individuelles se multiplient. Ceux qui rêvent pour leur pays autre chose qu'une vie médiocre, toute dorée qu'elle puisse être, affirment davantage leur foi; ils modifient peu à peu cette atmosphère d'indolence morale dans laquelle Bruxelles a longtemps baigné.

Au cours des siècles, la capitale n'a pas acquis l'orgueil d'Anvers ni la vivacité de Liège; le goût du risque et de l'aventure, l'esprit d'audace ne lui sont pas naturels. C'est aux classes dirigeantes à y parer. La guerre a créé

à la Belgique une sorte d'unité dont Bruxelles pourrait tirer profit suivant les circonstances. Mais cette unité qui s'est manifestée dans la résistance a perdu de sa vertu depuis qu'ont disparu les causes qui l'animèrent. Cette unité devrait se continuer aujourd'hui dans l'action pour assurer à la Belgique la place qui lui revient de par son activité et de par l'attitude qu'elle a prise pendant la grande guerre et pour que Bruxelles en soit, non seulement aux yeux de l'étranger, mais aussi pour le pays, la véritable capitale, c'est-à-dire la tête, le cerveau. Pour prolonger cette unité, il faudrait qu'une volonté puissante ou qu'un sentiment fort réunît en un faisceau bien serré les talents épars et empêchât l'esprit d'émulation, élément de progrès, de dégénérer en esprit de dénigrement, cause de stagnation et qu'enfin une élite consciente de ses devoirs se mît à défendre les hommes de talent, non seulement les morts, mais aussi les vivants.

A LA MÊME LIBRAIRIE

VOLUMES RELIÉS

Guidon d'Anderlecht,

par Maurice des Ombiaux fr 8.50

« IO-IE », « Bec de Lièvre »,

par Maurice des Ombiaux » 8.50

Petites Ames,

par Henri-Jacques Proumen. » 4.00

Le Petit Lapin de Maman,

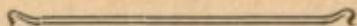
par Henri-Jacques Proumen » 4.00



LIBRAIRIE MODERNE

BRUXELLES

- - 162, RUE DE MÉRODE, 162 - -



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.